

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ECHO DE LA FRANCE.

REMARQUE.

Ora et labora.

La présente livraison complète et notre 3ème volume et notre première année d'existence.

Oui ! déjà un an !

Ce n'est pas sans une certaine émotion que nous touchons au mois de décembre qui a vu nos premiers essais. Les faveurs et le bon accueil dont le public a daigné honorer notre passé nous rappellent nos obligations pour l'avenir. Nous tâcherons de ne pas être ingrats. Contentons-nous seulement, à cette première halte de notre carrière, de poser sur notre route un jalon qui nous aidera à reconnaître notre chemin, s'il nous arrivait de nous en écarter.

Lorsque nous avons commencé notre publication, nous n'avons pas entrepris un travail mercenaire qui exige sa rémunération au jour le jour. Nos motifs ont été plus dignes de la cause que nous avons embrassée ; nous l'avons dit dans notre Prospectus, nous avons voulu nous rendre utiles à nos compatriotes en leur fournissant notre humble quote-part de dévouement, de veilles laborieuses et de désintéressement. Nous avons voulu apporter notre grain de sable à l'édifice religieux et social de la Patrie, en contribuant à l'avancement moral du peuple, en répandant dans ses foyers le goût d'une belle et bonne littérature, et par là essayer de détruire l'influence pernicieuse de ces romans séduisants et dangereux qui inondent aujourd'hui la littérature française. Nous avons voulu, par la reproduction d'articles ou études conformes aux saines doctrines, réfuter ces principes insidieux et subversifs du philosophisme moderne : car notre choix est essentiellement dirigé sous des inspirations catholiques et intimement morales.

Et nous avons cru que le journal était le meilleur moyen d'arriver à notre but, car le journal seul a le privilège d'atteindre toutes les classes. La modicité du prix, l'espoir de la nouveauté, la variété des articles et même leur peu d'étendue comparée à des ouvrages entiers sont autant d'attraits pour le plus grand nombre.

Avons-nous déjà réussi ?

Réussirons-nous à l'avenir ? Nous répondons sans hésitation *Oui*, si nous avons le concours et l'encouragement de tous les hommes bien pensans.

Dans cet espoir nous continuerons notre travail avec une nouvelle ardeur et nous répéterons avec confiance l'exergue que nous avons mis à la tête de ces Remarques et que nous adoptons pour devise "*Ora et labora!*" *Oui*, nous prions que le Tout-Puissant fasse fructifier notre œuvre et nous travaillerons à accomplir l'humble tâche que la Patrie a droit d'attendre du bon citoyen.

AVIS IMPORTANT.

L'encouragement que nous avons reçu pendant l'année qui vient de s'écouler nous engage à faire de grandes améliorations à notre publication. Ainsi à l'avenir l'*Écho de la France* ne sera publié qu'une fois par mois et contiendra de 160 à 150 pages par livraison. Il sera imprimé sur une seule colonne et sur une meilleure qualité de papier, avec couvert imprimé à peu près dans le genre de la présente livraison, à l'exception du papier et des deux colonnes.

Notre 2^{ème} année commencera au 1^{er} janvier 1867, et elle comprendra deux vols. d'environ 1,600 pages. Les abonnements ne seront pas pour moins de 6 mois et commenceront au 1^{er} janvier et 1^{er} juillet de chaque année.

Nous voulons faire de notre Revue une Revue de première classe, l'égalé des Revues européennes, s'il est possible, et à un prix beaucoup plus modique. Ainsi on pourra se procurer notre Revue pour \$2.50 par an (en souscrivant pour 2 ans) tandis que les principales Revues d'Europe ne nous coûtent pas moins de \$12 à \$16 par an chaque.

Nous aurons cependant un avantage considérable sur les Revues françaises sous le rapport de la quantité de matières à lire. Notre Revue est imprimée en *Long Primer* solide et nous avons constaté plusieurs fois que nous pouvons mettre un tiers de plus de matières que ce que contiennent les Revues françaises sur un nombre de pages donné. Nous voulons dire, par exemple, que nous publierons presque toujours sur 20 pages un article qui aura 30 pages sur une Revue européenne. Ainsi si nos deux volumes de l'année comptent soit 1,600 pages, on pourra dire avec vérité qu'ils contiennent 2,400 pages de matière française.

Tout en faisant ces améliorations importantes, l'administration a décidé de faire une réduction dans le prix de l'abonnement, ce qui aidera doublement notre Revue à remplir le but qu'elle se propose. Car comme nous l'avons dit plus haut dans nos remarques, nous ne faisons pas un travail mercenaire et nous essayerons de faire en sorte que nos abonnés profitent avec nous de nos succès. A l'avenir donc l'abonnement par la maille sera de \$3 par an ou \$5 pour 2 ans. Servi à domicile \$4.

L'abonnement des personnes qui ne payeraient pas d'avance et à qui nous pourrions continuer l'envoi de notre Revue après l'expiration de leur année sera invariablement de \$4 par an.

Notre Revue se trouve ainsi réduite à \$2.50 par an, et elle est ainsi sans

contredit celle qui se publie le meilleur marché en Canada, car nous croyons qu'il n'y a pas une seule Revue ici qui publie beaucoup plus de 800 pages par année, tandis que nous donnons 2,400 pages par an, c'est-à-dire, trois fois autant, car ce que nous avons dit par rapport aux Revues européennes concernant la quantité de matière publiée s'applique également à nos diverses Revues du Canada.

Nous continuerons comme par le passé à publier chaque mois les Correspondances les plus fraîches sur l'état politique de l'Europe afin de tenir nos lecteurs toujours au courant de ce qui se passe dans le vieux monde. Nous espérons de plus avoir l'occasion de jouir du privilège que nous nous sommes réservés, de publier par exception des écrits originaux. Ainsi un prêtre savant bien connu dans notre public instruit, et grand amateur d'études historiques, nous a promis de faire part aux abonnés de l'*Echo* du fruit de ses précieuses recherches dans notre belle Histoire du Canada. Un jeune littérateur qui a déjà fait ses preuves nous a aussi promis de nous faire goûter les primeurs d'un roman historique auquel il est à mettre la dernière main. Ce sont là autant d'attrayantes perspectives sous lesquels s'ouvre notre 2ème année.

Nous sommes heureux d'ajouter en terminant que notre publication commence à s'étendre rapidement dans les Etats-Unis et nous avons déjà le plaisir de compter des abonnés jusque dans le Wisconsin, l'Indiana, l'Ohio et même l'Alabama. La presse de l'Union s'est montrée aussi très-flatteuse à notre égard, nous l'en remercions avec effusion. Comme nos abonnés aiment sans doute à partager les bonnes choses qui nous arrivent, ils nous permettront de leur en offrir ici trois ou quatre extraits seulement :

L'ECHO DE LA FRANCE.—A very interesting and well edited periodical, with this title, is issued, twice a month, at Montreal, Canada, by Louis Ricard. Its aim and scope may be best described by stating that it does, in the sphere of French literature, what "Every Saturday," "Littell's Living Age," and "The Eclectic," do for English literature. To persons who wish to keep *au courant* of French and European thought and discussion, without the trouble of wading through a multiplicity of publications, this compilation will prove a *desideratum*.—*Home Journal*, N. Y.

L'ECHO DE LA FRANCE.—This excellent Review, devoted to the reproduction of all that is most worthy of notice in the religious, political or moral literature of the old world, carries out to the fullest extent the promises of the prospectus, and already we have one volume of most interesting and valuable reading matter. "The Conferences of the Rev. Father Hyacinthe at Notre Dame;" the articles on celebrated members of the French Academy; fragments from the journal of Eugénie de Guérin, always charming; "Rome," "Philosophy," "Lord Palmerston," "Father Lacordaire and Madame Swetchine." Politics and current events all receive their due attention, and by all who read French this Review will be welcomed with delight. Every effort to supply the place of objectionable reading by that which will elevate while it furnishes entertainment, should meet with encouragement, and we hope for this work a wide circulation.—*New York*.

L'ECHO DE LA FRANCE.—This publication is edited by Louis Ricard, and published in the French language at Montreal, Canada. A very choice and interesting summary is embodied, generally compiled from the French journals and periodicals. We have been struck with the ability of many of the papers.—*Wide World*, Boston.

L'ECHO DE LA FRANCE.—It would be difficult to find a more choice and varied selection of desirable reading than the contents of Volume II. of this well-conducted Review. Its future success has been secured by the indefatigable endeavors of the editor to place before its readers only the *crème de la crème* of the literature of the day. The contributions from the writings and speeches of the Bishop of Orleans; of Father Hyacinthe, the Bossuet of the present day; H. Audeval, Emile Richebourg, Eugene Veuillot, Anatole Coutris, and V. D. Jacques, some of the most profound writers and thinkers of the present day, with a judicious mixture of poetry and light reading, make it all that could be desired for the drawing-room or library wherever the French language is either understood or studied.—*New York Tablet*.

L'ECHO DE LA FRANCE.—This is a very excellent Monthly, published in Montreal, and contains much reading particularly interesting to Catholics.—*Catholic Mirror*, Baltimore.

LES MUSÉES ITALIENS.

POMPEI, SUCCURSALE DU MUSÉE.

Après que l'on a visité le Musée de Naples, que l'on s'est familiarisé avec ses richesses et que l'on a la tête encore pleine de tout ce que l'on vient d'apprendre sur les mœurs, les usages et les secrètes coutumes des anciens, le mieux qu'il reste à faire, c'est de courir à Pompeï.

On entre dans la ville antique par la *Porte de la Marine*, car Pompeï fut un port, comme autrefois Aigues-Mortes; port très-fréquenté, où se centralisait le commerce de la Campanie. Mais le volcan a tant craché de cendre et de lave, que peu à peu il a comblé la mer, et que le rivage s'est éloigné.

On se trouve, dès les premiers pas, dans le quartier monumental, sur le *Forum civile*. Le 24 août, 79, jour de la catastrophe, il était en réparation, comme l'attestent des colonnes et des blocs de marbre qui n'ont pas été mis en place*. Il est pavé de marbre sur toute son étendue et forme une vaste place, plus longue que large, avec une élégante colonnade sur laquelle ouvraient les temples et les édifices publics.

Le temple de Jupiter, dont il ne reste que les fondations massives, avait à sa droite les prisons d'où

fut retirée la barre de justice du Musée de Naples, et à sa gauche le temple d'Auguste, rond comme les temples de Vesta. Le temple d'Auguste est lui-même au milieu d'une cour carrée, sur laquelle ouvrent douze chambres ou cellules affectées au logement des prêtres. On retira des cellules de belles mosaïques et des fresques représentant des poissons, du gibier, des animaux domestiques. Il y avait à terre, dans la cour, des arrêtes de poisson, des os de poulet, des noyaux de fruits; d'où l'on a conclu qu'on y donnait des festins sacrés.

Si on suit ce côté du Forum, on arrive bientôt à un petit édifice que l'on croit avoir été la *Curia*, tribunal d'un degré inférieur,—la justice de paix chez nous;—puis au *Temple de Mercure*, dans lequel il y avait un grand nombre d'amphores, ce qui n'a pas manqué de jeter un mauvais relief sur les prêtres qui le desservaient. Le *Palais de la Bourse* a été construit avec les dons de la prêtresse *Eumachia*, à laquelle les foulons reconnaissants érigèrent à leur tour une statue.

Dans cette *Ecole publique*, aujourd'hui silencieuse, on voit encore debout la chaise solide du maître. Il se nommait Verna, ainsi qu'il a pris soin de nous l'apprendre dans l'inscription gravée au-

* Pompeï avait eu beaucoup à souffrir du tremblement de terre qui détruisit Herculanium quelques années auparavant.

dessus de sa porte, et par laquelle il se mettait, avec tous ses élèves, sous la protection des magistrats.

La ville abondait en inscriptions du même genre. Elles accompagnaient le nom du propriétaire écrit en rouge au-dessus de la porte, ce qui tenait lieu de numéros.

Les inscriptions de Pompeï ont été conservées ; les plus piquantes étaient tracées à la pointe du stylet sur les murs des carrefours et des édifices publics. Les ordurières dominant ; beaucoup sont aujourd'hui sans signification. Un bon nombre sont des réclames, d'autres des professions de foi politiques, d'autres des satires, d'autres des correspondances mystérieuses échangées entre deux anonymes, dont l'un venait lire le matin, à une place convenue, ce que l'autre y avait écrit la veille. C'est ainsi que les esclaves devaient correspondre. Il y a bon nombre de déclarations d'amour : *Octave aime Livie*.—Une main moins sûre, que l'on n'a pas de peine à imaginer être la main de Livie, a tracé au bas : *Livie aussi aime Octave*. D'autres fois, le style devient plus vif et la réponse plus nette : *On vous avertit qu'on sera ce soir au Forum, venez*. Ou encore : *Claudius couchera à sa maison des champs*. Mais le passant oisif qui a pénétré, par hasard, dans le secret de l'intrigue, est venu mettre son mot et a écrit : *Si tu aimes Livie, tu perds ton temps, pauvre niais ; va plutôt le demander à Fulvius*. Souvent l'inscription devient mordante : *Le juge Antoine est un âne bête*.—*Le préteur Pollion sort de charge aux Ides de mars ; vous auxquels il doit, ne manquez pas d'aller vous faire payer avec l'argent qu'il emporte*.

En face du temple de Jupiter, au fond de la place, ouvrent trois petits édifices, que l'on croit avoir été occupés par le trésor public et des

tribunaux secondaires. La basilique est à l'angle : on y arrivait par un bel escalier de marbre. Elle n'était pas couverte à l'intérieur, mais elle avait deux galeries soutenues par un double rang de colonnes. Devant la porte s'affichaient les édits impériaux, les jugements du préteur, les spectacles, des avis de toute nature. On y a retrouvé l'annonce d'un combat de gladiateurs. Les murs étaient couverts d'inscriptions et de dessins grossiers, qui devaient être,—du moins pour le plus grand nombre,—l'ouvrage des écoliers qui, chaque soir, sortaient comme un essaim d'abeilles de l'école voisine.

Si les monuments de Pompeï n'étaient pas alors défendus contre les dégradations, ils étaient du moins protégés contre un autre genre d'outrages. Chez nous, il y a la formule consacrée : *Allez plus loin, sous peine d'amende*. A Rome, pendant tout le moyen âge, on peignait sur les murs des Eglises une croix rouge, avec menace d'excommunication majeure. Aujourd'hui on se contente d'écrire : *Respectate la casa di Dio*. A Pompeï on rencontre, aux places les plus menacées, l'image sculptée ou peinte des dieux de la cité : *deux serpents enlacés*, image qu'accompagne une imprécation contre le téméraire qui ne craindrait pas de manquer de respect aux dieux.

Le Temple de Vénus, orné de beaux débris de colonnes, touche aux Greniers publics, d'où l'on retira un grand nombre de poids et de balances. Les greniers sont voisins des prisons.

On sort du Forum par un arc de triomphe.

Il y en avait à chaque bout de la Place.

On trouve, derrière le temple de Jupiter, une école de gladiateurs et, quelques pas plus loin, les

Thermes, le seul édifice de Pompeï qui ait conservé sa toiture.

Une salle carrée, antichambre où les esclaves attendaient leurs maîtres, précède le vestiaire. Puis viennent trois autres salles affectées aux bains froids, aux bains chauds, aux bains de vapeurs. L'établissement était double : il y avait le bain des hommes et le bain des femmes. Un appareil ingénieux, — sorte de calorifère en briques, — distribuait la vapeur et l'eau chaude ; des conduits en terre chauffaient les dalles de marbre, même les murs. Une salle dont la température douce servait de transition entre les bains de vapeur et le bain froid est remarquable par la richesse de sa décoration. La voûte, ouverte à son centre, avait des étoiles d'or piquées sur un ciel d'azur ; les murs plaqués de stucs. Il reste une frise élégante formée par une suite de cariatides en terre d'un modèle gracieux. Entre les statuettes, des places sont ménagées pour recevoir les essences, les poudres, les savons, les parfums ; au fond, sous une voûte éclairée par une seule fenêtre à laquelle tiennent encore quelques débris de vitres, se voit un vaste séchoir, porté sur quatre pieds de bronze et entouré de bancs d'une forme élégante à l'usage des baigneurs.

Les rues de Pompeï, garnies à droite et à gauche de trottoirs très-étroits et élevés, sont pavées de fortes dalles, irrégulièrement. Aux carrefours on rencontre des fontaines, — auges de granit dans lesquelles l'eau tombait de la large bouche d'un masque de marbre ; — et, sur le milieu du pavé, un dé en pierre, qui, dans les jours de pluie, permettait aux piétons d'enjamber d'un trottoir à l'autre sans se mouiller les pieds. Précaution sage chez un peuple dont la coutume était d'aller nu-tête et de marcher pieds nus.

Les laves qui forment le pavé sont creusées par les ornières des chars.

Sauf quelques exceptions très-rare, les maisons sont à un seul étage, et n'ont pas de fenêtre sur la rue. Les appartements s'éclairaient sur la cour ; la maison antique était comme tournée en dedans. Cette même disposition est encore observée chez les Orientaux, plus rapprochés que nous des mœurs primitives.

Sur la rue, on trouvait seulement les portes toujours closes des riches, et les portes toujours ouvertes des boutiques et des tavernes.

Les boutiques, — échoppes étroites, humides et basses, — pouvaient à peine contenir dix personnes. Elles sont toutes pourvus d'un comptoir de marbre derrière lequel se tenait le marchand ; et d'une petite étagère, pareillement de marbre, qui lui servait à étaler sa marchandise. Des amphores au ventre rebondi, dont il ne paraissait que l'étroit goulot, étaient enchâssées dans le comptoir des rôtisseurs et contenaient les ragoûts et les sauces. Un fourneau caché y entretenait une chaleur douce.

La boutique avait pour enseigne un tableau, un bas-relief ou une mosaïque. Pour un pharmacien, c'était un double serpent enlaçant un caducée ; pour un fabricant de mosaïques, une rosace aux mille couleurs ; pour un marchand de vin, un joli bas-relief représentant des Amours qui font la vendange. *Ulysse repoussant le perfide breuvage de Circé* était l'enseigne d'un liquoriste. Nous avons vu au musée de Naples un bas-relief qui servait d'enseigne à un charcutier*.

La maison de Pansa, l'une des plus vastes, des mieux distribuées et décorées de Pompeï, offre le

* Il se trouve dans la galerie des Grands Bronzes.

type à peu près complet de l'habitation antique.

Elle forme une *insula*, ce qui veut dire qu'elle est entourée de tous côtés par la voie publique. Sa façade ouvre sur la rue de *Mercur*. La rue de la *Fullonica* passe à droite; à gauche celle de *Modestus*; une ruelle au fond.

Trois boutiques, dont une seule est en communication avec l'intérieur, en dépendent. L'édile Pansa avait su tirer bon parti de la situation avantageuse de sa maison. D'ailleurs, cette distribution se trouve reproduite dans la plupart des maisons de Pompeï. La boutique, en communication avec l'intérieur, servait au maître pour faire vendre par ses esclaves les produits de ses terres; les autres se louaient. On a retrouvé un écriteau annonçant la location d'un grand nombre de ces boutiques pour les *ides de mars*.

La porte, fermée par un châssis de bois mobile*, ouvrait sur un couloir désigné sous le nom de *Prothyrum*. Au fond des deux loges étroites, creusées de chaque côté de la porte, on distingue la place d'un anneau de fer et le frottement d'une chaîne contre la muraille. Dans l'une on attachait un homme, dans l'autre un chien. Au plus léger bruit, tous deux s'élançaient; et le couloir est si étroit, que je comprends l'à propos de l'avertissement gravé sur le seuil: *Cave canem!* Gare au chien!

Bon nombre de maisons n'avaient au reste pour gardiens qu'une inscription, ou l'image d'un molosse à la chaîne. Alors, suivant le caractère défiant ou hospitalier du maître, on représentait un chien

furieux qui s'élançait en montrant les dents*, ou on inscrivait le salut de l'hospitalité: *Salve!* Sois le bienvenu! ou *Ave*, ce qui signifiait la même chose †.

Dans le *Prothyrum*, qui ne recevait de jour que par une étroite ouverture prise au-dessus de la porte, on plaçait, sur des consoles fixées au mur, les statues des *Diux Lares*. De telle sorte qu'au retour de la guerre, après un long voyage, et chaque soir au retour du *Forum*, le maître les entrevoyait de la rue. C'étaient toujours eux qui, les premiers, saluaient son retour. Douce et accueillante image des joies discrètes de la famille! les dieux domestiques semblaient lui dire, dès le seuil: Viens, nous t'attendons.

Le *Prothyrum* est suivi de l'*Atrium*, que décore une colonnade sur laquelle ouvrent une suite de chambres destinées au logement des esclaves et des étrangers. Dans les maisons à deux étages, les esclaves occupaient les appartements hauts. Deux pièces de l'*Atrium*, plus vastes que les autres, servaient à donner audience aux nombreux clients qui, dès les premières heures du jour, envahissaient la maison des riches. Le *Tablinum*, autre pièce de l'*Atrium*, était consacré aux archives domestiques. On y conservait les couronnes, les armes d'honneur, les images en cire des ancêtres. De cette manière, le public reçu dans l'*Atrium* avait devant les yeux toutes les marques d'honneur de la famille. Arrangement auquel avait présidé une pensée d'orgueil.

* Nous avons vu dans la salle des Gemmes, au musée de Naples, une mosaïque, autrefois placée à l'entrée d'une maison de Pompeï, et sur laquelle un chien, dessiné au trait, ressort en noir sur un fond uni.

† On trouve de ces mosaïques dans les salles des Petits Bronzes. Plusieurs proviennent de Strabes.

* Ce châssis, qui roulait dans des rainures, était disposé comme le sont encore aujourd'hui les devantures de quelques magasins.

La *bibliothèque*, plus pompeuse que recueillie, complétait les salles de l'*Atrium*.

L'*Atrium* lui-même offrait l'aspect d'une cour régulière, pavée de mosaïques ou recouverte d'une couche de bitume, ayant toujours à son centre un *compluvium*, bassin où étaient recueillies les eaux qui tombaient du portique circulaire.

De l'*Atrium* on passe dans le *Péristyle*.

Notez le soin avec lequel cette seconde partie de la maison est isolée de la première. On n'y arrive pas, ainsi que l'élégance semblait le conseiller, par une enfilade de colonnes ou une large porte toujours ouverte et seulement garnie d'une portière; mais par ce passage étroit, presque caché. C'est que, chez les anciens, la maison se divisait en deux parts: l'une ouverte sur la voie publique; l'autre, sorte de sanctuaire d'où les étrangers étaient exclus, réservée pour la vie privée.

Le *Péristyle*, distribué de la même manière que l'*Atrium*, est plus vaste et généralement décoré avec plus de soin. Le bassin est égayé par un parterre et un jet d'eau, une graine du jardin de la maison de Pansa se mit à germer après le déblaiement, et l'on put cueillir une fleur semée sous le règne de Vespasien*.

Les colonnes étaient revêtues, jusqu'à moitié de leur hauteur, d'une couche de pourpre; sorte de gaîne d'où s'élançaient des cannelures légères de stuc ou de marbre. Des statues dont il ne reste plus que le socle, se voyaient entre les colonnes; celles de l'aile du midi plus rapprochées que du côté du nord, afin de défendre les *cubicula*,—chambres à coucher,—des rayons du soleil.

* On a semé du blé retrouvé à Pompeï, mais il n'a rien produit.

Les chambres sont si étroites qu'elles peuvent à peine contenir une chaise et un lit. Dans plusieurs il a fallu entailler la muraille pour placer le lit. Les murs, ainsi que ceux des cours et des autres appartements, étaient peints d'arabesques qui, ressortant en couleurs vives sur une teinte d'uniforme, encadraient des sujets divers. Détails gracieux, mais ensemble confus et style du plus mauvais goût*.

Au moment de l'éruption, l'édile Pansa était en train de changer la décoration de sa maison. Les colonnes, primitivement doriques, étaient devenues, — le dorique n'étant plus de mode, — corinthiennes. La métamorphose s'était opérée à l'aide d'une application de stuc. D'autres maisons de Pompeï avaient subi un changement analogue.

Le *Triclinium*,—la salle à manger,—était le lieu le plus apparent et le mieux décoré de la maison: circonstance qui ne doit point surprendre chez un peuple gourmand et voluptueux. Le pavé de mosaïques représentait avec beaucoup d'art tout ce qui est capable de réjouir la vue et d'aiguiser l'appétit: beaux fruits mûrs à point, légumes monstrueux, poissons rares, gibier délicat, mets recherchés. Sur les murs, que les fresques couvraient entièrement, on voyait des scènes voluptueuses † Des masques de bronze, fixés aux poutres de cèdre versaient des parfums pendant le repas. Les lits à l'usage des convives ‡ variaient suivant la saison.

* On peut voir, parmi les peintures antiques du Musée de Naples, des panneaux entiers venus de Pompeï.

† La fantaisie présidait à cette décoration. Nous avons vu déjà que le maître adoptait parfois pour son *Triclinium* des sujets d'un autre ordre: un squelette, par exemple.

‡ Les lits. *Triclinia*, avaient donné leur nom à la salle où on les dressait. Dresser les lits était, dans l'antiquité, synonyme de l'expression moderne mettre le couvert.

Il y avait les lits d'hiver et les lits d'été : les premiers de bronze, avec niellages d'or, incrustations d'ivoire ou d'argent ; les seconds fabriqués d'un bois qui conserve la fraîcheur ; l'érable ou le citronnier. Sur l'*Abaque* ou dressoir s'étaient la vaisselle d'or et d'argent, et les vases précieux. A Rome, les maisons riches étaient pourvues d'un *Triclinium* différent pour chaque saison de l'année.

L'*Æcus*, partie de la maison réservée aux femmes ouvrait derrière le *Péristyle*. On y trouve la cuisine, basse, étroite, avec un seul fourneau ; et, tout contre la cuisine, un cabinet obscur que la délicatesse la moins exigeante conseillait d'éloigner ; les offices, les caves* ; diverses chambres, avec une pièce plus vaste où la famille se tenait l'hiver, lorsqu'elle avait abandonné les portiques du péristyle. L'appartement se chauffait avec un brasier que les esclaves entretenaient sur un réchaud de bronze, sorte de *brazero* espagnol. La *cheminée* des habitations modernes n'a pris naissance que plus tard dans le Nord, pays de neiges et de brouillards, contrée où règnent les longs hivers. Elle était inconnue à Pompeï, comme à Athènes et à Rome.

Dans l'*Æcus* se trouvait le *Tabularium*, pièce où le maître renfermait toutes les choses précieuses de la maison, à la garde d'un dieu. En effet, outre les dieux Lares, il y avait encore les dieux de la fa-

mille*. Telle famille se plaçait sous la protection de Vénus, telle autre adoptait Jupiter, Mars ou Junon. Les Empereurs mettaient toujours l'image d'un dieu parmi leurs ancêtres ; il fut proclamé par décret du Sénat que César descendait de Vénus.

Ici je songe à la place importante réservée, dans la maison antique, aux ancêtres et aux dieux.

Aujourd'hui, nous demeurons dans une maison de passage, sans un dieu qui nous sourit, sans un sanctuaire élevé au culte pieux du passé. Nous ne songeons plus à conserver l'image de ceux dont nous descendons, et s'il nous vient la pensée de bâtir une chapelle, pour y dire, le soir, les prières en commun et y célébrer les anniversaires de la famille, nos voisins nous regardent d'un mauvais œil et nous trouvent vaniteux.

La maison de Pansa,—luxe peu répandu dans Pompeï,—se terminait par un *Xystus*, jardin consacré à la promenade et aux jeux.

Les maisons des patriciens de Rome étaient plus vastes ; on y trouvait des bains, des jeux de paume, des galeries de tableaux ; quelquefois un cirque, un théâtre, une basilique pour recevoir les clients aux jours de cérémonie. Ces demeures fastueuses étaient de véritables villes.

Si la maison de Pansa n'atteignait pas à ce luxe, elle peut suffire cependant à montrer ce qu'était l'habitation d'un ancien. Ajoutons, pour jeter quelque intérêt sur ses habitants, que, dans une chambre de l'*Æcus*, on retrouva quatre squelettes de femmes avec des bijoux.

La vie antique était plus concentrée que la vie moderne. L'homme

* Plusieurs caves de Pompeï sont remarquables par leur élégance. Des tablettes de marbre, avec consoles et frises travaillées au ciseau, règnent tout le long des murs ; sur ces rayons on conservait les provisions du ménage. Les amphores rangées en lignes, ont la pointe piquée en terre, afin de maintenir le vin frais ; leur étroit goulot débouche sur une plate-bande de marbre. Pompeï ayant été détruite pendant la vendange, on a trouvé beaucoup d'amphores empilées dans les *Atrium* des maisons ; quelques-unes contenaient du vin à l'état d'éponge.

* On peut voir au Musée, dans une des salles de la peinture antique, un autel auquel il ne manque que ses dieux.

attendait plus de la famille, parce qu'il exigeait moins de la société. Après l'amour de la maison venait l'amour de la cité, dont la conséquence était l'immixtion désintéressée aux charges publiques. Hors de ces deux choses sacrées : la cité et la famille, tout était étranger, presque ennemi ; comme ce qui n'était pas le peuple romain était *barbare*. Un ancien qui sortait de sa ville était plus dépaysé qu'un Européen débarquant sur les plages du nouveau monde.

Ces conditions sociales primitives ont bien changé, surtout depuis que la vapeur franchit les distances et que les idées franchissent les frontières ; aussi nous ne pouvons plus nous rendre bien compte des sentiments qu'elles inspiraient.

On peut dire, sans paradoxe, que la vie moderne est l'opposé de la vie antique.

Nous sortons de la maison de l'édile Pansa par la rue de *Mercur*. Dans la rue d'*Herculanum*, nous rencontrons un four public pourvu de trois moulins à bras ainsi disposés ; deux cylindres d'un granit fin et poli s'emboîtent l'un dans l'autre ; le premier est fixe et taillé en pointe ; le second, mobile, tournant sur le premier et formant comme un double entonnoir ou sablier. L'entonnoir du haut servait à verser le grain ; celui du bas, en contact avec le cylindre fixe, tournait et broyait. On mettait la partie mobile en mouvement à l'aide de forts mardriers

Tourner la meule était un travail réservé aux mauvais esclaves et aux condamnés. Plaute et Térence ont trouvé leurs premiers vers en tournant la meule dans une échoppe obscure de Rome.

Un four en briques se voit au fond de la boulangerie.

Les autres boulangeries de Pompeï ne présentent pas un intérêt comparable à celle-ci. Cependant, du four intact de l'une d'elles, on retira le charbon qui l'avait chauffé, de la pâte et des pains frais.

Citerne publique, remarquable par sa margelle élégante.

Une fabrique de savons.

La *maison du Pesage* est ainsi désignée pour les poids et mesures qu'elle contenait ; — la *maison du Chirurgicalien*, à cause des onguents, spatules, lancettes et instruments de toute nature qu'on en retira en grand nombre.

Les noms attribués aux maisons, rues et édifices publics ou privés de Pompeï sont presque tous de convention, et sujets par conséquent à de fréquents changements. Ainsi on a attribué à deux maisons les noms de *Salluste* et de *Cicéron*, uniquement parce qu'on sait que ces hommes illustres ont possédé une villa à Pompeï. La maison d'*Arius Diomède* tire son nom d'un tombeau ; D'autres doivent le leur à la nature ou à l'importance des objets d'art qu'elles renfermaient : statues, fresques ou mosaïques. Il y a les maisons du *Faune*, du *Poète tragique*, des *Danseuses*, de l'*Amour puni* ; le même motif a fait attribuer à une rue le nom de rue de l'*Abondance*. Quelques édifices portent celui du prince ou du personnage devant lequel ils furent déblayés ; il y a la *maison du général Championnet* et celles de *M. de Humboldt*, de l'*archiduc de Toscane*, de *Joseph II*, du *roi de Prusse*, de *Pie IX*, de l'*empereur de Russie*, etc : désignations au moins singulières en un tel lieu !

Les rois de Naples avaient coutume d'offrir à leurs hôtes illustres une fouille à Pompeï, comme on leur donne, chez nous, un bal, une

revue, ou une chasse dans la forêt de Fontainebleau.

Dans la *maison des Vestales*, une des plus vastes de la ville, jolies colonnes encore debout. Les maisons qui se voient de l'autre côté de la rue d'Herculanum avaient des terrasses et une vue étendue sur la mer : quelques-unes étaient à plusieurs étages.

La *porte d'Herculanum* présente trois arches : celle du milieu pour les chars et les cavaliers ; les deux autres, plus petites, à l'usage des piétons.

A droite et à gauche s'étend la ligne sombre des murs de la ville, murs entièrement déblayés. Ils sont formés d'énormes blocs taillés en pointe de diamant * : construction pélasgique, par conséquent de beaucoup antérieure à la ville actuelle.

Cette fortification, défendue par un fossé et, de distance en distance, par des tours rondes ou carrées, forme à l'intérieur une terrasse de gazon en communication directe avec la ville. Les maisons touchent aux remparts, sans en être même séparées par un chemin de ronde.

Aspect d'une ville forte dont l'enceinte est hors d'usage.

On cessa en effet d'entretenir les murs de Pompéi, lorsque la colonie eut perdu son indépendance.

La muraille de Pompéi, c'était Rome.

Cependant certains esprits forts, qui font aujourd'hui la majorité dans nos conseils municipaux, aiment à décréter la démolition des enceintes crénelées des villes, prenant pour un vestige d'oppression ce qui est en réalité un monument de leur indépendance.

La *rue des Tombeaux*, faubourg habité par les morts, mais où on trouve aussi des tavernes, des auberges et des villas, aboutit à la porte d'Herculanum.

On retira de cette guérite de pierre le squelette du soldat de garde, portant son casque et tenant sa lance. Sous cette voûte, on trouva une femme, une mère qui pressait entre ses bras trois squelette d'enfants ; il y avait à terre, à ses pieds, sous la cendre, de riches bijoux.

Bancs de marbre, d'une forme élégante, sur lesquels les promeneurs venaient s'asseoir à l'angle des tombeaux. Le *tombeau de Scaurus*, remarquable par de jolis bas-reliefs qui montrent des combats de gladiateurs.

La villa ou *maison de Diomède*, vaste corps de bâtiment à trois étages, est décorée par un élégant portique qui règne tout le long de la façade du côté du jardin. La distribution intérieure, commandée par les accidents du terrain, diffère de celle des autres maisons et villas de Pompéi, construites sur un plan à peu près uniforme. Aux fenêtres il y a des débris de vitres et des fiches pour les rideaux. Un vaste souterrain, à la fois cave et cellier renfermait dix-sept squelettes : femmes, enfants, esclaves. La cendre, en se durcissant, avait conservé la forme exacte de leurs corps ; mais on n'a sauvé de ces précieux moulages que la belle empreinte d'un sein de femme *. Aujourd'hui, chaque fois que l'on retrouve des ossements, le directeur des fouilles, M. Fiorelli, aussi ingénieux que savant, fait couler du plâtre sous la cendre durcie. Il a obtenu de cette manière le moulage exact d'un certain nombre de

* Les murailles de certains palais de Florence, du palais Pitti notamment, ressemblent beaucoup aux fortifications de Pompéi.

* On la voit au Musée, sous une vitrine, dans la première salle des peintures antiques.

Pompéiens, moulage qui reproduit les plus minutieux détails du costume et toute l'horreur de l'agonie.

Tandis que les femmes, entassées dans les caves de la maison de Diomède, avec des esclaves, et des enfants dont on a retrouvé la chevelure blonde, mourraient étouffées, deux hommes cherchaient à fuir par la porte du jardin; l'un emportait des clefs et de l'or, l'autre des meubles précieux.

La maison du poète tragique est célèbre par le grand nombre d'objets précieux qu'elle renfermait. La maison du Foulon est entièrement couverte de fresques qui montrent des foulons à l'ouvrage.

Il fallait que la corporation des foulons fût puissante et riche puisqu'elle élevait une statue à la prêtresse Eumachia et que ses membres se construisaient de telles maisons.

Sous le climat de l'Italie, l'eau est un luxe nécessaire. Aussi chaque maison de Pompéi avait outre l'*impluvium*, sa fontaine. Fontaines qui ne sont pas toujours d'un goût irréprochable, ainsi qu'on peut en juger en entrant dans la maison dite de la Grande Fontaine.

Une grotte de coquillages piqués dans le stuc forme une niche basse ornée de gradins de marbre sur lesquels retombait l'eau. Autour du bassin un jardinet; dans le jardinet, de petites statuettes de bronze ou de marbre qui ressemblent à des jouets d'enfants; ici un faune, là une grenouille ou un pêcheur à la ligne.

Cette construction enfantine faisaient la joie de M. et de Mme S..., deux touristes qui m'avaient accompagné dans mon excursion. Mme S... alla même demander au gardien un verre d'eau pour faire jouer la fontaine.

A Pompéi comme à Rome la

classe élevée, avide du beau, possédait des objets d'art d'une incontestable valeur, habitait des maisons, des palais décorés avec luxe; mais, au milieu de tout ce faste il ne manquait jamais de se trouver, — comme une tache à un diamant de la plus belle eau, — quelque faute de goût.

Le peuple romain m'a toujours laissé l'impression d'un parvenu qui, après avoir consulté le goût des autres et s'être formé en hâte un cabinet, une bibliothèque, une galerie, laisse percer en quelque détail la profusion et le mauvais goût de l'enrichi.

La maison d'Adonis tire son nom d'une grande fresque qui occupe tout un côté du jardin. Car on n'a pas transporté toutes les fresques au Musée; celles que leur dimension rendait d'un transport hasardeux, ou que la médiocrité du travail rendait moins précieuses, ont été laissées en place; plusieurs sont protégées par un châssis vitré.

La maison d'Apollon, qui s'appuie aux remparts ainsi que la maison des Vestales, offre l'intéressant détail de deux alcôves dans une seule chambre.

La maison de Questeur, ainsi nommée à cause de deux grands coffres dans lesquels on retrouvait quelques menues monnaies, paraît avoir été la résidence du fonctionnaire chargé de percevoir l'impôt. Du reste, sa décoration un peu voyante, son aménagement plus confortable qu'élégant, les objets de prix qu'on en retira, trahissaient la prodigalité vaniteuse d'un publicain. Le mur auquel sont scellés les coffres a une brèche; on pense que le questeur serait revenu, après la catastrophe, pour sauver son or.

Au reste, bon nombre des maisons de Pompéi ont déjà été fouillées; et on se demande comment les Pompéiens, qui ont pu arracher

aux cendres de leur ville les débris de leur fortune, ont négligé tant d'objets précieux. Serait-ce que les statues, les mosaïques, les peintures, les objets d'art fussent si communs alors, que l'on n'attachât que peu de prix à leur conservation.

Au moment de la destruction de Pompeï, la maison du questeur sans doute endommagée par le tremblement de terre qui renversa Herculanium, était en réparation, ainsi que le Forum civil et divers autres édifices. Un peintre était occupé à en décorer l'*Atrium* ; on retrouva ses couleurs à la place où il les avait laissées*.

Le questeur, pour un personnage important de la ville, était bien mal avoisiné, une ruelle étroite le séparait seule d'une taverne et d'un lupanar. Sur les murs de la taverne, on a recueilli les comptes des consommateurs tracés à la pointe par le tavernier. Les chambres du lupanar sont remplies de peintures obscènes et d'inscriptions bien appropriées à un tel lieu.

À quelques pas plus loin, autre lupanar plus riche que le premier en inscriptions ordurières.

La *maison du Faune*, d'où furent retirés une foule d'objets précieux :—le *Faune dansant* et la *Bataille d'Issus* notamment,—est dans un bel état de conservation. Dans la maison voisine, jolis bains qu'il faut aller voir.

La *rue des Thermes*, qui prend successivement les noms de *rue de la Fortune* et de *rue de Nola*, se perd dans des cultures de vigne et d'oliviers. Elle recouvre la partie de la ville non encore déblayée. Des fouilles faites aux abords de la *porte de Nola* †, n'ayant rien pro-

duit, ont été abandonnées. C'était le quartier pauvre ; les maisons, en bois ou en terre, n'ont pu résister au choc du volcan et ont disparu. Ce qui en reste est misérable.

Un hasard heureux a fait fouiller d'abord le quartier haut, qui était le quartier monumental de Pompeï*.

Les anciens plaçaient les temples de leurs dieux sur les hauteurs : le Parthénon sur l'Acropole, le temple de Jupiter Capitolin au sommet du Capitole, soit pour rapprocher leur sanctuaire de la voûte éthérées, soit qu'il aimassent à voir de loin les temples dépasser les murs et s'élever au-dessus des autres édifices de la cité, comme si les dieux devaient mieux veiller ainsi à sa défense.

De la *porte de Nola* nous revenons au *carrefour de la Fortune*, décoré par quatre arcs de triomphe dont on a enlevé les marbres et les bas-reliefs †, et nous suivons la rue qui mène aux théâtres.

Officine d'un distillateur avec ses fourneaux, la place des alambics et des chaudières. Dans la maison voisine, fontaine en rocailles avec une niche de mosaïques. Au sommet de la fontaine, petit théâtre occupé par des marionnettes de marbre.

Que les enfants seraient heureux dans cette maison de Pompeï !

Mme S... ne se sentait pas d'aise.

On doit signaler, au milieu de cet ensemble de mauvais goût, le joli groupe d'un Amour à cheval

* En 1592, un canal, destiné à conduire les eaux du Sarno à Torre dell' Annunziata, traversa Pompeï dans toute son étendue ; mais ce fut seulement en 1748, sous Charles III, que les fouilles furent régulièrement commencées. On découvrit Herculanium en creusant un puits. On cherchait l'eau, et on retirait des marbres : une carrière au lieu d'une source.

† Aux arcs de triomphe sont adossés des bancs de marbre : dans tout monument romain, il y a toujours le côté utile.

* Ces couleurs, contenues dans des écailles d'huitre, coquilles marines et carapaces de tortues, ont été transportées au Musée de Naples, salles des Petits Bronzes.

† La porte de Nola est à une seule arche, avec une tête d'Isis au sommet.

sur une outre d'où l'eau s'échappait.

La rue des Orfèvres ou de l'Abondance conduit au Forum civile; elle débouche entre le palais de la Bourse et l'Ecole de Verna, en face de la Basilique. Cette autre rue mène à l'amphithéâtre, situé à l'extrémité nord-ouest de la ville. On ne le voit pas de loin, parce que l'arène a été creusée dans le tuf. Il doit à cette disposition, commune aux deux théâtres de Pompeï, d'être privé de portiques extérieurs, ce qui lui fait perdre en apparence. Après les arènes de Vérone, de Pouzzoles, et le Colisée, je ne vois rien dans l'amphithéâtre de Pompeï qui mérite d'être particulièrement signalé.

Le temple d'Isis, décoré d'un bel Atrium à colonnes, touche aux théâtres*. Dans le socle de la mystérieuse déesse, une loge a été ménagée pour le prêtre chargé de rendre les oracles. Naïve supercherie d'une religion à laquelle manquait la bonne foi.

Les prêtres d'Isis furent étouffés dans leur temple.

On en trouva un à table; il avait autour de lui des œufs, des arêtes de poisson, des os de poulet et le cercle d'osier d'une couronne de roses. Un autre s'était précipité, — mais trop tard, — vers la porte d'entrée. Alors il avait saisi une hache et, frappant la muraille avec l'énergie que donne le désespoir, il était parvenu à ouvrir une brèche, puis une autre; à franchir deux enceintes. Devant un dernier obstacle, ses forces le trahirent. Lorsqu'on retrouva son squelette, il tenait à la main une hache ébréchée.

* On en a retiré une belle statue d'Isis, transporté au Musée, et deux fresques intéressantes où on voit la célébration des mystères. Dans un temple d'Esculape, voisin du temple d'Isis, on a retrouvé la statue en terre cuite du dieu et une autre d'Hygie.

A droite et à gauche du Grand Théâtre, dans les angles laissés libres par les gradins arrondis, se trouvent les restes d'un réservoir, et un petit atelier de sculpteur pourvu de tous les outils nécessaires pour travailler le marbre; quelques blocs dégrossis, d'autres seulement débités. Il y en avait un qui portait une entaille au fond de laquelle la scie était restée.

Entrons au théâtre*.

Les gradins regardent la mer, et des places hautes réservées aux femmes et isolées des autres par une riche colonnade, l'œil embrasse un immense horizon. Les gradins se partagent, comme au cirque et à l'amphithéâtre, en *cunei* et aboutissent aux vomitoires. Chaque place porte un numéro qui correspondait au billet délivré à la porte, de façon que chaque spectateur connaissait aussitôt celle qu'il devait occuper †. Le menu peuple se plaçait tout au haut, au-dessous de la colonnade, puis les artisans, les bourgeois, les soldats, les chevaliers. Les sièges de bronze de l'orchestre étaient réservés aux magistrats.

Le Proscenium, ou théâtre proprement dit, comprend un espace fort étroit réservé au jeu des acteurs. La Scena, qui est le décor, se compose d'un portique à deux étages, d'une architecture ornée, et percé de trois portes. Ceci était le décor tragique. Dans les pièces comiques, on dissimulait la riche architecture de la Scena par une toile sur laquelle on représentait, suivant les circonstances, une

* Le théâtre de Pompeï, moins vaste que celui d'Herculanum, présente cependant un plus grand intérêt. Il est à ciel ouvert et on peut d'un seul coup d'œil, en embrasser l'ensemble, bien étudier ses diverses parties. Sa distribution lui est, du reste, commune avec tous les théâtres antiques.

† La collection des Petits Bronzes, au musée de Naples, renferme un certain nombre de tessères ou billets de théâtre.

place publique, une taverne, une rue, une basilique, un port de mer. Le *Postscenium*, foyer des acteurs, est parallèle au *Proscenium* *. Près des portes qui les font communiquer l'un à l'autre dans des niches étroites, venaient prendre place tour à tour les joueurs de flûte chargés de soutenir les chœurs ou d'occuper les entr'actes, et les acteurs qui déclamaient les rôles dans les pièces mimées.

Le son des flûtes annonçait le commencement du spectacle, c'était l'*ouverture* ; puis, à un signal, le rideau s'abaissait †, et l'acteur chargé de réciter le prologue entrait en scène.

Le prologue, accompagnement obligé de la pièce antique, renfermait l'exposé sommaire, mais complet, de l'action. Car, malgré les masques, dont les embouchures d'airain étaient de véritables porte-voix, malgré les vases creux disposés sur la scène afin d'en augmenter la sonorité, en dépit des admirables proportions accoustiques de la salle, la voix des acteurs était souvent perdue. A l'aide du prologue, le public pouvait toujours se remettre au courant.

Un voile de pourpre, tendu sur des mâts dont on retrouve la place, garantissait les spectateurs du soleil et de la poussière. Durant les entr'actes, une rosée s'échappait des combles, répandant dans la salle sa fraîcheur odorante. Le réservoir placé à l'angle des gradins élevés devait servir pour cet usage.

L'*Odéon* touche au *Grand Théâtre*, dont il est, en petit, une exacte répétition ; toutefois, dans quelques-unes de ces parties, il est plus élégant.

* Nous avons vu au Musée une mosaïque qui offre l'intéressant détail d'une répétition dans le *Postscenium*.

† C'était le contraire de ce qui a lieu sur les théâtres modernes.

Les soldats de la garnison de Pompeï, ou les gladiateurs qui y tenaient école,—suivant deux opinions également respectables,—avaient leur quartier entre les deux théâtres. Le bâtiment présente à l'extérieur l'aspect d'une citadelle ; on y arrive par un étroit sentier. A l'intérieur, on trouve une belle cour de manœuvre entourée par un portique sur lequel ouvrent deux étages de chambres. Dans les chambres, on a recueilli des armes, des épées, des casques *, un collier d'émeraudes, des bijoux, soixante-trois squelettes de soldats qui étaient restés au quartier attendant des ordres, et quelques squelettes de femmes.

En admettant,—ce qui est contraire à la discipline des camps,—qu'il fût permis aux officiers d'habiter avec leurs femmes, ce riche collier d'émeraudes ne pouvait appartenir à la femme d'un officier de grade inférieur ; celui qui commandait la garnison de Pompeï n'était que centurion. J'y verrais plutôt la parure de quelqu'une des belles courtisanes qui fréquentaient les théâtres :

Les murs sont couverts d'inscriptions de corps de garde et de dessins obscènes, dignes passe-temps du soldat !

Le *Forum triangulaire* formait une place monumentale en avant des théâtres ; des portiques servaient de refuge aux spectateurs en cas de pluie soudaine. On y voyait un temple de Neptune, et un autre temple si petit, qu'il y avait juste place pour le sacrificeur et la victime.

Les *guides* de Pompeï ont à peu près le costume de nos gardes forestiers. Ils sont soumis à une exacte discipline et vous promènent

* Ils font maintenant partie des collections du Musée.

dans la ville antique moyennant un tarif. La seule industrie qui leur soit tolérée est la vente de dessins représentant les monuments ou les fresques.

Quelques édifices, d'une conservation spécialement précieuse, ont leurs gardiens particuliers.

Tout le jour on voit circuler dans les rues de pauvres diables en guenilles à la recherche des étrangers. Lorsqu'ils vous rencontrent, ils s'empressent d'ouvrir respectueusement les portes des édifices, crachent sur les mosaïques qu'ils essuient ensuite avec le coude pour vous en faire voir le dessin, et ne manquent jamais de vous signaler au passage, avec une voix pateline, les inscriptions obscènes des lupanars ou des carefours.

Les mendiants et les gardiens sont aujourd'hui les seuls habitants de Pompeï. L'uniforme sied mal au milieu de ces ruines ; mais les loques pittoresques de mendiants y font le meilleur effet. Il y a en outre à Pompeï les artistes, qu'on rencontre sur les places, dans les rues ou les maisons, assis devant une fresque, un débris de colonne, à l'ombre d'un vaste parapluie de toile bise, et peignant.

C'est la population flottante de la ville antique.

Ils habitent là-bas, dans cette métairie que vous voyez du côté du Vésuve, adossée à un bois d'oliviers. Dans la métairie il y a une belle fille que tous les peintres connaissent, et dont le frais visage orne plus d'un atelier.

Depuis le départ des Bourbons, des améliorations importantes ont été apportées dans la direction des fouilles. Autrefois on creusait au hasard, tantôt à une place et tantôt à une autre ; on enlevait les statues, marbres, colonnes, objets d'art, ensuite on rejetait la terre dans la tranchée. Aujourd'hui on a adopté un plan régulier. Lorsque la pioche arrive à une certaine profondeur, chaque pelletée de cendre est examinée avec soin et passée au crible. Il est vrai que l'on rencontre peu de travailleurs, et que parmi eux il y a moins d'hommes que de femmes. Celles-ci chargent la cendre dans des corbeilles d'osier, qu'elles portent sur leur tête jusqu'à un petit chemin de fer qui emmène au loin les déblais de Pompeï.

On s'arrête pour les voir marcher pieds nus dans la cendre grise, les bras arrondis sur leurs corbeilles, comme des canéphores antiques, et dessinant leur silhouette pure sur l'horizon*.

Malgré la lenteur avec laquelle se poursuivent les travaux, par suite du manque d'argent et de bras, on fait chaque jour des découvertes nouvelles, et on peut dès maintenant prévoir l'époque où la cité Campanienne, entièrement exhumée, paraîtra de nouveau à la lumière du soleil après dix-huit siècles.

—*Revue Britannique,*

* M. Edouard Sain a exposé au salon de cette année un joli et poétique tableau représentant les travailleurs de Pompeï.

LA FORCE MUSCULAIRE DES INSECTES.

La première idée que nous ayons de la chaleur naît d'une sensation. Les modifications physiques des corps qui nous font éprouver cette sensation nous permettent d'en mesurer la cause par des effets visibles : la colonne liquide du thermomètre monte ou descend lorsque la boule s'échauffe ou se refroidit, et ces oscillations nous retracent les changements de la température. Il en est à peu près de même de la force, dont la première idée nous vient aussi d'une sensation, de celle que nous éprouvons lorsque nous essayons de déplacer un corps ou d'en arrêter le mouvement. Dans le principe, l'idée de la force est donc dérivée du sentiment de l'effort musculaire. L'analogie des phénomènes extérieurs avec les effets mécaniques que nous pouvons produire à volonté a fait étendre cette conception à toutes les causes inconnues qui font naître ou détruisent le mouvement dans la nature. C'est la grandeur du mouvement qui mesure les forces, soit que ce mouvement se produise en réalité, ou qu'il tende seulement à se produire dès que les résistances qui le neutralisent auront disparu. La pesanteur par exemple est mesurée par la chute d'un poids abandonné à lui-même ou par la flexion d'un ressort auquel ce poids est suspendu. Plus cette flexion est prononcée, plus la pesanteur a d'intensité et plus le poids ferait de chemin en une seconde, s'il pouvait tomber librement. C'est ainsi qu'on prouve que la pesanteur est plus grande au pôle qu'à l'équateur.

Les physiiciens emploient donc

aujourd'hui le mot *force* pour désigner les causes généralement inconnues qui sont censées produire les différents phénomènes du mouvement. Dans sa plus ancienne acception, ce mot signifie la faculté, la puissance de produire un effet mécanique déterminé, tel par exemple que le transport d'un poids à une hauteur donnée, abstraction faite de l'agent physique à l'aide duquel s'obtient cet effet. C'est dans ce sens qu'on parle de la force d'une machine, de la force musculaire d'un individu. Les organes des moteurs naturels ou artificiels ne produisent d'ailleurs dans la plupart des cas leurs effets mécaniques que par une série de transformations, et il est clair que le résultat doit dépendre autant de l'intensité de l'agent moteur que de la manière plus ou moins avantageuse dont les transformations sont effectuées par la machine. Le combustible avec lequel on alimente un moteur peut fournir une somme déterminée de puissance mécanique ; elle est transmise aux différentes parties de la machine, mais une petite fraction seulement arrive à l'arbre, le reste se perd en chemin par les frottements, comme l'eau d'un ruisseau dans un terrain sablonneux. Ainsi le travail utile ou le *rendement* d'une machine à vapeur alimentée par la houille ne s'élève qu'aux 12 centièmes* du travail que fournit

* C'est le chiffre admis par M. Verdet, d'après les expériences de M. Hirn ; d'après M. Regnault, le rendement maximum des machines à vapeur serait de 6 pour 100 seulement

la chaleur de combustion du carbone. Le rendement mécanique des bouches à feu est, d'après M. Martin de Brettes, d'environ 20 pour 100 du travail correspondant à la combustion de la poudre de guerre. Dans les canons, grâce à la simplicité du mécanisme, l'économie est donc beaucoup plus grande que dans les moteurs à vapeur et plus grande aussi, il faut bien l'avouer, que dans la machine humaine.

L'organisme animal constitue un moteur naturel dont le jeu est sans cesse entretenu par la combustion des alimens préalablement transformés en tissus vivans. Les substances alimentaires se composent principalement d'oxygène, de carbone, d'hydrogène et d'azote, engagés dans des combinaisons très diverses. Elles se séparent, dans les appareils digestifs, en deux parties, l'une qui est rejetée, l'autre qui passe dans la circulation, renouvelle le sang et refait le corps. C'est cette partie utile des alimens qui s'oxyde ou se brûle ensuite sous l'influence de l'air introduit par la respiration pulmonaire, en laissant pour résidu de l'acide carbonique et de l'eau qui sont exhalés. Cette combustion lente fournit la chaleur animale, dont une grande partie se dissipe au dehors par le rayonnement du corps et par la transpiration cutanée, pendant qu'une autre fraction est convertie en travail musculaire, de même que la chaleur d'un foyer est utilisée pour faire marcher les roues d'une locomotive. L'animal puise toute sa vigueur dans les matières carbonées qui entrent dans sa nourriture ; il ne fait que diriger l'application de la force qu'il tire tout entière de cette source. Or on a souvent répété que l'organisme vivant constituait un moteur beaucoup plus économique que nos machines à vapeur. Cette opinion était basée sur un

calcul inexact. On avait comparé le travail fourni par un homme qui monte par exemple au Mont-Blanc avec le poids de carbone qu'il doit brûler pendant le temps que dure l'ascension ; mais on avait oublié que la respiration et la circulation s'accélérent pendant une pareille promenade, et qu'il en résulte une consommation beaucoup plus grande d'oxygène atmosphérique et une quantité plus grande de carbone brûlé. M. Hirn a fait à ce sujet des expériences très précises ; l'homme qui a donné les meilleurs résultats dynamiques consommait par heure 132 grammes d'oxygène, en fournissant un travail équivalent à un huitième de cheval-vapeur. Or 132 grammes d'oxygène absorbé représentent un peu plus d'un cheval-vapeur dans une machine idéale dont le rendement serait de 100 pour 100 ; le travail effectif n'était donc qu'un huitième (à peu près 12 pour 100) du travail disponible. On voit que l'œuvre de l'homme supporte fort bien le parallèle avec l'organisme humain au point de vue du rendement mécanique et de l'économie du combustible.

Il serait intéressant de soumettre à des expériences analogues les moteurs naturels représentés par les oiseaux et par les insectes. Peut-être trouverait-on qu'ils sont aussi supérieurs sous ce rapport aux quadrupèdes qu'ils paraissent déjà l'être à un autre point de vue. On peut en effet se proposer d'évaluer la puissance relative d'un moteur par rapport à son poids. On se trouve amené à cet ordre de considération lorsqu'on cherche à se rendre compte de la possibilité de la navigation aérienne. Dans ce cas, la supériorité des oiseaux et des insectes devient manifeste ; chez eux, la force est développée par un appareil dont le volume et le poids sont incomparablement plus modestes que

chez les animaux plus élevés dans l'échelle zoologique.

D'après M. Hirn, une machine à vapeur qui fournit le travail d'un cheval de moyenne force pèse au moins dix fois plus que le moteur animé dont l'effort est pris pour terme de comparaison. On peut admettre néanmoins que les machines à vapeur de la marine, qu'on allège autant que possible, ne pèsent plus que 500 kilogrammes par force de cheval effectif*, en faisant abstraction des provisions d'eau et de charbon. Dès lors, en nous rappelant qu'un cheval pèse en moyenne 600 kilogrammes, on voit que la différence disparaît tout à fait entre le quadrupède et la machine. Pour l'oiseau, le rapport entre le poids du moteur et sa puissance doit être beaucoup plus avantageux. Que l'on songe en effet aux efforts incroyables dont il se joue pour ainsi dire ! Le condor monte en quelques minutes à plusieurs kilomètres de hauteur ; l'hirondelle ne se lasse pas, pendant quinze heures de suite, de décrire ses courbes rapides et gracieuses. Pour planer seulement, l'oiseau est obligé de s'appuyer continuellement sur son coussin d'air par des battements d'ailes très énergiques, quoique souvent imperceptibles pour l'observateur. Navier a calculé que l'aigle, qui vole avec une vitesse de 15 mètres par seconde, produit un effort suffisant pour élever dans le même temps son propre poids à 390 mètres de hauteur ; en admettant que l'aigle pèse 5 kilogrammes, cela supposerait une force de 26 chevaux.

Cette évaluation est certainement exagérée, car un aussi grand déploiement de force exigerait une nourriture proportionnée, plus abon-

dante que ne l'est celle des oiseaux ; de plus, il est presque certain que ces derniers se gonflent d'air, qui les rend plus légers lorsqu'ils volent ; l'effort qu'ils font pour se soutenir est donc en réalité moindre qu'on ne le croyait. Néanmoins l'organisation de l'oiseau considéré comme moteur est bien supérieure à celle des quadrupèdes, retenus à terre par ce que M. Michelet appelle *la fatalité du ventre*. Elle est également bien supérieure à tout ce que nous montrent les moteurs fabriqués par l'homme. On a calculé qu'une machine susceptible d'enlever non-seulement son propre poids, mais encore une nacelle occupée par un homme, devait peser moins de 10 kilogrammes par cheval-vapeur ; nous voilà bien loin de ce qui est réalisable avec les machines en usage dans l'industrie et la navigation.

L'organisation de l'insecte est aussi pleine de mystère que l'est celle de l'oiseau. L'énergie qui réside dans ces petits êtres chétifs et bizarres a déjà excité l'étonnement de plus d'un observateur. " Si on voulait comparer leurs charges avec leurs corps, dit Pline le naturaliste en parlant des fourmis, on conviendrait que nul autre animal n'est doué de forces aussi considérables en proportion." Walter Scott énonce la même idée en d'autres termes. On trouve dans *Peveril du Pic* un passage où le romancier anglais s'arrête sur la force des insectes. " Placez, dit-t-il, un escarbot sous un grand chandelier, et l'insecte le fera mouvoir pour s'échapper ; ce qui est, toute proportion gardée, la même chose que si l'un de nous ébranlait avec son dos la prison de Newgate." Linné fait remarquer qu'un éléphant qui aurait relativement la même force qu'un lucane ou cerf-volant ébranlerait une montagne.

* Le cheval-vapeur représente un travail qui élève 75 kilogrammes à la hauteur de 1 mètre en une seconde.

Tout récemment un jeune savant belge, M. Félix Plateau, fils du célèbre physicien, a entrepris de mesurer à l'aide d'expériences fort délicates l'énergie musculaire des insectes, comme Régnier, M. Que-telet et d'autres ont mesuré celle de l'homme et celle du cheval. Les essais sur l'homme et le cheval ont été faits à l'aide de dynamomètres ; ce sont des appareils où la tension d'un ressort est contre-balancée par un effort exercé pendant un temps très court. Les têtes de Turc sur lesquelles on vous invite à asséner un coup de poing dans les foires appartiennent à cette catégorie d'instruments. On a trouvé ainsi que l'effort musculaire des deux mains d'un homme est d'environ 55 kilogrammes, et de 33 kilogrammes seulement pour une femme. Un cheval exerce en tirant un effort de quelques instans qui équivaut à 300 ou même à 400 kilogrammes *. Or l'homme pèse en moyenne 65, le cheval 600 kilogrammes ; le premier exerce donc un effort de traction égal aux cinq sixièmes, le second un effort égal seulement à la moitié ou aux deux tiers de son propre poids. Tout cela est bien peu de chose en comparaison de ce que M. Plateau a trouvé pour les insectes : le hanneton, par exemple, entraîne quatorze fois son poids, la trichie à bandes plus de quarante fois ce qu'elle pèse ; mais que signifient ces chiffres ? Ce sont les limites du poids que chaque individu a pu encore ébranler par une traction instantanée. Elles varient nécessairement

beaucoup d'une expérience à l'autre, parce que le moment où l'animal refuse de tirer dépend toujours un peu de son caprice, et parce qu'il est impossible dans ces sortes d'expériences d'apprécier une donnée importante qui les compléterait. On admet en effet que l'effort suprême qu'on mesure est appliqué à un poids immobile ; il n'en est pas ainsi en réalité, il y a au contraire toujours tiraillement : le poids cède et revient alternativement, et il faudrait connaître ces oscillations pour apprécier exactement le travail qui a été accompli. Quoi qu'il en soit, les mesures entreprises par M. Plateau serviront toujours à donner une idée de l'énergie relative des insectes.

Pour évaluer les efforts de traction, M. Plateau attelait l'insecte à un fil horizontal qui passait sur une petite poulie très mobile et qui portait un petit plateau de balance lesté d'un peu de sable. Pour l'empêcher de dévier latéralement, il le faisait marcher entre deux toits de verre sur une planchette couverte de mousseline, afin d'en rendre la surface rugueuse. Le fil était attaché au corselet. On excitait l'insecte à marcher en avant, puis on versait graduellement du sable dans le plateau jusqu'au moment où l'animal refusait d'avancer. On pesait ensuite le plateau et l'insecte lui-même, et on répétait toujours trois fois la même expérience pour arriver à connaître le plus grand effort que chaque individu pouvait fournir. De cette manière, M. Plateau a trouvé par exemple que le poids moyen du hanneton est de 94 centigrammes, et qu'il peut en moyenne soulever un poids maximum de 43 grammes $\frac{1}{2}$: c'est quatorze fois et un tiers le poids du hanneton. Dans le cas le plus favorable, un hanneton a tiré vingt-trois fois son propre poids. Une espèce beaucoup plus

* Il est bien entendu qu'il ne s'agit point ici de fardeaux traînés sur une route horizontale. Dans ce cas en effet, le poids agit perpendiculairement à la direction du chemin, et la force motrice est employée à vaincre des résistances de frottement, variables avec l'état de la route.

petite, le hanneton du genre *Anomala*, développe un effort moyen égal à vingt-quatre fois son poids, et qui dans un cas, est allé jusqu'à soixante-six fois ce poids. Pour un très petit staphylinien, le *quedius fulgidus*, ce rapport est représenté par trente; pour la trichie à bandes, petite espèce de cétoine qui vit sur les roses et qui porte une livrée jaune à galons jaunes et noirs, il est de quarante et un; pour le grand orycte nasicorné, qui pèse 2 grammes, ce rapport se réduit à cinq environ. Les plus grandes coléoptères paraissent donc les moins bien doués. Après les coléoptères, M. Plateau a encore mis en expérience deux hyménoptères: l'abeille a pu traîner un poids vingt fois plus grand que le sien, le bourdon terrestre, qui est plus gros, n'a pas dépassé le chiffre de seize. En résumé, les tableaux qui renferment les résultats des nombreuses pesées exécutées par M. Plateau semblent démontrer clairement que, dans un même groupe d'insectes, les plus légers ou les plus petits présentent le rapport le plus élevé, ou que la *force relative est en sens inverse du poids*. Cette loi se trouve confirmée par les expériences sur la force de poussée et le vol.

La poussée a été observée chez les insectes fouisseurs. On les introduisait dans un tube en carton dont la surface intérieure avait été noircie et rendue rugueuse comme précédemment, et qui était fermé à l'un de ses bouts par une plaque de verre fixée à un levier horizontal. Apercevant devant lui la lumière à travers la plaque transparente qui lui barre le passage, l'insecte pousse celle-ci de toutes ses forces, pourvu qu'on l'excite un peu; la plaque avance, le levier tourne et soulève par son extrémité opposée le petit plateau de balance qui y est attaché par un fil passant sur une poulie. On

verse du sable dans le plateau jusqu'à ce que la plaque ne cède plus aux efforts du fouisseur. M. Plateau a constaté par ce moyen que l'orycte nasicorné, qui pèse 2 grammes, exerce une poussée qui fait équilibre à trois ou quatre fois son poids; mais l'*onthophagus nuchicornis*, petit bousier qui ne pèse qu'environ 5 centigrammes, pousse devant lui de quatre-vingts à quatre-vingt-dix fois son poids. Ici, la loi est donc encore plus prononcée que dans la traction.

Les expériences sur le vol ont eu pour objet de déterminer le rapport entre le poids le plus fort qu'un insecte peut enlever par la force de ses ailes et le poids de l'animal lui-même. On façonne une boulette de cire molle d'un poids un peu supérieur à celui qu'on présume pouvoir être enlevé par l'insecte; on la colle sur le corps ou bien on la fixe par un fil, et on voit s'il peut se soutenir en l'air avec son fardeau. S'il tombe, on diminue le poids jusqu'à ce qu'il puisse l'enlever. Il s'est trouvé que le poids que différents insectes appartenant aux cinq ordres des coléoptères, des lépidoptères, des névroptères, des hyménoptères et des diptères parviennent à enlever varie entre le sixième et le double du poids de l'insecte qui le porte. Les espèces les plus petites sont encore ici celles qui montrent le plus d'énergie relative, mais les différences dans un même groupe sont peu accusées. En considérant que chaque insecte enlève en outre son propre poids, on trouve que certains diptères portent un poids total presque triple du leur; la mouche commune et surtout le syrphé sont les diptères les mieux partagés sous ce rapport. Les libellules (névroptères) ne peuvent enlever plus de deux fois leur poids. Elles ont cependant le vol très soutenu: on a vu des libellules distancer les hirondelles qui les

poursuivaient. De même les mouches et d'autres diptères suivent et dépassent les chevaux de course lancés à fond de train et même les wagons emportés avec une vitesse de 50 kilomètres à l'heure ; mais l'on peut supposer que dans ce cas elles sont entraînées par l'air ambiant.

M.^r Plateau fait remarquer, au sujet de ces résultats, que les insectes n'ayant jamais comme certains oiseaux, à transporter des fardeaux un peu considérables, il est naturel que la puissance de leur vol ne surpasse pas beaucoup celle qui suffit pour soutenir leur propre poids, l'excès servant simplement à compenser la fatigue. Il nous semble cependant que les oiseaux ne doivent pas être en général beaucoup mieux partagés à cet égard que certains insectes. Enfin, si M. Plateau arrive à cette conclusion, que la force musculaire déployée par les insectes pour voler est bien moindre que celle qu'ils mettent en jeu pour la traction ou pour la poussée, il n'a peut-être pas assez présent à l'esprit que le vol exige un travail exceptionnel employé à prendre appui sur l'air.

La loi très curieuse qui ressort des tableaux comparatifs de M. Plateau, à savoir que dans un même groupe d'insectes la force varie en sens inverse du poids, ne s'explique point par le volume relatif des muscles, car M. Plateau a démontré par des mesures directes que ce volume décroît dans une progression plus rapide que le poids ; il est relativement plus petit chez les petites espèces. On arrive aussi à ce résultat singulier, que les petites espèces doivent être douées d'une plus grande énergie spécifique. Pourquoi cette différence en faveur des insectes de petite taille ? Elle est peut-être nécessitée par leur genre de vie. Ainsi pour les fouisseurs la dureté du sol constitue un obstacle toujours le même pour les différentes espèces.

Si les petites n'étaient pas plus fortes que les grandes, les grains de sable que l'orycte déplace sans peine seraient pour le petit bousier des blocs de rochers ; il a donc besoin d'un excès de force musculaire pour passer par les mêmes chemins que ces congénères. Si nous allons plus loin et que nous mettions en parallèle un insecte et un mammifère, les mêmes considérations sont applicables. Le campagnol, la taupe, le lapin, n'ont besoin que d'une force relative beaucoup moindre pour se frayer un passage dans le même terrain où l'insecte fouisseur perce ses galeries. On peut donc admettre avec M. Plateau que les insectes sont doués d'une énergie comparativement plus grande que celle des mammifères, simplement afin que le travail qu'ils peuvent accomplir demeure en rapport avec les résistances matérielles qu'ils ont à vaincre. Il y aurait sans doute intérêt à comparer entre eux, au même point de vue, les mammifères et les oiseaux ; tout porte à croire que là aussi on trouverait la force musculaire relative inversement proportionnelle au poids ou à la taille des espèces. Ce serait la généralisation d'une loi très curieuse et un pas nouveau que nous aurions fait dans la connaissance de l'économie de la nature.

En ce qui concerne les insectes, dont l'organisation offre encore tant de coins inexplorés, les recherches dont on vient de lire le résumé ne sont que le commencement d'une série de travaux du même ordre dont M. Plateau nous fait espérer la publication. Il s'occupera en premier lieu des insectes sauteurs, qui méritent en effet de fixer l'attention par les forces de projection énormes qu'ils empruntent aux ressorts de leurs jambes postérieures. On connaît les bonds prodigieux des grillons, des sauterelles et des criquets, les sauts de tremplin du scarabée à res-

sort et les élans à longue portée des puces. Un lion devrait, toute proportion gardée, faire des bonds d'un kilomètre. L'ogre de Perrault, avec ses bottes de sept lieues, pourrait seul défier ces insectes à la course, s'ils avaient la taille des grands manimifères. La force de destruction de certains insectes n'est pas moins étonnante. Les ténébreux termites ont miné des villes entières qui se trouvent aujourd'hui suspendues sur des catacombes : telle la ville de Valencia, dans la Nouvelle-Grenade ; La Rochelle est menacée du même sort. Les larves des *sirex* percent avec leurs mandibules des balles de plomb. Après la guerre de Crimée en 1857, le maréchal Vaillant présenta à l'Académie des Sciences des paquets de cartouches dont les balles coniques étaient perforées de part en part. Le même fait s'est reproduit en 1861 dans l'arsenal de Grenoble. Enfin que

n'a-t-on pas dit déjà des architectes appartenant aux ordres des hyménoptères et des névroptères : fourmis et termites ! Ils nous écrasent par le caractère imposant de leurs constructions. Le termite, insecte en apparence faible et mou, d'un demi-centimètre de longueur, élève en Afrique des buttes coniques en argile très dure qui peuvent atteindre 6 mètres de hauteur et dont la solidité est telle que les taureaux sauvages s'y établissent en vedette pour explorer l'horizon. Ces édifices ont plus de mille fois la taille des ouvriers qui les ont construits. La pyramide de Chéopés n'a que 146 mètres, quatre-vingt-dix fois la taille moyenne de l'homme ; pour être au niveau des termites, nous serions obligés de construire un édifice haut comme le Mont-Dore au-dessus de la mer.

—Revue des Deux Mondes.

LE MARCHÉ DE LA RUE DE SEVRES.

Encore un des débris du vieux Paris qui s'en va ! Dans peu de temps le marché de la rue de Sèvres, qui a conservé jusqu'ici la physionomie des anciens marchés de Paris, avec leurs vastes parapluies abritant les marchandes et les denrées, va disparaître pour être remplacé par un marché nouveau et élégant, construits dans des proportions réduites, sur le modèle des halles centrales, à la hauteur à peu près de la rue Saint-Placide. Le marché de la rue de Sèvres passe non sans raison pour celui du faubourg Saint-Germain

où l'on achète les légumes, les poissons, la viande et le pain au plus bas prix. Aussi est-il fréquenté par les bonnes ménagères. Tous les jours il y a marché permanent de poissons, de viandes et de pain, et les vendeurs sont installés pour faire leur commerce dans des échoppes appuyées le long des murailles de l'hospice des Incurables. Le mardi et le vendredi, les marchandes de la campagne, apportent des légumes, du beurre, des œufs et des fruits selon la saison. C'est donc le mardi et le vendredi que le marché de la rue de Sèvres est

dans toute son activité et dans toute sa splendeur ; c'est pendant ces deux jours que le public y afflue en donnant à la rue l'aspect d'un champ de foire.

Ce public n'est pas précisément un public de millionnaires. La rue de Sèvres, qui s'appelait anciennement *rue de la Maladrerie*, et qui, dans un rôle des taxes de 1641, est désignée sous le nom de *rue de l'Hôpital des Petites-Maisons*, doit son nom actuel au village de Sèvres auquel elle conduit. Cette rue est en général habitée par des boutiquiers, des ouvriers, de petits rentiers, et des employés dont les ressources sont modestes. Le Bon-Marché, une des grandes fortunes industrielles du temps, qui, après avoir humblement commencé, a pris des développements immenses et est devenu un de ces caravansérails, où la grande propriété comme la petite vont s'approvisionner, développe sur cette rue l'une de ses façades. Quelques grands établissements religieux occupent une étendue considérable de terrain.

Nommons d'abord l'Abbaye-aux-Bois. L'Abbaye-aux-Bois est une maison d'éducation offrant, en dehors de sa clôture, un asile honorable pour les femmes des classes élevées lorsqu'elles désirent couler tranquillement leur vie dans une demeure qui, pour elles, n'est pas un monastère, tout en ayant quelque chose de plus grave qu'une maison ordinaire. Ce n'est pas une existence claustrale, et cependant ce n'est plus tout à fait la vie du monde qu'on y mène. La porte se ferme le soir à des heures marquées. C'est à l'Abbaye-aux-Bois, on le sait, que Mme Récamier passa les dernières années de sa vie. Le petit appartement qu'elle y habitait était devenu le centre de la meilleure société de Paris. Le

Génie du christianisme, représenté par Chateaubriand, y tenait ses assises. Tous les jours, à la même heure, le grand écrivain traversait une partie de la rue de Sèvres pour s'y rendre. M. de Chateaubriand habita, après la révolution de 1830, un hôtel rue d'Enfer, — c'est aujourd'hui l'établissement de Marie-Thérèse, où les prêtres sortis infirmes et pauvres des fonctions laborieuses du sacerdoce trouvent les Invalides du sanctuaire ; puis le rez-de-chaussée d'un hôtel de la rue du Bac au No 102, si je ne me trompe. Il raconte lui-même dans ses Mémoires, que l'on connaissait si bien, dans la rue de Sèvres, la régularité ponctuelle de ses visites à l'Abbaye-aux-Bois, renouvelées chaque jour à la même heure de l'après-midi, qu'il voyait les habitants de la rue mettre leurs montres à l'heure quand il passait. Il était devenu le chronomètre vivant du quartier, et faisait concurrence au canon du Palais-Royal. " La petite chambre du troisième de l'Abbaye-aux-Bois, dit la duchesse d'Abrantès dans ses Mémoires, était restée le but des courses des amis de Mme Récamier. Mais, comme si le prodigieux pouvoir d'une fée eût adouci la roideur de la montée les étrangers de distinction qui sollicitaient autrefois, comme une faveur, d'être admis dans son élégant hôtel de la rue de la Chaussée-d'Antin, sollicitaient la même grâce à l'Abbaye-aux-Bois. C'était pour eux un spectacle aussi remarquable qu'aucune rareté de Paris de voir, dans un espace de dix pieds sur vingt, toutes les opinions réunies sous la même bannière, vivre en paix et se donner presque la main. Le vicomte de Chateaubriand racontait à Benjamin Constant les merveilles de l'Amérique ; Matthieu de Montmorency, avec cette

politesse chevaleresque de tout ce qui porte son nom, était aussi respectueusement attentif pour Mme Bernadotte allant régner en Suède, qu'il l'aurait été pour Adélaïde de Savoie, fille d'Humbert aux blanches mains, cette veuve de Louis le Gros qui avait épousé un de ses ancêtres. Assise l'une à côté de l'autre, la duchesse du faubourg Saint-Germain devenait polie pour la duchesse impériale; rien n'était heurté dans cette cellule unique." Ajoutons, pour compléter ce tableau, que là se pressaient les jeunes hommes qui étaient alors l'espoir de la littérature contemporaine et dont plusieurs ont cessé d'exister, tandis que les autres commencent à dépasser la limite de l'âge mûr: Charles Lenormant, que la religion et les lettres ont perdu, Victor Hugo, Ampère, qui vient d'être remplacé à l'Académie française par M. Prévost-Paradol; M. Sainte-Beuve, récemment nommé sénateur, et tant d'autres dont il serait trop long de citer les noms. Ce fut dans une matinée à l'Abbaye-aux-Bois que Sophie Gay, qui est depuis longtemps morte, lut, en 1829 chez Mme Récamier qu'elle précéda au tombeau, le *Moïse* de Chateaubriand qui leur survécut à toutes deux, quoique le plus âgé, et qui est allé les rejoindre avec la plupart des auditeurs convoqués à cette fête littéraire. Ainsi se renouvelle la scène du monde!

Les Incurables, contre les murs desquels le marché de Sèvres est adossé, sont un des établissements hospitaliers de Paris dont le nom inspire les plus pénibles pensées. On pourrait tracer sur la porte l'inscription que Dante a écrite sur la porte de son enfer: "Vous qui passez ce seuil, laissez ici l'espérance." N'y a-t-il pas quelque chose de cruel à ôter aux malheu-

reux l'espoir, sans lequel l'homme ne saurait vivre ici-bas? N'aurait-on pas pu trouver un nom moins dur qui, sans trahir la vérité, l'aurait dite d'une manière un peu plus douce? Nos pères appelaient ces vastes réceptacles de la souffrance, où l'on reçoit les malades pauvres, des *Hôtels-Dieu*, comme pour soutenir leur âme abattue et pour relever en eux la dignité humaine en leur rappelant que Dieu lui-même était leur hôte. Quand saint Lonis fonda un hospice pour les croisés auxquels les infidèles avaient crevé les yeux, il appela cette maison l'hospice des Quinze-Vingt. La charité catholique seule a ces délicatesses merveilleuses et ces ingénieuses sollicitudes, parce qu'elle est la charité; non-seulement elle secourt les délaissés, mais elle les aime. Je n'ai jamais passé devant cette triste maison sans éprouver un serrement de cœur, et toujours la même pensée s'est offerte à mon esprit. Ces malheureuses vieilles femmes, toutes les fois qu'après une courte sortie elles rentrent dans leur asile, ne peuvent lever les yeux sans lire leur arrêt écrit sur la porte de l'établissement que l'on appelle les Incurables. Au moins les appelait-on, à l'époque de leur fondation en 1632, les *Pauvres Incurables de Sainte-Marguerite*.

De l'autre côté de la rue de Sèvres, trois établissements religieux développent leurs façades, la maison centrale des Pères Jésuites, en remontant vers le carrefour de la Croix-Rouge, tout à côté de la maison des Filles de Saint-Thomas de Villeneuve, et la maison mère des Lazaristes, en descendant vers le boulevard du Mont-Parnasse. La chapelle des Lazaristes est une des plus belles de Paris. On sait que cet ordre, fondé par saint Vincent de l'aul, concurremment avec

celui des Filles de la Charité, que les Pères Lazaristes dirigent a rendu des services immenses. Il était en possession de fournir les quatre religieux qui, à l'époque de la domination des Barbaresques, résidaient à Alger. Plusieurs d'entre eux cumulèrent avec les fonctions de Vicaire apostolique celles de consul de France dans la capitale du Dey. C'était saint Vincent de Paul qui, douloureusement ému de voir les secours spirituels manquer souvent aux Français, captifs des Barbaresques, avait provoqué l'établissement de la congrégation des Lazaristes dans cette ville ; la duchesse d'Aiguillon avait fourni les fonds nécessaires. Pendant le bombardement d'Alger par Duquesne, le P. Vacher, chef de la mission Lazariste, à la fois vicaire apostolique et consul de France, fut attaché par les Turcs à la bouche d'une pièce de canon, et quarante Français, capitaines de navires ou esclaves, périrent de la même manière. Depuis cette horrible exécution, on appela la pièce de canon qui avait servi au crime, LA CONSULAIRE. Vint le jour—c'était dans le mois où nous sommes—où le roi Charles X ordonna à une flotte française de faire voile pour l'Afrique, d'aller punir Alger de tous ses méfaits en un seul jour, en écrasant dans leurs nids cette couvée de pirates. Notre armée victorieuse ramena LA CONSULAIRE à Toulon, où elle demeure comme un monument auquel se rattachent d'immortels souvenirs d'héroïsme chrétien, d'horreur, de pitié et de victoire.

La congrégation des filles de Saint-Thomas de Villeneuve reconnaît pour fondateur le P. Ange Proust, augustin réformé de la province de Bourges, qui était, en 1659, prieur du couvent de Lam-

balle, en Bretagne. Elle fut d'abord instituée pour desservir les hôpitaux, et, dans les lettres patentes que lui accorda Louis XIV, en 1661, sa mission s'élargit : les filles de cet ordre furent autorisées à élever gratuitement les pauvres orphelins et à recevoir les personnes du sexe qui voudraient faire des retraites de piété. En 1700, les dames de Saint-Thomas de Villeneuve vinrent s'établir à Paris, rue de Sèvres, dans la maison qu'elles occupent encore aujourd'hui, car cette maison leur a été rendue quand les mauvais jours de la Révolution firent place à une époque plus tranquille.

Quand on pénètre dans l'intérieur de la maison des jésuites de la rue de Sèvres, on est frappé du silence, du recueillement et de la paix qui règnent dans ce séjour. C'est là que le P. Ravignan, qui sortit du prétoire de la justice humaine pour entrer dans le sanctuaire divin, passa les dernières années de sa vie. En quittant la chaire de Notre-Dame, où il tenait suspendue à ses lèvres la génération qui descend aujourd'hui le versant de la vie, ce maître de la parole et de la vie spirituelle, à qui tant d'âmes doivent le ciel, venait se recueillir dans son humble cellule. Deux chaises, une table de bois, une couchette de fer, dont il retournait lui-même chaque jour les deux minces matelas, un prie-Dieu, voilà le pauvre mobilier de celui qui vit agenouillée à ses pieds les grandeurs de la naissance et, quelque chose de plus, celles du génie. C'est ici qu'il est mort, de la mort d'un saint, non-seulement résigné, mais heureux de quitter la terre, pour aller jouir enfin de la présence du Dieu qu'il avait tant aimé, laissant sa mémoire à son ordre comme un précieux héritage, et, dans les jours troublés, comme un bouclier.

Mais il n'est pas mort tout entier ; le miracle d'Elie, continué par Elisée, se renouvelle sans cesse dans l'Eglise, et en parcourant ces longs corridors, j'aperçois la cellule du P. Félix, qui évangélise les générations nouvelles, comme son prédécesseur a évangélisé leurs aînées. On est frappé, en passant devant les portraits gravés au burin et suspendus entre les portes des cellules, le long des immenses corridors, de la multitude de savants illustres, de théologiens, éminents, d'écrivains remarquables, de missionnaires héroïques, de martyrs, qu'a comptés dans son sein cette illustre compagnie. Les générations spirituelles se succèdent comme les générations naturelles, et on dirait une longue procession qui relie le présent de l'ordre à son passé.

Je me suis involontairement arrêté devant les grands établissements religieux situés Rue de Sèvres. Dans le reste de la rue, je ne vois guère à signaler que quelques ateliers de statuaires, et, en descendant vers le boulevard du Mont-Parnasse, des maisons si vastes et aux cellules si nombreuses qu'elles ressemblent à des cités ouvrières. Sauf la rue du Cherche-Midi, nom caractéristique, celle du Regard, et le nouveau quartier des Invalides, qui comptent quelques hôtels, et en attendant que la rue des Saints-Pères prolongée, renversant la mairie de la rue de Grenelle, vienne aboutir rue de Sèvres, les rues adjacentes ressemblent à des petites rues de province. Je n'en excepte pas la petite rue du Bac qui, depuis qu'elle a échangé ce nom modeste contre le nom plus ronflant de *rue Dupin*, n'en est pas plus large et n'en est pas moins laide ; si l'habit ne fait pas le moine, l'écriveau ne fait pas la rue. De ces maisons qui ressemblent à

des ruches populaires et dont les fenêtres sont tendues de cordes où sèchent des couches et des langes d'enfants, de ces petits logements d'ouvriers, de ces taudis de la rue Dupin, et des quelques maisons dont les appartements sont habités par des familles bourgeoises jouissant d'une modeste aisance, sortent les nuées d'acheteurs qui, le mardi et le vendredi, envahissent le marché de la rue de Sèvres. Je ne crois pas qu'on ait jamais vu un cordon bleu s'aventurer et se compromettre devant une de ces échoppes ou un de ces parapluies. Mlle Agathe, qui sait ce qu'elle se doit à elle-même et ce qu'elle doit au grand ordre des cordons bleus culinaires qui a survécu à toutes les révolutions et dont elle fait partie, aimerait mieux cent fois donner à sa maîtresse son congé que de déroger à ce point. Fi donc ! le marché de la rue de Sèvres est fait pour les petites gens ! Que Mlle Victoire, qui est chez la femme d'un employé à mille écus et qui porte le bonnet rond et le caraco, y aille chercher un morceau de raie, cela est dans l'ordre. La bonne raie qui pique est plus commune au marché de Sèvres que le saumon et le turbot, ces aristocrates des poissonneries. J'aperçois aussi là-bas Mlle Jeanneton qui subodore avec une attention soutenue un maquereau dont la fraîcheur surannée semble lui paraître suspecte. La petite propriété devient bien difficile ! il faut qu'elle y mette de la complaisance ; on en a toujours pour son argent. Tiens ! c'est Mme Gibou, la portière, qui fait son marché ; soyez sûr que son gothique cabas contient déjà le morceau de mou qu'elle destine à Mistigri, son chat favori, et le colifichet qu'elle a promis à son serin Alcindor. Mme Gibou est la plus tendre des mères,

avec elle les absents n'ont pas tort ; les enfants, comme elle dit, passent avant elle ; maintenant qu'ils sont servis, elle marchande le chou qui doit servir à son diner et à celui de M. et de Mlle Gibou pendant deux jours. C'est que, voyez-vous, il faut de l'économie. En tirant le cordon rue de Sèvres on ne fait pas de placement à la Banque. Quelques jeunes femmes d'artistes, bonnes maîtresses de maisons et excellentes mères de familles, viennent ici faire elles-mêmes leur marché. Le pinceau n'enrichit pas toujours, et quoique ces gentilles personnes ne détestent pas la danse, elles ne veulent pas favoriser celle de l'anse du panier. Bientôt le marché de la rue de Sèvres aura vécu ; les carottes, les choux, les poireaux, le beurre, les œufs, les fruits, les salades, seront mieux logés qu'ils ne le sont aujourd'hui. Mais qui payera le supplément de loyer ? *That is the question.*

Nous voilà bien loin de l'ancien Paris et de ses anciens marchés du quatorzième siècle. A cette époque les deux tiers de Paris étaient au nord de la Seine. La partie du nord était celle des fabriques et du commerce ; la partie méridionale était celle des sciences et des belles-lettres. Sur la rive droite, toute la population composée de gens de cour et de marchands était coiffée de chaperons ou de bonnets ; toute la

population de gauche, composée de gens d'Eglise et d'écoliers, était coiffée de capuchons et de capotes. N'est-il pas étonnant qu'à travers tant de siècles et malgré tant de révolutions, le partage, non pas entre les costumes, mais entre les types de population, soit resté à peu près le même ? Sur la rive droite on calcule, on spéculé, on fait le négoce, on gouverne ; sur la rive gauche, on étudie et l'on prie. Je vois dans les anciens livres qu'au quatorzième siècle la vente de toutes les viandes n'était pas indistinctement autorisée dans tous les marchés. Chacun d'eux n'était approvisionné que d'une espèce de viande ; on ne vendait du porc qu'à Sainte-Geneviève, du mouton qu'à Saint-Marceau, du bœuf qu'à la halle du Châtelet et du veau qu'à Saint-Germain. A la même époque les trompettes sonnaient du haut des tours du Châtelet pour annoncer le lever du soleil. A minuit les nombreux clochers s'éveillaient, les matines sonnaient, les lampes et les cierges se rallumaient, et les églises commençaient à retentir du chant des prêtres et de l'harmonie des orgues. Les étrangers et les provinciaux qui venaient à Paris étaient effrayés de l'immense population de cette ville ; elle comptait deux cent mille habitants, tout juste le neuvième de sa population d'aujourd'hui !

—*La Semaine des Familles.*

L'ABELLE BUTINEUSE

DE L'ÉCHO.

•• Deux anecdotes charmantes citées par le *Sport* à propos des fanfaronnades qui nous arrivent d'ou-

tre-Rhin aussi bien que d'outre Monts :

Ce n'est pas, dit ce journal, le

troupier seulement ou l'homme du peuple qu'égare l'amour propre, l'optimisme patriotique. Les souverains eux-mêmes parfois ne doutent de rien, et, dans leur superbe confiance, devenus insolents, s'attirent de vertes répliques.

“ Il y a quelque quinze ans, l'un d'eux, un des grands premiers rôles dans le drame de la guerre actuelle, n'était encore qu'héritier présomptif de la couronne qu'il porte aujourd'hui. Il n'était déjà plus tout à fait jeune, mais demeurait galant. A certaine Française aimable qui partait pour Paris, il tint une fois ce langage :

“ Je ne vous dis pas adieu, Madame, mais au revoir ? Je compte sous peu visiter les Parisiens à la tête de notre armée.

—Soyez sûr, Monseigneur, lui répondit-on en souriant, que les Parisiens sont trop polis pour ne pas sortir en masse de leur ville et marcher à la rencontre de Votre Altesse.

—Je ne vois, continue M. le marquis de la Tour d'Arlandes, rien de comparable à cette réplique, sinon la spirituelle et terrible riposte d'une tragédienne à quelques étourdis de Saint-Pétersbourg :

—Bientôt, disaient-ils à peu près à la même époque, nous irons à Paris boire votre bon vin de Champagne.

—Du vin de Champagne, Messieurs ! Mais, pardon ! nous n'en donnons pas à nos prisonniers ! ”

Ce joli mot, qui me semble aigu et froid comme une lame de poignard, ce mot qui siffle et fouette comme un coup de cravache, c'est à Mlle Rachel qu'on l'attribue, et, sans être autrement Chauvin, j'avoue que je lui en sais fort bon gré.”

* * * *Le Prince Président n'est qu'une allumette phosphorique.*” Les faiseurs d'épigramme prétendaient ainsi que le Président de la

République ne pouvait avoir en France et en Europe qu'une passagère et bien mince importance, et que ce grand nom de Napoléon était un vrai phosphore, une clarté d'un instant.

Cette ironique appréciation est bien contredite et bien réfutée aujourd'hui par ces paroles d'un ancien parlementaire, qui fut même ministre sous le roi Louis-Philippe : “ *Napoléon-le-Petit* dit-il, à tout venant, *est au haut de la colonne Vendôme ; Napoléon-le-Grand est aujourd'hui au palais des Tuileries !* ”

* * M. Saint-Marc Girardin, cet homme d'esprit, habile et droit, expliquait avec beaucoup de sagacité et de convenance, la double situation du prince Louis Bonaparte, presque unanimement acclamé par les populations, et injustement raillé par les partis plus ou moins passionnés.

Strasbourg et Boulogne, dit-il, *ont montré le président de la République au peuple et l'ont caché aux gens d'esprit.*

* * Larochefoucault a dit : *Les hommes ne sont pas seulement sujets à perdre le souvenir, des bienfaits ; ils haïssent même ceux qui les ont obligés. L'application à récompenser le bien leur paraît une servitude à laquelle ils ont peine de se soumettre.*”

Ainsi, apprentis sollicitateurs, tenez-vous le pour dit, ne parlez jamais de vos services rendus à l'homme puissant que vous sollicitez, et persuadez-lui qu'il vous a déjà comblés de bienfaits, et protégés comme un père. *Parenté oblige ?*

* * Citons une très belle lettre de la reine Hortense sur le prince Louis Napoléon, son second fils, survivant à un frère aîné. On retrouve dans cette lettre la tendresse éloquente d'une mère, déjà heu-

reuse de la prescience des grandes destinées auxquelles sera appelé un jour ce jeune homme studieux, du plus noble caractère, et d'une si grande force d'âme.

Lettre de la reine Hortense à M. Belmontet. Arenenberg, 10 Décembre 1834.

Ma position de fortune m'oblige à rester l'hiver sur ma montagne, exposé à tous les vents. Qu'est-ce que cela, à côté des horribles souffrances de l'empereur sur les rochers de Sainte-Hélène ?

La résignation est le courage des femmes et la vertu des mères.

Je ne me plaindrais pas si mon fils, à son âge, ne se trouvait privé de toute société et complètement isolé, sans autres distraction que le travail assidu auquel il s'est voué !

Son courage et sa force d'âme égalent sa pénible et triste destinée. Quelle nature généreuse ! Quel bon et digne jeune homme ! Je l'admiraierais, si je n'étais sa mère. Je suis bien fière de l'être. Je jouis autant de la noblesse de son caractère, que je souffre de ne pouvoir donner à sa vie plus de douceur. Il était né pour de belles choses ; il en était digne.

Nous avons le projet d'aller passer deux mois à Genève. Du moins, il entendra parler Français : ce sera une agréable distraction pour lui ; la langue maternelle, n'est-ce pas déjà la patrie !

Croyez toujours aux sentiments que je vous ai voués.

HORTENSE.

. Parmi tous les votes pour l'empire, on pouvait et l'on devait compter sur ceux de l'armée. Elle vota d'une façon presque unanime ; il y eut même quelques compagnies qui trouvaient trop long le mode de voter. Le colonel d'une de ces compagnies appartenant à son régiment, réunit ses soldats l'arme au bras.

“ Soldats, leur dit-il, nous n'entendons rien à cette façon de donner notre avis. J'en sais une plus rapide. Attention au commandement. Ceux qui resteront l'arme au bras seront *contre*.”

Et, d'une voix de Stentor, il s'écria : *Portez armes !* et pas un ne garda l'arme au bras.

. Anecdote d'un soldat nommé Richard le Joyeux.—Richard le Joyeux assistait à la messe avec le régiment. Au lieu de tirer de sa poche un livre de dévotion, il tira un jeu de carte qu'il repassait avec beaucoup de contemplation et d'un air mystérieux. Les assistants remarquaient avec attention l'action de cet homme, qui leur causait beaucoup de scandale. Le sergent le réprimanda. Richard reçut la correction sans y faire beaucoup d'attention. Le sergent piqué le conduisit chez son major et le menaça fortement. Richard, d'un grand sang-froid, lui répondit de la sorte :

—Monsieur, si vous voulez me permettre d'expliquer mes raisons, je suis sûr que vous demeurerez satisfait.

Le major lui permit de parler, et de faire voir en quoi consistait son droit.

—Monsieur, lui dit le soldat, la médiocrité de notre paye qui, à peine, suffit pour les choses nécessaires à notre subsistance, ne permet point absolument à la plupart de nous d'avoir des livres de dévotion, au défaut desquels je me sers de cartes, comme vous allez voir.

Quand je vois l'as, je considère un Seul Dieu Créateur de toutes choses ; le 2, me rappelle le vieux et le nouveau Testaments ; le 3, la Très-Sainte Trinité, un Seul Dieu en trois personnes ; le 4, les quatre Évangélistes, qui traitaient avec plus de vertu ce que la Rédemption a souffert pour nous ; le

5, les cinq Vierges qui furent au-devant de l'Époux avec leurs lampes allumées, dans le même temps que les cinq autres en furent exclues pour avoir eu leurs lampes éteintes ; le 6, que Dieu créa le monde en six jours ; le 7, qu'il se reposa ; le 8, les huit personnes qui furent sauvées du Déluge, savoir : Noë, sa femme, ses trois fils et leurs femmes ; le 9, la guérison des neuf Lépreux, quoiqu'ils furent dix, mais il y en eût un qui s'en rendit indigne par son manque de foi en la personne de Jésus-Christ ; le 10, les dix Commandements de Dieu. Ayant fini les cartes blanches, il arriva au valet qu'il passa sans rien dire et suivit jusqu'à la dame, et dit : La dame me rappelle la Reine de Sabbat, qui vint de l'extrémité du monde pour admirer la sagesse de Solomon ; le roi me rappelle l'obéissance que je dois au Ciel et à Sa Majesté sur la terre, laquelle je dois servir avec respect et fidélité. Il y a 52 cartes dans le jeu, qui représentent les 52 semaines dans l'année ; les 12 figures me représentent les douze mois dans l'année, ou si vous voulez les douze Apôtres ; et les points qui se montent à 365, sont les jours de l'année ; par conséquent, dans le besoin, les cartes me servent de Bible, de vieux et nouveau Testaments et même d'Almanach.

—Tu parles grandement et avec esprit, dit le major, mais fais attention que tu as passé le valet sans rien lui approprier, à quoi le soldat répondit :

—Je vais vous satisfaire, si vous voulez me promettre de ne pas vous fâcher.

—J'y consens, dit le major.

Alors Richard tira le valet de sa poche et dit :

—Cette carte signifie le plus grand gueux que je connaisse, qui

est le sergent qui m'a fait venir ici devant vous.

Le major, charmé d'un discours si bien fait, lui donna deux louis pour boire.

*. Sans apprécier ce qu'il y a de fondé ou non fondé dans les alarmes qu'excite en ce moment en Angleterre la société secrète des Fenians, dont les ramifications s'étendent non-seulement en Irlande, mais en Amérique, à cause des progrès toujours croissans de l'émigration irlandaise, je veux rapporter ce qu'écrivait en 1766 le docteur Kelly sur leur origine dans son *Manx and English dictionary* :

“ *Feniaght*, s. pl. *Fenie*, champion, héros, géant. Ce mot employé au pluriel, signifie généralement envahisseurs étrangers et même déprédateurs. Il est donc à supposer que les *Fenill* étaient ou les *Feni* d'Irlande (car c'est ainsi qu'on appelait les habitants de l'Ulster) ou les Pœni ou Phéniciens de Carthage. Les vieilles histoires disent en effet qu'il n'y a rien de merveilleux comme les promesses et la taille de ces géants.”

On sait qu'aujourd'hui la société des Fenians, autant qu'on peut pénétrer le mystère dont elle s'enveloppe, se compose d'Irlandais qui songent encore, après tant d'années, à rompre le lien qui unit leur pays à l'Angleterre. Il paraît que les émigrants irlandais, au nombre de plusieurs millions, ont gardé dans leur nouvelle patrie, les États-Unis, leur rancune contre la domination anglaise, à laquelle ils attribuent la misère qui les a obligés de s'exiler de la verte Erin, où s'était ouvert leur berceau et où ne s'ouvrira pas leur tombe, et qu'ils ont conservé des rapports suivis avec leur compatriotes. Le Fenianisme, et c'est là ce qui le rend redoutable, a donc un pied sur le littoral irlandais, l'autre sur le littoral américain.

*. Sous prétexte que vu la beauté de la saison qui prolonge l'époque de la villégiature, *Rome n'est plus dans Rome*, c'est-à-dire que Paris est aux eaux, aux bains de mer, en vendanges, en voyage sur les bords du Rhin ou sur les bords des lacs de la Suisse, M. Haussmann fait des siennes et se rue avec une *furia française* dans la voie des embellissements. Jamais les rues n'ont été plus remuées, plus bouleversées ; c'est un tremblement de terre de main d'hommes. J'en parle d'expérience. J'étais allé respirer un air plus ou moins frais, mais enfin moins mêlé de poussière, sur les plateaux de la Beauce. J'arrive au bout de quelques jours dans la rue du Faubourg Saint-Germain que j'habite. J'entendais de loin un bruit formidable semblable à celui que pourrait faire un troupeau de trois cents bœufs mugissant de concert.—Voilà, me disais-je, comme don Quichotte, un bruit qui présage une formidable aventure. J'approche avec précaution, et je vois tout à coup une colonne de fumée s'élever en spirale. J'approche encore ; qu'aperçois-je ? Une locomotive de la force de cent chevaux qui se promenait gravement sous ma croisée en jetant au loin un ronflement sonore.—“ Qu'est-ce à dire ? me demandai-je ; est-ce qu'il a plu à M. le baron Haussmann de transformer ma rue en chemin de fer ; S'il l'a voulu, il a eu raison, car la raison du préfet de la Seine est toujours la meilleure, mais j'aurais voulu être averti, et j'éprouve une curiosité légitime, celle de savoir ce qu'il a fait de la maison que j'habitais.”

Heureusement la maison était à sa place. Seulement après avoir bouleversé la rue trois fois pour les égouts et le gaz, on l'avait bouleversée une quatrième pour la macadamiser. Or, si le macadam a ses charmes, l'opération du macada-

misage a bien ses petits ennuis. D'abord, pendant deux jours, trois ou quatre cents tombereaux de cailloux sont venus verser à grand fracas leur charge dans la rue. Ensuite on a vu paraître les ouvriers municipaux avec leurs pelles de fer qui, pendant trois autres jours, ont étalé ces cailloux avec un grincement effroyable dont tous les concierges des maisons désertées par les habitants ont les dents agacées pour un mois. C'est alors qu'a commencé la tâche de la locomotive qui, à l'heure où j'écris, traîne sur les cailloux écrasés et gémissants de lourds cylindres avec un ronflement équivalent à celui de plusieurs centaines de cyclopes endormis, et nuancé d'un bruit de chaînes. On assure que c'est un progrès. Je veux le croire, mais mes oreilles poursuivies par ce vacarme diabolique me contraignent à dire que, si progrès il y a, ce n'est pas à titre gratuit qu'on l'obtient, c'est à titre onéreux.

*. M. le vicomte Hersart de la Villemarqué vient de compléter ses études sur la poésie des races celtiques, en abordant leur littérature dramatique par la publication du *Mystère de la Passion et de la Résurrection de Jésus-Christ*, vulgairement appelé le *Grand Mystère* ou *Miracle de Jésus* (en breton *Burzud Braz Jezuz*). Il raconte avec l'émotion d'un érudit comment, en consultant le catalogue des imprimés de la Bibliothèque impériale, ses yeux furent frappés d'un titre breton fourvoyé parmi les titres latins d'ouvrages de théologie ; c'était l'exemplaire qu'il cherchait depuis plusieurs années pour compléter et contrôler l'exemplaire de l'édition de Yves Quillévéry, de 1531, où il y avait des lacunes. Cette nouvelle édition était complète.

A L I C E.

(Voir pages 69, 185 et 315.)

XIII.

En arrivant au château, lady Mary avait fait transporter Georges dans sa chambre et envoyé vers le docteur, tandis que Maggy s'occupait à rappeler sa maîtresse à l'usage de ses sens.

Une confusion inexprimable régnait dans la maison. On allait et venait, on s'interrogeait sans pouvoir émettre une idée précise sur un événement si extraordinaire. Henri seul et Louis Hugues auraient pu hasarder quelques conjectures, l'un pour ce qu'il avait cru comprendre des paroles égarées d'Alice, l'autre pour ce qu'il avait surpris des propos du garde; mais trop prudents pour se permettre un avis dans une affaire aussi délicate, ils se tenaient dans une réserve que leur commandaient à la fois l'ignorance et la discrétion. Henri était consterné. Il avait entendu de sa chambre les cris de détresse du côté du parc, et l'imagination encore pleine des pressentiments que lui avait laissés la présence de lady Eberton, il était sorti par la porte du bois aussi vite que le permettaient ses forces, avait erré dans l'obscurité et ne s'était retrouvé qu'au bruit des voix et à la lumière des torches. Mais son cœur alarmé croyait trop bien connaître la nature et les causes de ce qui s'était passé. Seulement, trop généreux pour ressentir l'injustice, calculée ou non, des étranges re-

proches que lui avait adressés la pauvre imprudente, il se jugeait trop cruellement vengé, s'accusait de dureté envers elle, et oubliant ce qu'elle lui avait fait souffrir, ne sentait plus que ses peines, ne voyait plus que sa belle tête penchée sur l'épaule de John, au milieu de ce funèbre appareil. Il ignorait les détails de son évanouissement. Il eut donné, en ce moment, ce qui lui restait de vie pour un regard d'amitié et un mot de pardon.

Importuné des questions qui se croisaient autour de lui, il se retirait tristement, lorsqu'il rencontra William sur l'escalier. Il lui prit la main et la lui serra en silence.

— Conduisez-moi près d'elle, mon ami, dit le jeune homme en le reconnaissant.

Henri obéit, et troublés tous deux jusqu'au fond de l'âme, ils entrèrent dans l'appartement de la jeune femme, sans songer à se faire annoncer. Elle était couchée sur une dormeuse, elle avait recouvert ses esprits, et Maggy venait de la quitter pour se rendre, à l'appel de lady Mary, auprès de lord Georges Eberton.

A la vue de son frère, elle fit un mouvement de joie, mais apercevant Henri, elle détourna la tête et ferma les yeux pour ne le point voir.

Il s'était arrêté et la contemplait dans une douloureuse extase; puis cédant à une émotion dont il n'était plus maître, il alla tomber

à ses pieds et saisit une de ses mains, qu'il couvrit de baisers convulsifs, et de larmes brûlantes.

— Oh ! pourquoi, murmura-t-elle en le repoussant avec un geste d'effroi, ne m'avoir pas laissé périr ?

— Et pendant ce temps, lord Eberton se meurt ! dit lady Mary en se montrant sur le seuil.

Alice poussa un cri, se leva, et domptant sa faiblesse, courut en toute hâte auprès de son mari. M. Méricic voulait la suivre et porter son secours, mais lady Mary se plaçant au-devant de lui :

— Arrêtez, monsieur, lui dit-elle, êtes-vous si impatient d'achever votre ouvrage !

Henri, interdit de l'expression de ses yeux et de sa voix, oublia jusqu'à William et regagna en chancelant sa chambre, brisé par tant de secousses au-dessus de ses forces.

Hugues le trouva la tête dans ses mains, perdu dans ses pensées.

— Aussi vrai que je m'appelle Hugues, dit le pêcheur, et que vous êtes plus difficile à garder qu'un enfant, le diable est lâché dans ce château. Voilà qu'on ne peut mettre la main sur ce docteur de mille bourrasques. Walter assure que, une demi-heure avant la bagarre, il était à se disputer devant la porte avec le notaire, et depuis ce moment on ne les a pas revus. Comment vous trouvez-vous, commandant ? Ce n'est pas que la santé de ce mylord m'intéresse, il a l'air moins mourant qu'on veut bien le dire, et d'ailleurs quand le diable lui aurait donné un bon coup...

— Hugues, interrompit Henri, nous n'avons point à entrer dans tous ces mystères, et quelque chose me dit, mon vieil ami, que notre présence en ces lieux est de trop.

— Il faudra pourtant bien qu'on la souffre, répondit le pêcheur d'un

ton déterminé, car ni vous ni moi, commandant, n'avons l'habitude de partir avant de régler nos comptes.

Et pour ne pas s'expliquer davantage, il s'en alla aux nouvelles et retourna se mêler au club des domestiques restés dans l'antichambre et qui profitaient de l'occasion pour suspendre toute besogne. Mais à son approche les langues parurent s'arrêter, les chuchotements succédèrent aux conversations bruyantes, et il remarqua que l'on jetait de son côté des regards de défiance.

— Vous pouvez pérorer ou vous taire, dit-il, cela m'est égal autant qu'une coquille vide ; je préviens seulement que celui qui répétera, sur le compte du capitaine, ce que j'ai entendu tout à l'heure aura affaire à moi. A bon entendeur, salut, monsieur Ben, si Dieu vous a laissé des oreilles.

— N'avons-nous pas parlé d'après lady Mary elle-même ? hasarda le garde.

L'entrée du docteur empêcha ce qui allait suivre. Ses vêtements et son chapeau étaient couverts de plâtre et de toiles d'araignées, tous ses gestes annonçaient la timidité et la méfiance et sa démarche était troublée comme celle d'un homme qui sort du fond d'un précipice.

— D'où diable vient-il ? pensa Hugues, tandis que John le conduisait au plus vite à la chambre de lord Georges.

Et comme il s'obstinait à demeurer, le meeting se dispersa pour aller reprendre un peu plus loin le chapitre des commentaires.

Il est certain que cet événement avait produit à Glennaël une impression d'autant plus vive que la vérité demeurait entourée d'un plus étrange mystère. Lady Eberton et son mari, tout au moins, la connaissaient, mais ils n'avaient

rien dit que l'on ait pu entendre, et les allusions de Lady Mary à la présence du capitaine dans le parc et l'évanouissement d'Alice à son apparition n'autorisaient encore d'opinion que pour la malveillance.

Le docteur trouva Alice pleurant, la tête penchée au chevet de Georges. Sans presque demander d'explication, il examina le malade dans un silence extraordinaire, ne découvrit rien que les marques d'une assez forte pression à la gorge et ne vit autre chose dans son état qu'une violente agitation résultant de la colère ou peut-être de la peur.

Il sortit au bout d'un instant avec lady Mary pour aller préparer une ordonnance.

— Parlez-moi, Georges, dit Alice d'une voix suppliante lorsqu'ils furent seuls, le ressentiment n'est point fait pour nos âmes. Nous pouvons être heureux encore, voyez tout ce que Dieu nous a donné pour être heureux ! Je vous promets de faire en tout votre volonté, je vous promets de renoncer à toute résistance, je vous promets de ne me souvenir jamais de ce qui s'est passé. Georges, au nom de Dieu qui connaît mon innocence, donnez-moi votre main. Tenez, je veux vous dire maintenant ce que ma fierté blessée refusait de vous apprendre. L'accomplissement d'un vœu m'a seul conduite dans ce pavillon, où je n'ai pas cessé de prier et de vous attendre, comme vous l'attestera le vieux Goëdic, qui veillait sur moi. Mais pourquoi vous détournez-vous ? Je n'ai point à redouter vos yeux, la vérité seule est sortie de mes lèvres. Georges, Georges, au nom de votre mère, que vous aimez, ne me déchirez pas le cœur ainsi que vous faites, dites-moi que tout est oublié !

Et elle se penchait vers lui pour

lui prendre la main, mais lord Eberton, se redressant tout à coup et la repoussant avec une violence extrême :

— Priez maintenant, lui cria-t-il, maintenant que vous tremblez, maintenant que vous n'avez pu réussir à me faire assassiner !

La pauvre femme recula comme si la foudre venait de tomber à ses pieds, et lançant à son mari un regard éperdu :

— Malheureux ! lui dit-elle, malheureux ! Celui qui vous a terrassé, quel qu'il soit, n'a fait que vous sauver d'un crime en vous empêchant de me jeter du haut de la falaise !

Puis, s'appuyant, anéantie de ce dernier coup, contre la cheminée, elle s'abandonna à des sanglots déchirants.

Lady Mary entra, elle se précipita vers elle, et se jetant dans ses bras avec un mouvement de désespoir :

— Ah ! mylady, lui dit-elle, c'en est trop, cette pensée est horrible, elle me tue, elle me tue !

— Cette pensée est horrible, en effet, répondit lady Mary sans même demander ce qu'était cette pensée, et si Georges l'a laissée échapper, il n'a pas été le premier à la concevoir. Malheureusement plus d'une personne a entendu les cris et malheureusement aussi il n'y avait après vous dans le bois que le commandant Mérédic.

Alice, à ces mots, s'arracha vivement des bras de sa belle-mère et la regardant en face :

— Ah ! madame, dit-elle je n'ai pas à défendre M. Mérédic d'insinuations atroces, pas plus que je n'ai à apprendre à lord Georges qui prit le rôle de meurtrier dans ce moment fatal.

Lady Mary lui mit précipitamment la main sur la bouche et l'entraînant dans son appartement :

— Avant tout, épargnons à mon fils le retour d'émotions qui ne lui sont que trop funestes. Vos sentiments vous égarent, chère enfant, et vous oubliez que ce n'est pas moi qui vous accuse. Ce n'est pas ma faute si le cœur vous a failli à la vue du capitaine; ce n'est pas ma faute si, il y a un instant, il était à vos pieds; ce n'est pas ma faute, enfin, si celui qui a tenté d'étrangler votre époux portait le même manteau qui enveloppait hier ce jeune homme dans des circonstances que je n'ai pas besoin de vous rappeler.

— Dans une circonstance où il venait de me sauver la vie, vous pouvez la rappeler, mylady, je n'ai pas à en rougir, pas plus que de la pitié qui l'a jeté à mes genoux, pas plus que de la terreur qui m'a fait défaillir au souvenir des périls auxquels je venais d'échapper.

— C'est que le témoignage de votre conscience vous suffit, pauvre enfant; mais le monde n'y entre pas pour prononcer ses jugements; le monde est faillible et méchant, et, tel qu'il est, il faut compter avec lui.

— Mais qu'ai-je donc fait? dit la pauvre femme en fondant en larmes.

— Rien, Alice, rien que de fournir d'absurdes prétextes à d'absurdes médisances.

— Vous m'allez encore parler de M. Médéric! Est-ce donc moi qui l'ai fait venir à Glennaël, et pouvions-nous le repousser, malheureux et blessé, de ce même toit où son père...

— Je sais tout cela, mais son père n'a pas été le seul... A Dieu ne plaise, d'ailleurs, que je vous reproche un acte de charité, dans le sens de l'Écriture; seulement la reconnaissance n'exclut pas la prudence, et puisqu'en éloignant le feu on supprime la fumée...

— Qu'il parte donc! qu'il parte à l'instant, pauvre malheureux, puisqu'on lui envie jusqu'à l'amitié du frère et à la pitié de la sœur!

— Je n'ai pas à insister sur ce point, chère Alice, vous êtes maîtresse à Glennaël.

Alice sourit tristement et lady Mary continua :

— La sagesse d'abord mal interprétée de Georges a paré de ce côté aux efforts de la calomnie.

— Est-ce tout, mylady?

— Tout, non, Alice, et vous devez le sentir. Ni le départ de ce jeune officier ni les précautions de votre mari ne sauraient empêcher désormais la méchanceté de bâtir sur les apparences, et groupant à l'envie et les faits qu'elle apprend et les bruits qu'elle recueille, de vous supposer moins que de l'intérêt pour lord Georges, dont la vue, dont la vie même vous serait devenue un fardeau, depuis que vous êtes lasse de lui tendre la main pour le tirer d'une situation encore une fois obérée.

— Assez! s'écria lady Eberton épouvantée de ce qu'elle entendait.

— Assez et même trop, chère fille. Hélas! je souffre autant que vous souffrez. Mais ce n'est pas moi qui ai créé la malveillance, elle a existé de tout temps, et de tout temps elle a trouvé moyen de dénaturer les intentions les plus pures. Pour elle, de la réserve à l'indifférence, de l'indifférence à l'égoïsme et de l'égoïsme à la haine, il n'y a que trois pas, et elle les fait d'ordinaire en un seul. C'est par ce dernier sentiment qu'elle s'est plu à expliquer le refus opposé par vous au dernier appel, à l'appel désespéré de lord Georges Eberton; voyez quelles conclusions elle en a pu tirer.

— Je ne vous comprends pas, dit Alice en essuyant ses larmes.

— Ces pouvoirs, demandés de Highléna ?

— Ne les ai-je pas envoyés ?

— Avec toute précaution prise pour les rendre illusoires.

— Le notaire les a rédigés lui-même.

— Et lui-même les a apportés.

— Me Degoën ! à Highléna !

— Ne le saviez-vous pas ! demanda lady Mary avec une certaine inquiétude ; non qu'il y soit venu d'une manière ostensible, mais son confrère Briffish nous a tout révélé.

— Je l'ignorais, dit simplement Alice, j'ai à peine entrevu Me Legoën depuis son retour, mais tout sera réparé.

Un assez long silence suivit cette communication, puis lady Eberton se leva, se dirigea vers un bureau où elle écrivit quelques mots à la hâte, et les remettant à sa belle-mère :

— Veuillez donner des ordres, mylady, pour que ce billet soit porté au plus tôt à Me Legoën. Demain, je l'espère, vous croirez à mon innocence, et la calomnie, sera désarmée.

— Votre innocencæ ! chère enfant, Dieu me préserve...

Mais il y avait tant de dignité et presque d'ironie dans l'attitude et le langage d'Alice, qu'elle n'osa achever.

Elle sonna, Walter parut, et comme elle lui remettait la lettre :

— Me Legoën est en bas, mylady, fit remarquer le groom, je ne sais d'où il sort, il est noir comme un ramoneur, il s'est assis dans le salon sans parler à personne, et la nuit étant obscure, on dirait qu'il a peur pour retourner chez lui.

Effectivement, lorsque le notaire arriva, au bout de quelques minutes, l'embarras de sa contenance et l'état de ses vêtements justifiaient en tout point les observations

du groom. En apercevant le docteur dans la chambre de lord Georges, il lança sur lui un coup d'œil effaré, puis se tetira dans un coin, tournant et retournant le portefeuille qu'il tenait dans ses mains.

— Monsieur Legoën, dit lady Eberton, je viens d'apprendre que les pouvoirs que je vous avais confiés sont demeurés sans effet. C'est ma faute, j'avais mal compris la teneur de cet acte ; je tiens beaucoup à réparer mon erreur, et à la réparer au plus vite. Êtes-vous prêt à écrire ici l'expression de ma volonté ?

— Je suis prêt, madame, répondit le notaire, cherchant à faire bonne contenance, en dépit de son trouble. Je revenais précisément de faire un testament dans une closerie voisine, lorsque...

Ici, il se tourna de nouveau vers le docteur, et aussi ému que si un esprit fut passé devant sa face il reprit :

— Lorsque... Mais s'il m'est permis de le demander, madame, de quoi s'agit-il ?

— Mais, de conférer à lord Georges Eberton, ici présent, les droits et pouvoirs que devait lui porter ce mandat.

Le notaire sentit qu'il avait été trahi ; avec un mouvement qui annonçait que la malice lui rendait sa présence d'esprit, il disposa tout pour écrire, et Alice continua :

— Ecrivez que je donne à lord Georges Eberton, mon mari, le plein pouvoir d'administrer, vendre ou engager, comme bon lui semblera, tous ces biens, sans exception, qui m'appartenaient en propre avant mon mariage avec lui.

— Parfaitement clair, madame, dit Me Legoën en trempant sa plume dans l'encre ; je ne demande à faire au préalable qu'une simple observation. Ces sortes d'actes

ne règlent jamais complètement le fond des choses, et laissent parfois matière à litige pour l'avenir. Or, puisque l'intention de la donatrice est si large, il me semble qu'une donation entre vifs serait ce qu'il y aurait de plus simple et de plus noble, sauf acceptation de la part des donataires.

Le docteur aspira précipitamment une prise de tabac, lady Mary était saisie d'étonnement et de plaisir, Georges s'agitait de joie dans son lit, et tous deux répondirent qu'ils suivraient en tout la volonté d'Alice.

Celle-ci avait hâte d'en finir. Le notaire se mit donc à rédiger l'acte de donation, le lut à haute voix sans faire mention d'aucune clause résolutoire, et le donna à signer aux parties intéressées.

Un instant après, il sortait, emportant la minute de cette pièce bien serrée dans son portefeuille, lorsqu'il fut rejoint par le docteur Bénédicte. Ils firent quelques pas sans s'adresser la parole, puis lorsqu'ils jugèrent qu'on ne pouvait plus les entendre :

— Docteur, dit le notaire en se retournant tout à coup, sommes-nous bien éveillés ?

— Je voudrais dormir, monsieur Legoën, oui, je voudrais dormir, pour douter de ce que j'ai entendu de mes oreilles, et ne point croire ce que j'ai vu de mes yeux, après la confiance que vous venez de me faire, lorsque...

— Lorsque le diable nous a mis en chapelle. Croyez-vous au diable, docteur ? Cette voix, qui nous appelle et nous entraîne dans ce corridor obscur ; ces portes qui s'ouvrent dans la muraille, ce bras qui nous pousse dans ces niches, dont je ne soupçonnais pas même l'existence, ce géolier mystérieux qui nous rend la liberté sans dire gare, cette inqualifiable aventure

qui bouleverse tout le monde au château, cette révolution dans toutes les têtes, cette donation...

— Cette donation, monsieur, à laquelle vous avez prêté les deux mains, lorsque notre étrange reclusion vous avait permis, aussi bien qu'à moi, de constater la violence exercée sur lady Eberton, cette donation me force à nier, j'ai regret à vous le dire, votre dévouement à la cause de l'orphelin.

— Mais elle vous force à confesser, du moins, l'exactitude de mon dire sur la ruine de lord Georges. Oui, docteur, j'affirme ce que j'avais l'honneur de vous affirmer, lorsque,—mais laissons de côté cette diabolique histoire,— j'affirme que cette situation, beaucoup plus que le prétendu désir du comte Bernard mourant, a déterminé le mariage. Miss Evelyn n'avait jamais montré, au sujet de cette union, que la fidélité d'un cœur bien né à tenir des promesses échangées dès l'enfance. Un jour vint, où cette fidélité coûta trop à son âme. Un hôte vous était arrivé, dans ce temps-là à Winter-Hill. Elle douta de ses forces, et avoua loyalement sa faiblesse à lady Mary, qui faisant intervenir toutes les foudres du ciel, et frappant avec art sur cette nature généreuse, lui déclara que Lord Georges était perdu, si elle ne lui donnait sa main, perdu dans sa fortune, dont cette rupture brisait toute espérance, perdu dans son honneur qu'un éclat inévitable compromettrait pour jamais.

Le docteur joignit les mains en levant les yeux au ciel.

— Voilà, continua Me Legoën, ce que ne vous auraient jamais appris ni les pinçons des haies, ni vos mouches aux ailes d'or. Voilà ce que me confia mon collègue de là-bas, lors du voyage que me fit entreprendre le désir de connaître

avant d'autoriser. Armé de deux mandats, je ne lâchai de pouvoir que ceux d'administrer. La procuration fit long feu, lady Mary devina la manœuvre, sous mon incognito, et voilà comment elle cherche aujourd'hui à réparer ses pertes.

—Et elle a réussi, grâce à votre concours, et vous avez pu tendre le bras, monsieur, pour pousser ces deux enfants, sur ses pas, dans l'abîme !

—Si l'idée de cette mesure, dit le notaire avec un sourire légèrement caustique, ne leur fût pas venue, je l'aurais provoquée moi-même. Ne fallait-il pas, avant tout, éviter le scandale de l'interdiction ?

—Elle, folle ? elle, noble cœur, qui pour rester pure... Et vous supposez bien, Me Legoën, que je ne souffrirai jamais !...

—Je suppose que vous vous taisez, dit vivement le notaire en lui pressant le bras, je vous en prie, et je vous l'ordonne, ou sinon, je parle, moi aussi, pour constater la réalité du manteau noir, et me venger de ma prison.

—N'en faites rien, sur votre honneur ! si elle l'aime, hélas ! si elle l'aime !

—Ma foi, si elle l'aime, tant mieux pour lui ! répondit Me Legoën, qui lisait assidûment le feuillet de son journal.

—Me Legoën ! répartit sévèrement Bénédicte ; mais non, digne ami, cela est impossible, et puis, vous ne pouvez comprendre, vous ; l'amour, eh, mon Dieu, moi qui m'y connais, je puis vous le dire, l'amour, c'est l'amitié des femmes, voilà ce que c'est tout simplement que l'amour.

—C'est le diable, si vous voulez, mais je vous dis que ce n'est pas une raison...

—Ah ! lancer ainsi deux bar-

ques à la mer, sans souci des chocs, des vents et des naufrages !

—Eh, parbleu, lady Mary a fait ce qu'on appelle un beau mariage ! Mais ce n'est pas une raison à ce jeune officier, je ne veux nommer personne, pour emprisonner d'honnêtes gens, même dans le but, dont je ne conteste pas le mérite, de défendre et de sauver sans témoins celle qu'on aime. Voilà mon opinion, docteur, en regard de l'inconvenance d'un pareil procédé, en présence du dommage causé à mon chapeau, presque aussi maltraité que le jour où le pauvre M. Fergus... j'entends encore le plomb...

—C'était un bon jeune homme, mais j'ai trop rêvé, notaire, j'ai trop rêvé ! je jure maintenant, qu'avec l'aide du ciel, cette main rendra à la sœur un appui dans son frère.

—J'ai joué la première manche, à vous la seconde, et à Dieu le reste. Mais il conviendrait de faire sentir à M. Mérédic... je ne veux nommer... que ce n'est pas une raison... Enfin, vous m'entendez, docteur, vous m'entendez, pas un mot !

—Pas un mot ! Et de plus, je lui parlerai avec une énergie véritable, certainement, je lui parlerai.

Là-dessus, ils se séparèrent, et comme Bénédicte revenait sur ses pas, pour rentrer au château, il fut abordé par Louis Hugues, qui paraissait être à sa recherche.

—Monsieur, lui dit le pêcheur, j'avais l'honneur d'être très-impatient de vous rencontrer ; le commandant veut partir cette nuit ou demain, et moi je dis qu'il ne le peut ni ne le doit, mille bourrasques ! car il n'est pas bien, et un petit mot de vous...

—S'il n'est pas bien, se hâta de penser le bonhomme, il vaut mieux

remettre à un autre temps une explication nécessaire et grave.

Et se tournant avec dignité vers son compagnon, il ajouta, par acquit de conscience :

— J'estime, M. Hugues, que si le capitaine était resté tranquillement dans sa chambre, il s'en fût trouvé mieux et d'autres aussi.

— C'est aussi mon avis, monsieur, mais mon avis est encore de casser les reins à celui qui se permettra de parler mal du commandant, à propos de certaine affaire.

Bénédict, se méprenant sur le sens de cette allusion, crut qu'elle avait trait à son aventure avec le notaire, et ajourna très-décidément l'entretien énergique auquel il s'était engagé. Son excessive indulgence en toutes choses ne le préservait pourtant pas d'un certain ressentiment contre l'auteur de la séquestration, et il en accusait Henri, dont Me Legoën et lui avaient été victimes. Au commencement de la scène entre Alice et lord Georges, qui précéda le sombre épisode du bois, ils étaient à se quereller au pied de la muraille, au sujet des révélations de Me Briffish, lorsqu'ils s'entendirent appeler par leurs noms à l'une des fenêtres du château. Ils étaient montés, la voix semblait les fuir, et ils avançaient toujours, lorsqu'à un certain endroit, un homme, sans leur laisser le temps de se reconnaître, les avait poussés séparément dans deux trous obscurs, d'où ils assistèrent tout tremblants à ce qui se passait dans la chambre de lady Eberton. Ils étaient restés là près d'une heure, le notaire disait un siècle, avaient été relâchés d'une manière tout aussi mystérieuse, et comme ni l'un ni l'autre ne croyaient aux esprits, ils accusaient tous deux le capitaine Merédic, que les propos de lord Georges à sa femme dénonçaient suffisamment comme très-libre de

ses jambes, et acteur dans un rôle qui les avait mystifiés. Voilà ce qui blessait le docteur, et ce que la crainte de causer à ce jeune homme une émotion trop vive, outre la préoccupation que lui avaient donnée les terribles secrets qu'il avait découverts, l'empêcha, seule, de qualifier devant Henri lui-même.

Il ne vit rien chez lui qui justifiait précisément les alarmes d'Hugues ; il y avait un peu de fièvre, mais la blessure était en bon état ; et péniblement affecté de l'entêtement du pécheur à présenter le commandant comme fort mal, il les quitta, en conseillant d'attendre à quelques jours pour partir.

— Hugues, dit Henri lorsqu'il ne fut plus là, que signifie cette obstination à me retenir ici, contre ma volonté ?

L'entrée de William dispensa le pécheur de répondre.

— Ah, mon ami, dit sir Evelyn, qu'est-il donc arrivé ? Alice ne pleure plus, Georges est debout, il parle d'aller demain en voiture à un rendez-vous de chasse, lady Mary m'a presque embrassé, en m'assurant que tout allait pour le mieux, Bénédict seul semble me fuir et se contraindre devant moi ; je n'y comprends rien. Un si brusque changement, après une si vive alerte !

Henri, tout aussi étonné que lui, s'efforça de répondre que tout cela s'expliquait par la certitude que lord Georges, ni sa femme, n'avaient été blessés dans cet accident, fort naturel, sans doute, et auquel la confusion du premier moment avait, plus que toute chose, prêté de la gravité.

Mais il se coucha, cette nuit-là, aussi triste que jamais, et plus que jamais décidé à partir le lendemain. Si Alice avait recouvré le bonheur, n'importe à quel prix,

rien ne le retenait plus près d'elle, et il n'avait plus qu'à retourner à la solitude, où le cœur du moins peut souffrir en liberté.

Le lendemain, sachant que lord Eberton devait s'absenter de bonne heure, il se rendit chez lui dans la matinée, pour lui faire sa première et sa dernière visite. Il ne trouva personne, et comme il sortait de l'appartement de Georges, sir Evelyn s'y présenta d'un air tout agité :

—Georges, dit-il, avec une animation qui lui était peu habituelle, avez-vous bien pu dire ce que je viens d'entendre répéter par le garde, que M. Mérédic, votre hôte et mon ami, a cherché, hier soir, à attenter à vos jours ?

—William !

—Henri ! s'écria William et se jetant dans ses bras :

—Ah ! pardonnez-moi, ajouta-t-il, pardonnez-moi !

Henri frémissait d'indignation. Il comprenait tout, maintenant, et les regards et les paroles de lady Mary, et l'inexplicable insistance de Hugues pour l'empêcher de partir.

Il parvint à calmer son ami, lui fit promettre le silence, mais ne pouvant maîtriser ses propres sentiments, il descendit, dans l'espoir de rencontrer lord Georges.

Il apprit qu'il venait de sortir en calèche avec lady Eberton et sa mère : il attendit.

Il attendit, dévoré d'amertume et de colère, car si la scène de la falaise, quelle qu'elle fût, avait pu prêter à accusation pareille contre n'importe qui, si Alice savait, et elle ne pouvait l'ignorer, qu'il en était l'objet, son silence, en ne le défendant pas, la rendait complice d'une aussi mortelle injure, et il était déterminé à déchirer le mensonge, et à relever le défi jeté à son honneur.

Il s'enferma dans sa chambre et refusa de recevoir personne. Il ne voulait aucun témoin de ses déchirements, dans cette crise suprême de l'amour et de la douleur.

Il descendait et atteignait aux orangers de la cour, le cœur palpitant, le front brûlé par la fièvre, lorsque la voiture arriva, vers cinq heures du soir, devant la porte du château.

Le docteur et le notaire, qui se tenaient au salon, comme deux ennemis qui s'observent, s'avancèrent avec William jusque sur le perron. Georges descendit, en habit de chasse, un couteau à la ceinture, costume qu'il avait revêtu, suivant lady Mary, plus encore pour couper court aux commentaires par un sublime courage, que pour répondre à l'invitation d'un voisin de campagne, et il montait les premières marches entre Alice et sa mère, lorsqu'un violent tumulte se fit entendre du côté de la tour, et Ben apparut presque aussitôt, traînant par le bras le vieux Goédic, à qui il prodiguait mille brutalités.

—De quoi s'agit-il ? demanda lady Mary, en se retournant, ainsi que tout le monde.

Le garde exposa qu'il avait rencontré ce vagabond dans le parc, et qu'il l'avait arrêté, suivant les ordres reçus.

—Sir William n'a pu vous donner un pareil ordre. Ben ! dit Alice avec fermeté.

—Je ne parle pas de sir William, répliqua l'espion avec insolence, je parle de lord Eberton, mon maître.

—Il n'y a de maître à Glennaël que sir Evelyn, mon frère, sachez-le bien, et ne l'oubliez pas !

—Lady Eberton oublie qu'elle est en ma présence ! interrompit Georges en s'avancant pâle de colère, de la résistance opposée à ses volontés, et des ressentiments que réveillait en lui la vue de Goédic :

Chassez ce misérable, Ben, chassez-le sans merci de mes terres, et souvenez-vous que moi seul désormais ai droit de commander ici.

—Après la loi, cependant, dit Me Legoën avec un geste d'indignation et de triomphe, après la loi, mylord, laquelle frappe de nullité la donation faite par tout sujet déclaré inhabile et passible d'interdiction.

—Et après l'honneur et la vérité, poursuit le docteur, qui attesteront par ma bouche, devant Dieu et les hommes, que mylady, qui possédait sa raison pour vous sauver, mylord...

—Ne l'a jamais perdue, même à l'aspect des fantômes ! ajouta un personnage qui se montra tout à coup sur le seuil de la porte, le front couvert d'un large feutre, et enveloppé d'un manteau de couleur sombre.

—Ah ! la vengeance me reste ! bégaya Georges, au paroxysme de la fureur.

Et tirant son poignard, il s'élançait sur ce nouvel adversaire qu'il prenait à son vêtement pour le capitaine Mérédic, lorsque lady Mary, fixant avec un indicible tressaillement la tournure de l'étranger :

—Georges, cria-t-elle en se jetant au-devant de son bras d'un air éperdu, Georges, ne tue pas ton frère !

Et l'inconnu, rejetant vivement en arrière son feutre et son manteau, montra Fergus en personne aux spectateurs atterrés.

Mais le premier cri de sa liberté venait d'expirer sur ses lèvres, devant cette révélation qui l'avait foudroyé.

XIV.

Plus d'un an s'était écoulé depuis ce dénouement ; on était à la

fin de l'automne, et au déclin d'une de ces journées claires et froides, qui, dans le dépouillement général de la nature, ressemblent au sourire glacé d'un mourant. Le soleil s'enfonçait dans les lointains de la mer, et éclairait d'une lumière pâle et décroissante les plaines monotones qui entourent la ville d'Ars. Une bise sèche et piquante soufflait sans obstacle sur ces espaces découverts ; et l'on voyait des oiseaux d'hiver tourner sous le ciel, ou s'ébattre autour des flaques d'eau solitaires, qui faisaient miroiter aux rayons du couchant la glace laissée par la gelée du matin. Toutes ces circonstances du temps et des lieux, la mélancolie de l'heure et du paysage, l'impression de la nuit qui s'avancait, le silence de ces déserts, faisaient naître en l'âme ces sentiments de tristesse et d'isolement qu'on éprouve au réveil des rêves heureux, au lendemain d'un bonheur évanoui.

Henri Mérédic suivait en ce moment à cheval un chemin qui allait de la Maison-Blanche à Saint-Martin, en passant par Ars. C'était l'époque de la dernière guerre de l'Angleterre et de la France contre la Russie, et le bâtiment que montait le commandant, détaché de la flotte qui opérait dans la Baltique, avait reçu ordre de se rendre dans la mer Noire. Profitant de quelques jours de stationnement forcé à Brest, Henri avait voulu revoir encore les plages de l'île de Ré, et peut-être aussi retremper son cœur dans des émotions et des souvenirs, qui ravivent le courage, font aimer la vie ou consolent de la mort.

Il avait appris de Hugues, que celui-ci avait fait un voyage à Glennaël, depuis leur séparation, pour livrer, suivant l'expression du pêcheur, son dernier combat à l'Angleterre avant de plier son

drapeau, en d'autres termes, pour faire payer au garde Ben ses perfides rapports sur les prétendues rencontres de lady Eberton et du capitaine. Mais une nouvelle qui l'émut bien davantage était que, ce jour même, quelques instants avant son arrivée, une femme en deuil et voilée avait été vue, priant dans le cimetière sur la tombe de sa mère.

Il ne connaissait personne à qui il appartint de remplir ce pieux devoir, et une voix secrète lui disait le nom de cette étrangère, dont l'image et la pensée occupaient toujours son âme.

Suivant son habitude, il était venu par Esnandes, avait traversé le détroit dans la barque de Hugues, et après une journée passée à recueillir des souvenirs et des regrets que tout ravivait autour de lui, il s'était procuré un cheval et s'en allait prendre le dernier bateau qui devait le ramener sur le continent.

Le soleil avait disparu, lorsqu'il arriva aux premières maisons de la ville. On était en plein crépuscule, mais c'était un crépuscule transparent, tel qu'à l'approche des belles nuits d'automne. Il allait passer devant l'église, il vit la porte ouverte, son cœur se troubla, et il ne put résister au désir d'aller dire à ces murs peut-être son dernier adieu.

Il laissa son cheval à la première auberge, et pénétra dans le saint-lieu, comme s'il ne le devait plus revoir.

De mourantes heures éclairaient faiblement l'enceinte, il s'agenouilla derrière un pilier, voulut se recueillir, et chercha à prier. Un soupir, poussé près de lui, le fit tressaillir et relever la tête. Devant un autel de la Vierge et sous un dernier rayon qui tombait d'une haute fenêtre, une femme vêtue de noir et voilée se tenait proster-

née sur les dalles. Un nuage, en l'apercevant lui passa sur les yeux, son cœur se mit à battre avec délire; c'était elle, aucune puissance de la terre n'eût pu l'en faire douter.

Ce bouleversement fut profond, et lorsqu'il se reconnut, l'obscurité était presque complète autour de lui, la vision avait disparu.

Il plongea du regard dans les profondeurs muettes de l'église, mais en vain; il était seul, bien seul, et l'écho des voûtes ne répétait que le bruit de ses pas sur la pierre. Il sortit, s'informa dans le voisinage si une femme en noir n'avait point été vue sur le parvis ou dans le village; personne ne l'avait vue.

Il remonta à cheval, mais cette apparition avait produit sur lui l'ébranlement accoutumé des songes qui nous rappellent subitement à des joies désespérées. Pourtant, pourquoi ces vêtements de deuil, et que s'était-il passé depuis son départ? C'est ce qu'il brûlait de savoir, ce qu'il n'avait pas eu la force de demander au pêcheur, ce que le pêcheur peut-être n'aurait pu lui apprendre. Le souvenir des violences de lord Georges l'effrayait, Glennaël seul pouvait dissiper ses alarmes, la vérité était là. Il gagna Saint-Martin au plus vite, le bateau était parti; il se jeta dans la première barque venue, aborda enfin à la Rochelle, et quelques heures plus tard, des chevaux de postes l'entraînaient rapidement sur la route de la Bretagne.

Il arriva le lendemain, vers la fin du jour, en vue de Glennaël. Au port, il quitta la voiture qui l'avait amené, et se fit conduire à la maison de Me Legoën. Le notaire était à la campagne, il s'y rendit à pied.

Il tremblait en approchant; depuis plus d'un an d'absence, il

était resté sans nouvelles des habitants du château ; il allait vers l'inconnu et se sentait dans un trouble tel, qu'après avoir sonné à la porte du modeste enclos, il se demanda avec une sorte d'effroi ce qu'il venait chercher.

Me Legoën était chez lui ; il faillit tomber à la renverse en se trouvant face à face avec le jeune officier.

—Quoi, c'est vous ! c'est vous-même, mon cher monsieur Méric ! s'écria-t-il, en ôtant et remettant ses lunettes pour s'assurer qu'il ne se trompait pas.

—Moi-même, digne maître, répondit Henri avec vivacité, comme s'il eût éprouvé le besoin de justifier sa présence ; j'arrive de la Baltique, je me rends dans la mer Noire, quelques affaires m'ont appelé en passant à l'île de Ré, et en retournant à bord, j'ai voulu prendre ici des nouvelles de..... de sir William Evelyn.

—Quoi ! dans la mer Noire ! ils vous envoient dans la mer Noire ! Je ne saurais comprendre ce qui leur pousse en tête, et je me suis désabonné de mon journal, parce qu'il soutenait cette guerre.

Et tout en disant, il lui présentait un siège sur lequel Henri se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit.

—Vous me parliez donc de sir Evelyn, continua-t-il ; mais toute la famille est en Ecosse, mon cher monsieur, du moins ceux qui restent de la famille, car vous n'ignorez pas que lord Georges Eberton est mort.

—Lord Georges ! lord Georges est mort ! s'écria Henri incapable de dominer l'agitation où le jetait cette nouvelle.

—Mort dans l'Inde, quelques jours après son arrivée à Calcutta, reprit le notaire ! mais comment ne le saviez-vous pas ? M. Fergus ne vous a donc rien appris de ce mal-

heur ? Il a la tête un peu légère, mais c'est un bon jeune homme, bien qu'il ait joué tant de diableries et qu'un jour il ait failli me tuer ; j'entends encore le plomb...

Mais Henri ne l'écoutait pas ; il revoyait devant lui l'apparition de l'église d'Esnandes, et sous ces voiles de deuil il reconnaissait maintenant ses traits adorés et s'expliquait ses larmes.

—Vous vous rappelez, dit-il enfin, dans quelles circonstances je quittai Glennaël, le soir même où la scène du perron amena Fergus à sortir de son rôle et lui livra un secret que sa conduite mystérieuse l'avait conduit, avec l'aide du hasard, à surprendre sans éclat ; je partis pour Rochefort...

—Où le conseil de guerre maritime vous rendit si honorablement justice.

—Je partis pour Rochefort ; Fergus m'y vint joindre deux jours après ; nous nous quittâmes là, lorsque tout fut terminé, et depuis cette époque j'ignore ce qu'il est devenu.

—La délicatesse, mon cher monsieur, qui vous fit respecter, en vous éloignant, une situation de famille si nouvelle, et qui heureusement n'eut que nous pour confidents, puisque ce misérable Ben s'était éclipsé sur les pas de Goédic, votre délicatesse vous a donc maintenu forcément dans l'ignorance de beaucoup de choses. Ainsi, j'ai encore à vous apprendre que, par une compensation providentielle à la perte de lord Georges, sir William a recouvré la vue.

—William a recouvré la vue !

—Chef-d'œuvre du docteur et réalisation du rêve de sa vie entière ! Le digne homme avait une revanche à prendre sur moi, disait-il. Mon zèle avait devancé sa science, en sauvant la fortune des Evelyn des criminelles convoitises de ce malheureux Eberton.

—Mais comment lord Eberton est-il mort ? comment est-il mort dans l'Inde ?

—J'y viens, mon cher monsieur. Mais d'abord je suppose que je n'ai rien à vous révéler de ce qui s'est passé ici du fait du jeune M. Fergus. Il vous a confié sans doute, ainsi qu'à moi-même, la raison de tous ces mystères. La lettre qui lui mandait le décès de son père et le mettait en possession de son riche héritage lui apprenait en même temps que, en vertu d'une décision antérieurement prise et régulièrement formulée, la charge de tutelle à son endroit était depuis longtemps constituée à lord Georges Eberton, en cas de mort de son père avant sa majorité. La répugnance, raisonnable ou non, qui lui inspirait la perspective d'une situation pareille le jeta dans un parti extrême. Il résolut de garder devers lui la nouvelle officielle de la mort de son père et de cacher sa propre existence jusqu'à l'époque révolue de son émancipation naturelle. La catastrophe de l'*Almée*, où l'opinion de tous était qu'il avait péri, lui facilita son rôle, et la surprise des faits que ce rôle lui dévoilà l'y engagea plus fortement encore. Vous savez comment il fut sauvé par suite de l'attachement instinctif du brave chien Hélio, et il a dû vous dire à quelles précautions il eut recours pour arriver à Glennaël sur les traces de lady Eberton sans être trahi par l'impatience de son compagnon. Son génie de furet lui avait fait découvrir, lors de son premier voyage en Bretagne, des cachettes pratiquées, du temps de la terreur dans les murs du pavillon, de la tour et du château. Il trouva là de vieux vêtements qui lui permirent ces déguisements bizarres dont s'amusait sa malice, tandis qu'il sauvegardait dessous sa personnalité. Il n'a pas

manqué de vous raconter les fous rires dont il fut pris plus d'une fois à la vue des paysans s'enfuyant devant lui. Il ne sortait que la nuit, montait des chevaux laissés dans les prairies et s'allait réjouir à sa manière dans les bourgs éloignés. Un soir il fut rencontré sur le chemin du bois des Fées par lady Eberton ; il avait négligé d'enfermer Hélio, et le pauvre animal reconnaissant sa maîtresse... Vous ne vous souvenez que trop de ce qui arriva. Mais M. Fergus, n'est-il pas vrai, a dû vous donner tous ces détails ?

—En partie, mais ils m'intéressent toujours, répondit Henri, dont le cœur retrouvait à son récit les émotions du passé.

—Vous êtes bien bon, mon cher monsieur ; autrefois je contais passablement, mais tout se perd. Si bien donc que, dans cette circonstance, un peu de précipitation faillit avoir de très-graves conséquences. Vous trouvant mourant et glacé, il vous avait enveloppé de son manteau, lorsque survinrent lady Alice et lord Georges, et ce ne fut qu'après leur disparition qu'il put vous transporter dans votre chambre sans être vu de personne par l'escalier du nord. De là des idées, des soupçons, des interprétations déplorables ; mais passons ; que Dieu garde en paix ceux qui ne sont plus, et puissent-ils trouver là-haut le bonheur qu'ici-bas ils ont compromis par leurs fautes. Toujours est-il que ça été l'avis de plus d'un que M. Fergus, à la falaise, a dû sauver lady Eberton de quelque horrible danger. C'était méritoire, très-méritoire, je le dis bien haut, mais ce n'était pas une raison pour nous séquestrer, ce digne Bénédicet et moi, même dans le but de nous faire savoir et de nous faire intervenir. Enfin je lui pardonne, comme

je lui pardonnai le jour où... N'en parlons plus, mon cher monsieur, surtout en regard de ce qui va suivre. J'estime qu'il avait connaissance de la position de fortune de lord Georges ; pour un motif ou pour un autre, il eut avec lui, à son retour de Rochefort, une très-sérieuse conférence, ensuite de laquelle il lui constitua en propre, par devers moi et mon collègue, et en vertu d'un acte en bonne et due forme, la cession de la moitié de son immense fortune, à la seule condition que son... que son frère irait de sa personne la réaliser dans l'Inde. Voilà où j'en voulais venir, et maintenant vous devinez le reste... Lord Georges partit, et huit mois après la nouvelle arriva qu'il avait succombé à l'atteinte d'une des maladies qui règnent dans ces climats.

Il lui apprit encore que Goédic avait été rétabli dans ses anciennes fonctions de garde à Glennaël, ainsi que d'autres faits de moindre intérêt qui avaient eu lieu pendant son absence. Quand à Fergus, il supposait qu'il avait pris du service dans la marine anglaise et qu'il cherchait à oublier dans la mort ou à effacer par la gloire une tache dont ne l'avaient pas consolé les maigres larmes versées par certains yeux sur sa perte et que la fatalité avait imprimée trop ostensiblement à son nom ; voilà ce qu'il supposait.

—Vous ne m'avez pas parlé de... de lady Eberton ! dit Henri d'une voix brisée en se levant pour sortir.

—Lady Alice prie et lady Mary pleure, mon cher monsieur, entre William qui contemple et le docteur qui rêve. Lady Mary a bien à pleurer, commandant, elle a bien à pleurer !

Et comme il reconduisait son hôte, qui avait résisté à ses ins-

tances de demeurer jusqu'au matin et témoigné le désir de passer par le pavillon pour revoir Goédic.

—C'est une cruelle leçon pour elle, acheva-t-il, et une terrible leçon pour tous. Croyez-moi, jette monsieur, le mariage n'est ni un roman ni une affaire, c'est plus que cela. Nous sommes un peu les confidents des péchés d'intérêt, nous autres, et je puis bien vous le dire : si vous épousez jamais, cherchez avant tout l'amour ou du moins la sympathie. Une nature enthousiaste près d'une nature positive, c'est le vase de cristal réfléchissant le ciel avec le vase de métal dont on fait les gros sous ; ils se heurteront jusqu'à ce qu'ils se brisent, et dans leur premier choc ils tueront le bonheur.

—Le bonheur ! pensa Henri, lorsque le notaire l'eut quitté, hélas ! quelle est la vanité de ce mot, si Georges n'a pu être heureux dans ce nid charmant, avec tous les privilèges de la jeunesse et de la fortune, auprès de cette femme dont un seul regard d'amour, recueilli à ses pieds, eût suffi à la félicité de ma vie entière.

Il eût tout donné, en ce moment, pour la revoir, ne fût-ce qu'une heure, ne fût-ce qu'un instant, au milieu de ces bois solitaires, où il l'avait tant aimée, où elle avait tant souffert et dont la solitude semblait lui dire que l'âme en était envolée peut-être pour jamais. Henri Mérédic n'était ni un rêveur ni un poète, il avait pour les beautés de la campagne l'admiration naïve des gens de mer et portait dans ses affections l'ardeur et la simplicité des cœurs ordinairement sevrés des satisfactions les plus douces et les plus légitimes.

Il n'avait rien à dire à Goédic de plus qu'à Me Legoën, mais ici les circonstances se prêtèrent pour lui épargner toute espèce d'em-

barras. Goédic n'était pas au pavillon, il entra et se mit à suivre l'allée bien connue qui conduisait au château. Il faisait presque nuit, le temps était sombre et pluvieux, un vent rapide faisait tourner les feuilles qui jonchaient le chemin et chassait dans le ciel de gros nuages humides, dont les déchirures laissaient passer par intervalles de pâles rayons de lune. Il avançait de plus en plus envahi par une indicible angoisse. Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait lui parlait d'abandon, d'absence et de séparation éternelle. La nature était triste, ainsi que son âme, et les murmures mêmes de la bise dans les arbres ressemblaient à des plaintes et à des gémissements sans espoir. Puis peu à peu ces sentiments firent place à une mélancolie plus douce et plus résignée, lorsqu'il aperçut à travers les rameaux dépouillés les masses sombres de la tour et du mamelon où il avait été heureux. On dirait que la joie laisse un parfum dans les lieux où on l'a goûtée et qu'alors le passé, lorsqu'on y revient, envoie jusqu'au fond de l'âme les émanations du bonheur qui n'est plus. C'est la bonne senteur des tombes de ceux dont la vie a été pure et la récompense du cœur chez ceux dont l'amour a gardé son innocence.

Ces suaves impressions devinrent plus vives encore lorsqu'il eut pénétré dans le château, dont il trouva la porte entr'ouverte, ainsi qu'il avait trouvé la grille extérieure du parc. En tout autre cas, cette coïncidence eût pu l'étonner, mais il pensa que Goédic était dans l'intérieur à faire sa ronde du soir, ou peut-être ne pensa-t-il à rien, tant l'émotion qu'il ressentait le tenait sous le charme. Il se trouvait dans le grand salon, dont de passagères

infiltrations de lumière lui permettaient d'apercevoir vaguement les murailles et les meubles, et il s'exhalait de tous ces objets, des vieilles tentures et de la poussière même comme un arôme renaissant de fleurs longtemps fanées. Le passé tout entier revivait dans cette demeure, et cette retraite avait conservé intactes dans son pieux recueillement la pure image d'Alice et l'impression de son amour.

Il croyait rêver et voulut pousser jusqu'au bout son rêve. Il gagna en tâtonnant le grand escalier, s'arrêtant pour écouter et craignant que le silence même n'entendit les battements précipités de son cœur.

Arrivé devant l'appartement d'Alice, il fut obligé de s'appuyer contre la porte ; la porte céda sans bruit, et il se trouva dans le petit salon qui précédait la chambre à coucher.

L'obscurité en ce moment était complète, les nuages voilaient le ciel, aucune lueur ne glissait à travers les rideaux, et l'on n'entendait que le vent qui continuait de gémir et de pleurer au dehors.

Il se tenait à la même place, comme si un pas de plus eût dû être un sacrilège, et il se sentait dominé par une crainte mystérieuse, comme s'il eût été arrêté sur le seuil d'un sanctuaire.

Un léger frôlement se fit entendre dans la pièce suivante, puis un souffle de vent ayant chassé la nue, une traînée de lumière vint tomber sur les tapis, et par la porte ouverte il vit une forme, une femme, debout près d'une fenêtre et qui paraissait pleurer, le front caché dans ses mains.

Ce fut comme un éclair qui lui ouvrait le ciel, il crut mourir de la joie qui l'inondait.

— Alice, dit-il en se précipitant

vers elle, est-ce vous, est-ce vous, ô pauvre infortunée ?

Alice, toute tremblante de saisissement, avait jeté un cri et fait un mouvement pour fuir, mais il était à ses pieds. Elle, incapable d'un geste, d'un mot, d'une pensée, le laissait faire et demeurait près de lui, dans cette chaste attitude qui la rendait si belle et donnait à sa beauté tant de grâce et d'empire.

— Monsieur Henri... murmurait-elle enfin en faisant sur elle-même un violent effort.

Il se releva.

— Alice, répétait-il, ô ma chère Alice !

— Fuyez, dit-elle d'une voix haletante, fuyez... si vous m'aimez, Henri.

— Vous êtes libre, libre, je sais tout !

Elle frémit à ces mots, et s'arrachant à son étreinte :

— Georges est mort, et j'appartiens à Dieu !

Henri chancela sous cette révélation, qui l'atteignait comme la foudre, et profitant de sa faiblesse, elle lui dit en paroles vibrantes et rapides :

— Un jour, monsieur Henri, à la pointe de l'île de Ré, un bâtiment allait sombrer, tout l'équipage devait périr ; j'ai fait vœu, si la vie du capitaine était sauvée, de ne vous revoir qu'en Dieu, qui sanctifie l'amour et fait refleurir les fleurs. J'ai fait serment... pardonnez-moi, priez pour moi, et, ajoutait-elle avec un suprême effort, oubliez-moi !

Il restait comme anéanti, il lui semblait qu'une nuit profonde succédait subitement dans son âme à la lumière qui l'avait ébloui ; il ne voulait pas croire, il tendit les bras vers elle, mais recula aussitôt avec un cri terrible, — Alice n'était plus là, et la main qu'il venait de saisir était la main de Fergus.

Il le repoussa avec égarement et s'élança vers la porte.

— Si vous l'aimez, lui dit Fergus en se plaçant devant lui, suivez ses derniers ordres et entendez sa dernière prière !

Il lui glissait une lettre dans la main et l'entraînait vers un flambeau qu'il alluma vivement. Henri brisa le cachet en frémissant et dévora d'un regard les quelques lignes suivantes :

“ Lorsque vous aurez reçu ce billet, ne cherchez plus à me revoir. Mon cœur n'est pas libre et ma foi est donnée. Vivez heureux loin de moi et efforcez-vous de ne vous plus souvenir d'un songe. Mon vœu le plus cher est que Dieu vous donne une compagne digne de votre affection et de l'amitié que je vous conserve.”

— O rêve insensé qui me tue ! s'écria-t-il ; rêve insensé, que je ne saurais fuir ! Elle ne m'aimera jamais, jamais elle ne m'a aimé !

— Et pourtant, dit doucement Fergus en lui montrant un cadre vide suspendu à la muraille, elle a emporté cette gravure de Djenemi, l'image la plus vraie de la fidélité sur la terre.

— Ah ! vous ne savez pas ce que je souffre, Fergus, vous ne le pouvez comprendre.

— Hélas ! soupira le jeune homme en détournant la tête.

— Mais où est-elle, mon ami ? Vous savez où elle est, conduisez-moi près d'elle, laissez-moi la revoir, laissez-moi lui dire un dernier adieu.

Fergus parut hésiter, et d'une voix pleine de larmes :

— Elle est partie, commandant, et nous ne la reverrons plus, partie pour le couvent, pour vous avoir trop aimé !

Henri était déjà sur l'escalier ; le vent venait de lui apporter un bruit de voiture vers la lisière du

pare, dans la direction de la route du bois des Fées.

Fergus le rejoignit au plus vite, mais arrivés au bord du chemin, ils virent que la voiture était déjà loin et n'entendirent qu'à une assez grande distance le craquement des roues et les grelots de l'attelage sur les pentes caillouteuses de la première colline.

—Au port, dit Henri, les chevaux qui m'ont amené m'y attendent.

Une demi-heure après, ils galoopaient sur les landes qu'avait traversées lady Eberton, et aux premières lueurs de l'aube ils arrivaient en vue du couvent sans avoir pu l'atteindre.

Le ciel s'était épuré, l'air s'était rasséréiné, le vieux monastère paraissait encore plongé dans un profond sommeil.

Ils mirent pied à terre, et Henri courait à l'entrée, lorsque la cloche, s'éveillant doucement dans les airs, se mit à tinter pour sonner matines ; il s'arrêta, leva les mains au ciel, et se jetant à genoux sur la pierre, il répandit toute son âme devant Dieu en murmurant le nom d'Alice. Une sorte d'extase s'emparait de lui, les cieux s'illuminaient de splendeurs ineffables, un rayon de lumière et de paix tombait sur son front, des voix d'anges répondaient à sa prière, et de ses yeux jaillirent en abondance les larmes moins amères de la résignation.

—Allons, dit Fergus en le rappelant à lui, du courage, commandant, et songeons à la guerre ! Elle prie pour vous, n'entendez-vous pas ces chants dans la chapelle ?

Ils revinrent lentement vers Glennaël et firent une partie du chemin sans échanger une parole. Comme ils atteignaient aux plateaux qui dominent la vallée ou est situé le château et d'où l'on découvrait la mer sous les premiers rayons de

l'aurore, il furent rejoints par une voiture de poste. C'était celle qui avait mené lady Eberton ; tout était consommé.

Fergus, qui l'avait reconnue et qui venait de le dire à son compagnon, comprit aussitôt ce qui se passait en lui, et lui indiquant l'Océan de la main :

—Tenez, capitaine, vive la mer ! fit-il avec un sourire triste, la tête nous tourne, à nous autres, sur la terre ferme, comme l'on dit.

Puis, le voyant plus calme, il ne craignit pas de lui parler d'Alice et lui apprit comment il se faisait qu'il l'avait rencontré avec elle au château. Après leur séparation à Rochefort, pénétré des nouveaux devoirs que lui imposait la reconnaissance de lady Mary, il était revenu près d'elle et s'était fixé à Highléna, en l'absence de lord Georges, avec le projet d'y vivre et de s'y faire aimer. Mais il avait cru s'apercevoir bientôt que sa présence était acceptée plus que désirée. Il avait fait alors des démarches pour être incorporé dans les équipages anglais, qui allaient opérer sur les côtes de la Baltique. Malheureusement tous les cadres étaient pleins, il fallait attendre, et en attendant il se mit à voyager. Alice seule avait reçu la confiance de ses tristesses au départ, et par un retour de confiance, ce ne fut qu'à lui qu'elle communiqua directement, à son retour, et après la nouvelle de la mort de lord Georges, sa résolution de quitter le monde. Il chercha de toutes ses forces à combattre sa pensée, mais toutes ses dispositions étaient prises, elle fut inébranlable, lui fit jurer de favoriser sa retraite et le pria de l'accompagner à Glennaël, qu'elle désirait revoir, ainsi que d'autres lieux qu'elle avait aimés. Cette dernière preuve d'affection donnée, il devait retourner annoncer sa

détermination à son frère dont elle craignait la tendresse s'il eût été instruit d'avance. Le souvenir de William pourtant ne la troublait pas seul, il était une autre personne dont elle redoutait la douleur et dont elle eût voulu prévenir les regrets et les plaintes.

— Cette personne, c'était vous, Henri ! ajouta Fergus d'une voix altérée.

— Mais cette lettre ? dit Henri avec tristesse.

— Cette lettre a été écrite il y a deux ans !

Le commandant se tourna brusquement vers lui comme pour demander une explication à ses regards.

— Pardonnez-moi, Henri, continua le jeune homme en lui prenant la main, et ne l'accusez pas. Vous vous rappelez une lettre que j'étais chargé de vous remettre lors de mon passage à Paris, au retour de mon premier voyage à Glennaël ; c'est celle que vous avez lue il y a quelques heures. Mais alors je la croyais perdue, je l'avais oubliée et cet incident était sorti depuis longtemps de ma pensée, lorsque l'an dernier, en revenant de Rochefort, j'entraînai Georges dans mon ancienne chambre, pour pouvoir m'expliquer avec lui tout à l'aise. Je voulais le déterminer à partir pour l'Inde ; hélas ! je ne pouvais prévoir... lorsqu'aux premiers mots d'ouverture à ce sujet, je vis se rallumer toute la fureur de sa jalousie ; il jura de ne jamais quitter sa femme, pour la punir de sa perfidie et d'un prétendu complot tramé contre son bonheur, assurait-t-il, dès avant son mariage. J'étais à bout d'instances, j'étais désespéré, prévoyant les nouveaux orages qui se préparaient pour la pauvre Alice, lorsqu'il se baissa tout à coup et ramassa un pli qui venait de glis-

ser d'un vieux meuble, à demi brisé dans sa colère. A la vue de l'écriture, il pâlit, ouvrit l'enveloppe et lut avec agitation, puis se tournant vers moi avec une expression étrange :

— Je partirai, me dit-il.

Et il me tendit la lettre.

— Je partirai, reprit Georges, mais à une condition : jure-moi, Fergus, de remettre ce billet au commandant Mérédic, afin de prévenir toute rencontre entre lui et lady Eberton.

— Je lui fis le serment qu'il voulut, nous recachetâmes ce papier de ses armes, et maintenant j'ai tenu ma promesse envers elle et envers lui. Cette lettre, je vous l'ai donnée à lire, pour favoriser sa fuite en retenant vos pas. Mais ce n'était pas le monde qu'elle fuyait, c'était son cœur et vous, voilà la vérité.

Une heure plus tard, ils arrivaient au port. Un petit bâtiment en partait le soir pour Brest ; ils prirent passage dessus et levèrent l'ancre au coucher du soleil. La soirée était douce et pure ; ils se tenaient tous deux sur le pont et regardaient les côtes, qui semblaient fuir et commençaient à s'effacer dans l'éloignement. Bientôt les falaises, la vieille tour et les bois de Glennaël ne présentèrent plus qu'une masse grisâtre, vaporeuse, indécise. Puis la nuit vint, calme et brillante, et comme ils doublaient une pointe, ils aperçurent se découplant sur les profondeurs du ciel, le clocher du couvent qui renfermait Alice. La cloche sonnait lentement et leur envoyait à travers l'espace son adieu mélancolique. Fergus alors s'alla appuyer sur le bord, se pencha vers la mer et se prit à pleurer.

— Tenez, dit-il tout à coup en saisissant une rose fanée qu'il pressait convulsivement sur sa bouche,

cette fleur est un jour tombée de son sein, vous la lui aviez donnée, et mes lèvres y ont cherché bien souvent la trace de ses larmes. Prenez-la, Henri, elle reflurira pour vous dans sa prière, ainsi qu'elle vous l'a dit.

Henri tressaillit, lui pressa la main avec ardeur et tous deux se mirent à regarder le ciel en silence.

Les étoiles leur versaient leur douce lumière, et ces rayons d'en haut semblaient chercher leur âme pour y porter la paix et la résignation. Il y a un silencieux langage

entre les astres et les êtres qui souffrent, et ces étoiles, toujours brillantes et tranquilles à leur place : n'ont-elle pas aussi pour mission de nous dire qu'il est par delà l'horizon de notre vie terrestre une existence à l'abri des passions et des erreurs, ainsi qu'il existe, par delà les bornes de notre sphère et de son enveloppe obscurcie, des régions où ne pénètrent ni les ténèbres, ni les vents, ni le souffle des orages ?

LOUIS JOUBERT.

LA SCIENCE, LES ETUDES ET LES ARTS A ROME

SOUS LE PONTIFICAT DE PIE IX.

Mgr l'évêque de Nîmes vient de publier, sous forme de Lettre pastorale, un véritable volume dans lequel, résumant par groupes tous les actes du pontificat de Pie IX, il montre ce qu'il a fait pour chacune de ces grandes idées qui sont l'âme de la civilisation de l'Europe chrétienne *. On voit tout l'intérêt du sujet et l'on connaît la plume vive, éloquente, et d'ailleurs si compétente de Mgr Plantier. L'ouvrage a reçu du public et du Saint-Père lui-même, un tel accueil que ce que nous en pourrions dire serait aujourd'hui superflu. Nous avons seulement voulu joindre en passant notre hommage à ceux qu'il a reçus de toutes parts ; et maintenant, sans nous arrêter davantage, nous voudrions tirer de ce riche

recueil de faits glorieux pour le noble et saint pontife un aperçu de l'état présent des sciences, des arts et de l'instruction publique à Rome. Il y a là des détails généralement peu connus et qui nous semblent mériter de l'être. Pour nous-mêmes et pour le lecteur, nous désirerions qu'il nous fût possible de reproduire textuellement dans leur entier ces chapitres de l'écrit de Mgr de Nîmes ; malheureusement l'espace dont nous disposons nous force d'abréger.

On sait ce qu'a été Rome pendant tout le moyen âge et la Renaissance, un grand foyer de science qui attirait à lui, des plus lointaines régions, les hommes d'étude, et dont les rayons allaient ensuite éclairer toute l'Europe. Il n'est pas, comme le dit fort bien Mgr l'évêque de Nîmes, une grande Université dont la fondation n'ait été provoquée ou puissamment en-

* *Pie IX défenseur et vengeur de la civilisation.* Lettre pastorale adressée par Mgr l'évêque de Nîmes au clergé de son diocèse. Paris, Louis Giraud, 1866, in-8, 175 pages.

couragée par les Papes. Toutes ont eu pour acte de naissance une bulle pontificale.

Sans doute, aujourd'hui que les lumières sont à peu près également réparties sur toute l'Europe, Rome, sous ce rapport, ne saurait plus être une ville privilégiée comme autrefois, mais elle n'a jamais cessé de tenir et tient encore une place des plus éminentes ; et surtout elle est restée comme par le passé pour les lettres et les artistes, la ville hospitalière par excellence. Ainsi, Dom Pitra, le cardinal de Reisach sont appelés, l'un de l'abbaye de Solesmes, l'autre du fond de la Bavière, à prendre place dans le Sacré-Collège, à côté des esprits les plus éminents du clergé de Rome et de l'Italie ; le P. Theiner, Suédois, est gardien des archives secrètes du Vatican.

Il serait difficile de trouver en Europe trois hommes plus savants. On connaît les travaux de Dom Pitra, qui rappellent ceux des anciens bénédictins : ses patientes recherches sur les liturgies orientales poursuivies jusqu'en Russie ; son grand *Spicilegium* de Solesmes ; son Recueil récemment publié des conciles tenus en Orient, où la critique la plus sagace et la plus solide s'unit à la plus profonde érudition. Le cardinal de Reisach est un homme d'un savoir prodigieux : philosophe, théologien, philologue, jurisconsulte, archéologue. Sur toutes les grandes questions qui se rattachent au passé de l'Eglise, il a au service de ceux qui le consultent une science aussi sûre qu'inépuisable. Tout le monde connaît l'immense érudition du P. Theiner, éditeur du *Codex diplomaticus Dominii temporalis S. Sedis*, imprimé par la typographie de la chambre apostolique (Rome, 1861). A l'heure même il surveille la publication d'une édition nou-

velle des *Annales de Baronius* (Bar-le-due, 1864), qu'il poursuivra jusqu'à nos jours.

C'est ici l'occasion de mentionner le bel ouvrage d'Ignace Mozzoni, dont la continuation est confiée au chevalier de Rossi, les *Tableaux chronologiques et critiques de l'histoire de l'Eglise* * : " Synchronisme savant, dit Mgr Plantier, qui déroule sous vos regards, avec l'histoire de l'Eglise, celle de la civilisation chrétienne toute entière, et cela en des tableaux raisonnés, où la connaissance des faits, la précision des concordances de la chronologie, la juste appréciation des sources et la solidité générale de la critique se déploient avec une richesse qui vous étonne."

On s'attend bien à ce que la théologie soit toujours cultivée à Rome avec honneur : nous nous contenterons de nommer le cardinal Guidi, le dominicain Gigli et l'illustre P. Peronne. La philologie, si elle n'a plus le cardinal Mezzofante, s'honore des PP. Patrizzi et Bolig. Le collège de la Propagande a toujours le don des langues. L'astronomie a trouvé un digne successeur du P. Vico dans le P. Secchi, dont le nom est aujourd'hui européen : génie à la fois simple et puissant, qui semble se jouer avec les calculs les plus compliqués et les problèmes les plus difficiles du mouvement des mondes. " Qu'il y a de charme, dit Mgr Plantier, à voir de près ces savants romains et mille autres hommes éminents que nous n'avons pas le temps de nommer ! Nulle part on ne sait être si profond et rester si modeste ! et si vous les questionnez sur les encouragements qu'ils reçoivent, ils vous répondront tous que le plus Auguste est aussi toujours le plus

* *Tavole cronologiche critiche della storia della Chiesa universale.*

empresé, et que le Saint-Père ne cesse de leur prodiguer non-seulement les douces excitations de sa bienveillance, mais les modestes ressources de son gouvernement et celles plus modestes encore de sa cassette privée.”

Il y a une science surtout qui a jeté à Rome un vif éclat sous le pontificat de Pie IX ; c'est l'archéologie. Ici se rencontre un nom devant lequel toute l'Europe s'incline, le chevalier de Rossi. Le volume dans lequel il a recueilli, classé, commenté onze mille inscriptions chrétiennes antérieures au septième siècle *, est un véritable chef-d'œuvre de science épigraphique. Digne disciple de l'illustre P. Marchi, le chevalier de Rossi est le continuateur de ses travaux. On connaît, au moins de réputation, les belles études de l'un et de l'autre sur les catacombes. En ce moment même se publie le *Roma sotterranea* du chevalier de Rossi †, ouvrage splendidement illustré au moyen de chromo-lithographie, dans lequel l'auteur a su admirablement résumer les résultats des investigations antérieures et ses propres découvertes. A cette même place, il a été question, il y a peu de jours, de cette magnifique publication, dont le premier volume est en vente à Paris. Le lecteur pourra donc en juger par lui-même.

Nous ne devons pas omettre le P. Ganucci, auteur de belles études sur l'antique musée de Latran, et le célèbre archéologue Visconti. “ C'est à lui, dit Mgr Plantier, qu'on doit la découverte de la Basilique Saint-Alexandre sur la voie Nomentane. C'est lui qui, dirigeant les fouilles d'Ostie, a mis à jour les

ruines de cette cité, jadis rendue si vivante par l'activité de son port, et sur laquelle encore aujourd'hui pour le chrétien planent de si beaux souvenirs. C'est lui qui a présidé aux excavations faites dans cette partie du Palatin, qui appartient au Gouvernement pontifical ; excavations dont le résultat a fourni de précieuses lueurs pour aider à retrouver et à fixer l'enceinte de la vieille Rome. Travaux admirablement avantageux pour la science et dont Pie IX a donné l'ordre et le signal. Nous avons entendu M. Visconti lui-même le dire avec une respectueuse émotion dans une académie à laquelle il rendait compte de certaines choses précieuses trouvées sur l'emplacement où fut Ostie.”

En effet, Pie IX, personne en Europe ne l'ignore, a fait immensément pour les progrès de l'archéologie. Écoutons sur ce point Mgr l'évêque de Nîmes :

En 1850, on commença par son ordre et aux frais du trésor public d'immenses travaux dans la direction de la voie Appienne. Poussés de Saint-Sébastien jusqu'à Bovile, ils ont conduit à la découverte de trésors bien plus riches qu'on ne l'avait espéré. Mausolées, simples tombeaux, temples, thermes, statues, bas-reliefs, colonnes, cippes, inscriptions, toutes ces choses sont tombées en nombre immense sous la main des ouvriers fouillant le sol ; et l'on comprend combien elles sont précieuses pour éclairer l'histoire du passé : il n'en est pas une qui ne puisse nous apporter une révélation plus ou moins importante sur l'antique Rome des Consuls ou des Césars. Des fouilles analogues ont été poursuivies sur la voie Latine. On en a fait au Forum pour dégager les débris de l'ancienne basilique Julienne. La basilique d'Ulpien s'est étonnée de

* *Inscriptiones christianæ Urbis Romæ septimo seculo antiquiores*. Rome, 1857-1861.

† *Roma sotterranea christiana*, t. I, con ottante di tavole. Roma, chromolithographia Pontificia.

revoir les vastes degrés par lesquels on arrivait autrefois à son enceinte. Bien d'autres travaux du même genre ont été accomplis ; et ce qui en est sorti n'est pas seulement un spectacle pour la curiosité, ce sont encore des documents pour la science.

En notre siècle où les origines du christianisme devaient être si odieusement travesties et blasphémées, il était à propos et plus à propos que jamais que leur obscurité s'éclairât d'une plus vive lumière. Aussi les catacombes ont-elles, devant des investigations habilement conduites, fait tomber les barrières qui voilaient quelques-unes de leurs galeries et de leurs chapelles souterraines, visitées autrefois, depuis longtemps oubliées. Ne nous sommes-nous pas agenouillé nous-même dans les chambres tumultueuses de saint Sixte II, de saint Eusèbe et de sainte Cécile ?—A qui aurons-nous besoin de rappeler qu'en 1854 on a découvert la catacombe de saint Alexandre et la basilique qui y était attachée ?—Enfin ceux qui suivent tant soit peu ce qui se passe à Rome n'ignorent pas que tous les cimetières primitifs des chrétiens ont été recherchés, fouillés, interrogés, autant qu'une pieuse et prudente curiosité permettait d'en sonder le mystère et le silence.

Complément et résumé de ces travaux, le musée chrétien de Latran s'est fondé sous l'inspiration de Pie IX et par sa générosité. Là, dans les salles et sous les galeries de ce palais si glorieux de ses souvenirs, des copies fidèles reproduisent et les peintures diverses et les diverses inscriptions des catacombes. Au-dessous d'elles sont placés des urnes et des sarcophages dont la date se rattache aux premiers siècles, on pourrait même dire aux premières années de l'ère

chrétienne. Et ce qui n'est pas moins précieux que tout cela, c'est l'intelligente classification qu'on en a faite ; ce sont les admirables conclusions qu'une critique savante en a tirées et fait graver sur les murailles. Conclusions dogmatiques, conclusions morales, conclusions hiérarchiques, conclusions liturgiques, conclusions disciplinaires, conclusions sociales, conclusions enfin révélant, dès la première apparition de l'Église, les influences de renouvellement exercées par elle sur le vieux monde païen et faisant jaillir pour la science des rayons de lumière, des obscurités mêmes de la mort et du tombeau.

A Rome, plus que partout ailleurs, on apprécie les inscriptions parce que nulle part on n'en constate mieux l'importance pour l'histoire. Ainsi, vous voyez au musée de Saint-Jean-de-Latran une pierre retrouvée, il n'y a pas longtemps encore, par Mgr Tizzani, archevêque de Nisèbe, professeur à l'Université romaine. Et que dit cette pierre ? Une chose capitale : c'est que Cyrinus ou Quirinus a fait deux dénombremens en Syrie, et que par là même certaines objections chronologiques, dont M. Renan s'est armé contre l'Évangile, sont mises à néant *. Sans avoir la même portée, une foule d'autres inscriptions éclaircissent dans le passé quelques points ténébreux. Aussi Pie IX enchérissant, ce semble, sur les sollicitudes déjà si grandes de ses prédécesseurs, a-t-il voulu qu'on recueillît avec un soin religieux tous les fragments d'inscriptions qui tomberaient sous la main. Il n'y a sur tels ou tels débris que deux ou trois lettres en apparence insignifiantes ; sur d'au-

* Voir sur cette inscription un travail de M. l'abbé Gustave Contestin, inséré dans la *Revue des sciences ecclésiastiques*, 1895.

tres, il n'y a que des mots mutilés ou des symboles sans texte et sans commentaires : n'importe. On enchâsse, si je l'ose dire, ces reliques dans le stuc ou le marbre ; grâce au culte superstitieux dont on les entoure, on n'en laisse pas perdre un atome, parce qu'on admet toujours pour l'avenir la possibilité de faire de nouvelles découvertes qui les complètent et révèlent leur signification, pour le moment impossible à déterminer.

Si de là, nous passons à l'instruction publique, nous la trouvons dans un état florissant à tous les degrés ; partout s'y fait sentir la sollicitude éclairée du Saint-Père. Il y avait, avant les derniers bouleversements, sept universités dans les Etats pontificaux : celles de Rome, de Bologne, de Ferrare, de Macerata, de Pérouse, de Camérino, d'Urbino, et toutes ont reçu du pape les marques d'un affectueux intérêt. Écoutez encore Mgr Plantier.

A Rome, le pape a créé de nouvelles chaires d'archéologie et de philosophie supérieure ; il a fondé l'enseignement de l'agriculture ; il a complété celui de la médecine et des sciences physiques, et pour le rendre plus facile et plus fructueux, il l'a doté d'amphithéâtres plus vastes, de collections plus variées, d'instruments plus parfaits et de plus riches bibliothèques. Sa sollicitude, à laquelle rien n'échappe, a voulu qu'à l'Observatoire astronomique de l'Université se joignît un Observatoire météorologique, armé de tous les appareils nécessaires à sa destination. Les mêmes améliorations, parties de la même source, ont été introduites dans l'Observatoire du Collège Romain. Et chose qui n'est pas assez connue, c'est là qu'a commencé cette application de la télégraphie électrique à la météorologie, dont la

France s'est hâtée de s'emparer, et qui nous vaut, chaque jour, ce *Bulletin atmosphérique* expédié par l'Observatoire de Paris à tous les coins de l'Empire.

Bologne n'a guère moins été favorisée que Rome dans les largesses du Saint-Père. Nous-même nous avons eu le bonheur, à la fin de 1858, d'assister à l'ouverture générale des cours universitaires de cette ville inquiète, mais artistique et savante. L'illustre et à jamais regrettable cardinal Viale Prela présidait la cérémonie. La séance achevée, il eut la bonté de nous faire visiter dans tous ses détails l'édifice où nous étions réunis. Nous admirâmes, nous et tous ceux qui nous accompagnaient, ce que les Papes avaient déployé de générosité pour que rien ne manquât à ce grand foyer d'étude et de science. Nous vîmes en particulier les traces de la libéralité de Pie IX qui, après avoir acquis des héritiers l'admirable bibliothèque polyglotte du cardinal Mezzofante, en avait fait don à Bologne dont ce prélat avait été tout ensemble et l'enfant et la gloire.

Aujourd'hui, toutes ces universités, à l'exception de celle de Rome, ont passé sous l'autorité du roi d'Italie, et elles peuvent faire la comparaison, ou plutôt elle est déjà faite. Trente-deux professeurs de l'université de Bologne ont refusé le serment au gouvernement italien, et lorsque dans le parlement on a proposé d'étendre aux provinces annexées les statuts qui régissent, en Piémont, l'instruction publique, les députés romagnols, y compris le P. Passaglia, ont protesté, en disant que leur pays était en possession d'un enseignement de beaucoup supérieur.

La sollicitude de Pie IX pour l'enseignement secondaire n'a pas été moindre.

Il a ouvert et doté à ses frais, dit Mgr Plantier, le séminaire Pie, où les jeunes gens les plus distingués par leurs talents sont envoyés par les divers diocèses des provinces pontificales pour s'y former à la science. On a vu naître d'autres établissements analogues à la suite de ce grand exemple et sous la haute protection de celui qui l'avait donné. C'est un séminaire pour les Anglais qui, abjurant le protestantisme, veulent entrer dans la cléricature; c'est un autre séminaire pour les clercs de l'Amérique anglaise; un troisième est destiné aux clercs de l'Amérique espagnole; un quatrième recueille les clercs français qui veulent se vouer aux grandes études romaines; enfin, dans l'ancien Collège grec-rhétène, Pie IX a constitué quatre bourses pour autant de clercs transylvaniens du rit grec catholique.

Ainsi deux choses également glorieuses pour Rome sont-elles démontrées: c'est qu'à notre époque, ainsi que dans tous les temps, le Saint-Siège appelle l'univers entier non pas aux ténèbres, non pas à l'ignorance, mais au développement de la lumière; c'est que l'univers à son tour ne croit pouvoir nulle part puiser mieux cette lumière à laquelle Pie IX le convie, qu'au foyer même du Vatican.

Ce n'est pas tout. En France, nous di-sertons beaucoup depuis deux ans sur l'instruction professionnelle et la nécessité d'ouvrir des établissements où elle soit donnée. A vrai dire, l'Eglise, il y a déjà bien des années, a résolu ce problème parmi nous par les pensionnats des Frères des écoles chrétiennes. Admirables institutions où une foule de jeunes gens, pour qui l'instruction secondaire serait comme un déclassement, reçoivent une culture moins élevée, mais qui suffit pour leur ouvrir une multi-

tude de carrières sociales. Rome aussi bien que nous a deviné ce besoin des temps, et elle a pris, pour y répondre, de glorieuses avances sur bien des gouvernements qui cependant l'accusent sans cesse d'être arriérée.

Quant à l'instruction primaire, nous ne signalerons qu'un fait: c'est que, grâce aux soins et aux générosités de Pie IX, la fréquentation des écoles populaires est telle à Rome que presque aucun jeune garçon n'échappe au bienfait d'une première culture. On peut le démontrer par les statistiques officielles. Il en est de même des jeunes filles. 426 écoles sont ouvertes pour elles à Rome; elles y vont au nombre de plus de onze mille, sans compter celles que renferment les établissements divers de charité, et l'on sait qu'il ne sont pas rares dans la cité des Papes. C'est là tout ce que les écoles publiques peuvent avoir d'élèves. Dans le reste des Etats pontificaux les choses se passaient proportionnellement comme à Rome. On y comptait 1,219 écoles communales. Il y avait en outre 2,993 autres écoles fréquentées par 70,000 externes, et 107 collèges ou séminaires contenant 5,876 pensionnaires. Pour les jeunes filles, il existait 1,892 institutions diverses dont les élèves montaient au total de 53,343 enfants. Les professeurs de sciences employés dans ces établissements de province s'élevaient au chiffre de 850, les autres professeurs de littérature et de beaux-arts, au chiffre de 5,509. Voilà tout autant de détails ignorés par tous les journaux et les écrivains hostiles au Saint-Siège.

Il nous reste à parler des beaux-arts. Ici les souvenirs du passé sont trop radieux pour qu'il soit nécessaire de les rappeler. Sans doute les temps présents ne pro-

duisent plus à Rome de telles merveilles ; mais les traditions du Vatican n'ont pas changé ; les arts trouvent toujours près du Pape la même faveur, les mêmes encouragements, la même munificence. Malgré l'obligation où nous sommes d'abrèger, nous ne pouvons nous refuser le plaisir de transcrire intégralement les détails que nous donne sur ce sujet Mgr l'évêque de Nismes.

Allez voir au Vatican lui-même ce qu'il a consacré de soins et de dépenses à la décoration de cet incomparable sanctuaire des arts. On admire sans mesure, et certes l'on a mille fois raison, les chefs-d'œuvre de sculpture qu'il abrite. Mais ce qu'on n'admire pas assez, c'est le luxe des galeries où sont rassemblées ces merveilles ! Cherchez ailleurs, à Paris, à Londres, à Vienne, à Munich, à Berlin, des salles aussi somptueusement ornées pour servir de demeure à des statues de marbre, de pierre ou de porphyre ! Demandez aux galeries de ces grandes cités, mille fois plus opulentes que Rome, ces stucs magnifiques, ces colonnes précieuses, ces pavés éblouissants dont votre œil est frappé dans le musée pontifical ? Et pourquoi tout cela ? Tout simplement pour que la demeure du génie, même profane, soit digne des monuments qui le représentent dans la gloire de ses inspirations les plus belles et de ses ouvrages les plus achevés. C'est là ce qui me saisissait le plus dans mon dernier voyage de Rome. Pour leur séjour personnel, les Souverains-Pontifes n'ont jamais recherché que la simplicité la plus absolue ; mais pour celui des arts, ils ont déployé le luxe le plus royal. On dirait que pour eux les faux dieux du paganisme, les Apollon, les Mercure, les Mars, les Jupiter, aient perdu leur indignité naturelle,

grâce au mérite supérieur du ciseau qui les a fait sortir du marbre transfiguré. La conscience et la foi les condamnent, mais l'admiration les protège. On leur a fermés les temples ; mais à ces proscrits, ceux mêmes qui les ont arrachés de l'autel ont fait les honneurs d'un palais.

Il était impossible que Pie IX ne suivit pas l'exemple de ses prédécesseurs. L'avenir ne verra pas sans étonnement ce qu'il aura fait pour transformer ou rafraîchir la décoration des compartiments innombrables entre lesquels se distribuent les merveilleuses collections du Vatican. Mais il a fait plus, il a enrichi ces collections elles-mêmes. Dans la galerie des peintures, déjà si riche de chefs-d'œuvre, il a fait entrer des Léonard de Vinci, des Francia, des Sassoferrato et des Murillo d'un prix inestimable. Les divers musées de sculptures lui doivent l'acquisition de plusieurs marbres antiques et surtout de quelques statues admirables. N'avons-nous pas vu de nos propres yeux, pendant l'hiver dernier, la population de Rome à peu près tout entière s'ébranler pour voir le colossal et magnifique Hercule de bronze doré, trouvé dans des fouilles récemment ouvertes, et que le Saint-Père avait acheté pour en orner le Belvédère du Vatican ? — Outre les richesses ajoutées, il y a les restaurations accomplies. On a remis à jour et rajeuni des fresques de Zuccari. Les loges de Raphaël, tristement avariées par le temps ou par l'indiscret vandalisme des voyageurs, ont été retouchées avec une délicatesse qui fait revivre en elles la grâce et l'élégance qu'elles tenaient de leur premier auteur, et désormais protégées contre les influences redoutables de l'atmosphère par des abris sagement ménagés, elle devront à Pie IX, avec le bonheur d'avoir

été renouvelées, l'espérance d'avoir un plus long avenir.

Les restaurations commandées par Pie IX ne se sont pas concentrées au Vatican. Avez-vous visité, il y a vingt ans, la basilique de Saint-Laurent hors les murs ? Vous ne la reconnaissez plus aujourd'hui, tant elle est transfigurée ! On l'a déchaussée et rendue à la plénitude de sa hauteur et de sa forme primitive ; et ce travail s'est fait, grâce à l'impulsion du Saint-Père, avec autant d'habileté que de richesse. Marbres, peintures, tout y a été prodigué de manière à faire de cette grande œuvre du passé l'une des gloires principales de la Rome actuelle. Le vaste cimetière qui se déroule auprès de cette admirable église développe de jour en jour ses galeries avec un surcroît de magnificence digne du monument qu'il accompagne. Si de là vous passez sur la voie Nomentane, vos yeux seront éblouis du surcroît d'éclat dont brille aujourd'hui l'église de Sainte-Agnès, embellie par le Saint-Père. La basilique de Saint-Etienne, pape, sur la nouvelle voie Appienne, celle de Saint-Etienne, martyr, sur la voie Latine, bénissent également Pie IX des embellissements qu'elles lui doivent. Enfin quand le chartreux vous conduit dans la merveilleuse église de Sainte-Marie-des-Anges aux Thermes de Dioclétien, ce n'est pas sans une émotion reconnaissante qu'il vous montre aux deux extrémités de la grande nef un pavé magnifique, jeté là comme un tapis de marbre par la main du Souverain-Pontife.

Après les œuvres restaurées, les œuvres poursuivies. Les derniers Papes avaient commencé la reconstruction de la basilique de Saint-Paul hors des murs, Pie IX a continué noblement cette noble entreprise. L'intérieur, sans être

terminé, présente pourtant déjà des conditions de somptuosité qui jettent dans la stupeur.

Enfin, parmi les œuvres créées par l'initiative de Pie IX, comment ne pas citer le majestueux escalier qui de la place Saint-Pierre mène directement, et sans qu'on ait à faire le tour de la basilique, à la principale entrée du Vatican ? Comment ne rien dire de cette Confession de Sainte-Marie-Majeure, où le prix et la variété des marbres le disputent à l'élégance du travail ? Comment se taire sur la Confession et l'autel papal de Saint-Jean-de-Latran, refait avec plus d'art et de splendeur ? Comment oublier la colonne de l'Immaculée-Conception ?

Hors de Rome les libéralités de Pie IX ne sont pas moins abondantes qu'à Rome même, Sinigaglia sa patrie, la Cattolica, et Porto d'Anzio lui doivent des églises entièrement élevées à ses frais. Il a fait des dons immenses aux cathédrales d'Imola, de Faenza, de Macerata et de Forli. Saint-François de Ferrare, Saint-Dominique de Pérouse, Saint-Nicolas de Tolentino, Sainte-Claire d'Assise, Sainte-Rose de Viterbe et Saint-Petronius de Bologne ne l'ont pas trouvé moins généreux : sa munificence a pénétré jusqu'aux extrémités les plus lointaines de ses Etats pour y faire éclore des merveilles.

Dans un ordre moins élevé, mais intéressant encore, nul ne racontera les encouragements de bienveillance et d'argent qu'il a prodigués à la statuaire, à l'orfèverie, à la taille des pierres dures, à la photographie, à la peinture et surtout à la fabrication des mosaïques, cette branche d'art qui semble ne vouloir s'épanouir avec toute sa beauté que sous le soleil de Rome et le regard des Papes. Il en faut dire autant de la typographie et de la reliure. Dans

tous ces genres, le souffle de Pie IX a suscité des chefs-d'œuvre, et personne n'a oublié que, dans la grande exhibition de Londres, la vitrine des Etats pontificaux fut appelée la *perle de l'exposition*. Et il s'agissait de Rome, et de Rome exposant à Londres !

Rome n'a point cessé d'être pour la musique, et particulièrement la musique religieuse, une terre privilégiée. " Nous nous rappellerons toujours avec ravissement, dit Mgr Plantier, certains *Benedictus* chantés à Saint-Pierre, pendant la messe papale, et quelques vêpres de Saint-Jean-de-Latran, où Capocie faisait exécuter des psaumes admirables." N'oublions pas enfin que Rossini

est né à Pesaro et s'est formé à Bologne, et que beaucoup de ces voix italiennes, qui ont enchanté ou enchantent l'Europe, sont venues des mêmes contrées.

Voilà, autant que nous avons pu le montrer dans ces indications rapides et bien incomplètes, ce qu'a fait Pie IX au milieu des angoisses sans nombre de son pontificat, et avec les ressources les plus exiguës, pour les sciences, les lettres, l'instruction du peuple, les beaux-arts. Est-il un gouvernement en Europe, qui, toute proportion gardée, ait fait davantage ? En est-il beaucoup qui aient fait autant ? Ce n'est du moins pas l'Italie.

J. MONGIN.

LE CRUCIFIX DU CURÉ DE G***.

Un de mes parents qui habitait dans le Maine un vieux logis seigneurial, m'avait appelé auprès de lui. J'y restai environ six semaines. Le vieux pasteur qui m'avait vu plusieurs fois chez mon oncle, m'avait prié instamment de le venir voir. Ce jour-là donc, je me rendis à son invitation. En l'attendant, j'examinai par distraction la pièce où je me trouvais ; elle était située entre cour et jardin, et l'ameublement en était extrêmement simple. Ce qui frappa mon attention, ce fut un vieux christ sur pied en bois noir, mais si vieux qu'il était rongé par le temps. Au bas était gravée cette date : 17 thermidor 96. Ce christ qui paraissait conservé avec le plus grand soin, était placé sous un globe de verre. J'étais occupé à examiner cet objet quand le curé entra. Il m'accueillit le sourire aux lèvres, comme une vieille connaissance.

Rarement j'ai pu admirer une tête de vieillard plus noble et plus respectable que celle de ce vieux pasteur, vert encore malgré ses soixante-quinze ans sonnés. Sur son front sans rides mais luisant comme l'ivoire d'un vieux christ, une douce sérénité s'était assise. Ses tempes étaient dégarnies de cheveux ; ceux-ci rejetés en arrière retombaient en boucles naturelles sur le collet de velour de sa douillette de drap noir. Sa tête légèrement penchée, plus par la fatigue de son ministère que par l'âge, était environnée d'une sorte de douce auréole de vertus. Un sourire de charmante bonhomie se jouait toujours sur ses lèvres, et sa main tremblante un peu semblait bénir lorsqu'il la tendait. Ce vieux pasteur à cheveux blancs, qui savait allier à une douce rigueur l'amabilité la plus exquise, était la providence des pauvres. Depuis plus de quarante ans qu'il exerçait son saint

ministère dans le village de G..., il pouvait compter ses jours par ses bienfaits. Malade qu'il avait guéris, pauvres qu'il avait soulagés, vieillards infirmes qu'il venait visiter, jeunes gens auxquels il avait procuré un état, jeunes filles oublieuses de leurs devoirs qu'il avait fait rentrer dans le droit chemin, tous avaient éprouvé la bonté inépuisable du saint vieillard et n'avaient qu'un mot pour le bénir.

■ La figure était le reflet de son âme. Je ne sais quel parfum de noblesse et de grâce s'exhalait de toute sa personne, de même que le pur encens s'évaporait du vase dont parle l'Écriture. Vous vous sentiez ému à la vue de ce saint vieillard, dont les cheveux avaient blanchi à l'ombre des autels; vous pressiez avec un saint respect ses mains qui chaque jour étaient en contact avec Dieu. Que la religion grandit! et comme les sceptiques mordent la poussière à ses pieds quand elle produit de telles vertus, cachées, inconnues, végétant dans l'ombre du mystère, mais augustes et saintes, fortes et immortelles.

—
Le vieux curé me remercia de ma visite, me parla de mon oncle dont il était le commensal favori, et entra même sur le terrain brûlant de la politique. Il me parla en somme de tout, excepté de ses bienfaits. Et m'ayant surpris jetant un nouveau regard sur le christ de bois noir placé sur la cheminée, il sourit, et me dit : — Je vous devine vous êtes un peu intrigué de voir ce christ si vieux, et de lire cette date qui vous paraît peut-être un peu déplacée, mais c'est toute une histoire que j'ai à vous raconter. Si vous voulez, il fait une soirée d'automne superbe, nous allons aller au jardin. Le vieux curé me prit par le bras avec une familiarité charmante, et nous nous rendîmes à l'endroit dési-

gné. Nous nous assîmes sous une verte charmille de vigne grimpanche de Judée, sur un banc de bois rustique, et le bon curé commença en ces termes :

—
Au moment où la Révolution éclata, mon père était l'intendant du château de Vimarcé, dont les ruines existent encore à quelques lieues de Sainte-Suzanne. Le baron du Mesnil qui l'habitait avec sa fille Mlle Blanche du Mesnil, avait pris mon père en affection, et le traitait plus comme un ami que comme un vassal. Mon père avait pour ses maîtres une affection sans bornes, et, malgré ses efforts, il fut cependant impuissant à les sauver. L'anarchie était à son comble, le roi-martyr avait porté sa tête sur l'échafaud, et des tribuns sanguinaires gouvernaient la France. Le baron et sa fille furent dénoncés par un misérable qui ne leur devait que des bienfaits, et furent jetés dans les prisons de Laval. Mon père se rendit dans cette ville pour essayer de sauver ses maîtres, communiquer avec eux, les faire évader; tout fut inutile. Le jour où le baron sortit de sa prison pour aller à l'échafaud, mon père ne put contenir son indignation et s'écria : Les infâmes ! Puis, quand sa fille, ange parée de son innocence et de sa beauté, monta à son tour les degrés du supplice, il s'écria : Les lâches ! et promit de venger la mort de ses maîtres. Il revint dans le pays, trouva le vieux château à moitié incendié par la bande noire, et à cette vue, son indignation augmenta, se décupla encore. Il se mit à la tête d'une bande de paysans, pour la plupart anciens fermiers du baron, et gagna la forêt de Vimarcé. J'avais douze ans. Comme mon père, je partageais son juste ressentiment contre les assassins de mes maîtres. Pendant trois ans, je vécus au mi-

lieu des bois sans cesse sur le qui-vive, harcelé toujours par les troupes révolutionnaires, mais n'ayant reçu aucune blessure, et sorti sain et sauf des combats auxquels je fus mêlé.

Une nuit nous étions trois cents réunis à la ferme du Bas-Briacé pour assister à la Messe. Un prêtre qui nous avait suivis en qualité d'aumônier, mais qui au besoin faisait le coup de feu comme pas un de nos plus rudes campagnards, allait célébrer le saint sacrifice dans cette ferme. Nous attendions avec impatience l'heure solennelle. Quelques paysans avaient recouvert les murs de drap blanc, construit à la hâte un autel avec des planches et placé dessus un vieux crucifix trouvé par hasard dans la ferme. Deux flambeaux et quelques vases de fleurs décoraient ce sanctuaire improvisé. Enfin la sainte Messe commença. Il était à peu près minuit. C'était un étrange et imposant spectacle que ces vieux paysans guerriers, la tête découverte, le genou en terre, dans cette rustique enceinte où Dieu allait descendre. Comme dix-huit cents ans auparavant, il allait avoir pour temple une étable,... il allait recevoir dans cette étable les hommages de ses fidèles. Comme ils priaient avec fervour ces rustiques héros qui avaient quitté la charrue et la glèbe pour le fusil et l'épée, et marchaient au combat un chapelet à la main, sur les lèvres un cantique saint ! Vous vous fussiez cru transporté aux temps de la primitive Eglise, alors que la religion du Christ était bannie, ses défenseurs persécutés et obligés de s'enterrer vivants dans les dédales des catacombes romaines ? Pauvre rustique sanctuaire que Dieu allait visiter bientôt ! Comme il s'y complaisait avec amour ! Il n'allait pas venir au milieu de la pompe des cérémonies d'autrefois. Ce n'étaient plus

les nefs des splendides basiliques qui redisaient l'écho des hymnes saintes. Celui qui allait appeler Dieu n'avait pas d'ornements de pourpre et d'or : le sanctuaire sur lequel il allait descendre n'était pas environné de fleurs et d'encens. Mais le Dieu pauvre de Bethléem allait retrouver son ancienne demeure, et le chrétien venu là sur la terre humide s'agenouiller et prier Dieu dans l'ombre du mystère, sentait que sa prière était moins éloignée de Celui qui allait l'entendre. Et puis, comme ces preux des âges héroïques qui, un genou en terre, invoquaient le Dieu de la victoire avant les combats, ces rustiques chevaliers priaient eux aussi avant d'aller mourir pour la défense du trône et de l'autel.

Tout à coup des coups de feu se font entendre dans le lointain. Puis un des éclaireurs que mon père avait posté en observation aux alentours du Bas-Briacé, accourt tout haletant au milieu de nous : *Voici les bleus ! s'écria-t-il. Fuyons !* La petite troupe s'était levée comme un seul homme ; mon père promène un œil tranquille sur ses compagnons. *Fuir ! s'écrie-t-il, magnifique de courage et de fierté. Aux armes ! mes braves, et marchons à l'ennemi !*

Puis il se passe son chapelet à son cou, ses soldats l'imitent, il rallie la petite troupe armée jusqu'aux dents et tous sortent de la ferme. Je voulus comme de coutume suivre mon père, pour la première fois il s'y opposa : *Reste ici à la ferme, me dit-il, on y apportera les blessés et tu aideras à leur donner les premiers soins. Il était environ une heure du matin, j'entendis la petite troupe s'éloigner, puis tout retomba dans le silence. Une demi-heure après, une fusillade vive se fit entendre, et on apporta des blessés à la ferme.*

Je commençais à trembler de tous mes membres. A chaque nouveau blessé qu'on apportait, je me précipitais sur le brancard et je redoutais de reconnaître mon père mourant peut-être. Puis j'allais dans la grange naguère encore remplie de monde et convertie en chapelle, je me jetais au pied de l'autel sur lequel le Christ était encore debout entre deux cierges qui achevaient de brûler, et je priais avec ferveur pour que mon père sortît sain et sauf de ce combat. Je rentrais dans la pièce où l'on transportait les blessés, quand une civière s'arrêta sur le seuil de la porte, portée par deux de nos paysans. L'un d'eux veut m'écarter, mais poussé par un affreux pressentiment, je me précipite sur le blessé et je reconnus mon père.

Dans ces moments terribles, Dieu envoie un surcroît de courage. Je ne poussai pas un cri, je ne versai pas une larme, je parvins à garder tout mon sang-froid.—Mon père, es-tu blessé ? m'écriai-je, en l'enlaçant dans mes bras. Mais sa tête retomba inerte sur le brancard. Mort ! m'écriai-je avec stupeur ; n'est-ce pas, il est mort mon père, ajoutai-je en m'adressant aux paysans qui hochèrent la tête sans me répondre. Étendu sur un matelas, il ne donnait aucun signe de vie. Il avait à la tempe gauche une plaie sanglante et sa figure était toute maculée de sang.

C'est fini, murmura le paysan à son compagnon, c'est un brave homme de moins." En entendant cette oraison funèbre, je me mis à pleurer. J'appelais mon père, et il ne me répondit pas. Je prenais sa main, elle était glacée comme du marbre. Tandis qu'on posait un appareil sur la blessure, on voulait m'arracher du grabat sur lequel il était étendu. Je m'y cramponnais avec frénésie, et

je ne voulais pas quitter mon père.

Le vieux prêtre me prit alors à l'écart et me dit : Va prier, enfant, à la chapelle pour la vie de ton père, car Dieu seul peut envoyer cette grâce. Je sortis pour me jeter au pied du crucifix, où je priai toute la nuit. Quand je rentrai, j'avais l'espoir au cœur ; car j'étais sûr que mon père serait sauvé, que sa blessure ne serait pas mortelle.

J'avais eu foi, et la foi m'avait sauvé. Mon père guérit de sa blessure, et lorsque la guerre civile fut terminée, il vint se fixer sur la terre de ses anciens maîtres. Il m'envoya au collège de Laval, où je fis de rapides progrès. Quand j'eus terminé mes études, il me rappela près de lui.

Un soir, après dîner, que nous étions assis sur un banc de pierre devant la maison que nous habitons, il devint grave tout à coup, et sa figure naturellement souriante s'assombrit. Un nuage passa sur son front, il me prit la main, et me regardant avec douceur : " Paul, me dit-il je m'en vais, je le sens, l'âge me pèse le dernier hiver ; je dois songer à ton avenir. "

Je tressaillis soudain ; mon père continua. " Maintenant te voilà homme ; je veux, avant de fermer les yeux te voir choisir une carrière. " " Soit ! mon père, lui répondis-je, puisque vous l'exigez, je vais tout vous dire, ma vie ne m'appartient plus. "

Mon père, fit un brusque mouvement à ces étranges paroles. Je pris mon courage à deux mains et je m'enhardis davantage. " Oui, mon père, repris-je avec assurance, ma vie n'est plus à moi, je ne m'appartiens plus. Ceci est un secret que j'ai voulu garder jusqu'à ce jour, mais maintenant le moment est venu de tout avouer. La nuit si affreuse que nous passâmes à la ferme du Bas-Briacé, j'eus comme une inspi-

ration. J'allai me jeter au pied de l'autel qui était encore dressé dans la grange voisine, et là, la main sur le christ, je fis vœu, un vœu solennel et terrible..."

Je ne sais quelle voix mystérieuse d'en haut m'avertissait que de ce vœu dépendait la vie de mon père. Je n'hésitai plus. Vous sauver était pour moi plus cher que ma vie, mon bonheur. Je jurai, si vous échappiez à la mort, de consacrer ma vie entière à Dieu. Venez, mon père, ajoutai-je, en l'entraînant dans ma chambre ; je n'ai pas oublié mon vœu, et pour me le rappeler à chaque instant, voyez ce christ : j'ai gravé à ses pieds une date à jamais mémorable.

Pendant tout ce récit, mon père était demeuré silencieux ; il n'avait pas fait un geste, il n'avait pas prononcé une parole. Et maintenant, mon père, ajoutai-je, vous comprenez qu'il faut que je donne ma vie à Dieu, que j'aie dans une maison sainte apprendre à le servir et à en être l'apôtre. Je dois être prêtre ! Mon père gardait toujours le silence. Immobile, les bras croisés sur sa poitrine, il me regardait fixement. Je ne savais que penser de son silence. Je crus qu'il était courroucé de ce que je venais de lui apprendre. " Mon père, m'écriai-je, en me jetant à ses genoux, pardonnez-moi d'avoir ainsi disposé de ma vie qui vous appartient avant tout ; mais c'était pour vous. Et je ne regrette pas ce vœu."

A peine avais-je achevé ces mots que mon père me releva, me tendit ses bras en souriant, et ses yeux se mouillèrent de larmes. Merci de ce sacrifice, s'écria-t-il ! Accomplis ce vœu sacré, cette dette d'honneur que tu as contractée avec Dieu. Moi, je le prierai désormais les quelques jours qui me restent à vi-

vre pour qu'il fasse de toi un saint prêtre, un vaillant soldat de la croix et de l'autel.

Trois semaines après, j'entrai au séminaire de Laval. Deux ans après la mort de mon père, je fus ordonné prêtre, et nommé peu après pour desservir cette paroisse où je suis depuis quarante ans.

Puis il ajouta avec son doux sourire : vous ne vous attendiez guère, je crois, à m'entendre vous narrer une pareille histoire qui semble appartenir un peu au domaine du roman, mais qui n'en est pas moins une des pages réelles de la vie. Nous nous levâmes. Mais j'étais ému et je ressentais en moi tant de ces choses qui ne se rendent en aucun langage : je me souviendrai toujours de cette visite.

—

Ce vénérable vieillard, ce bon prêtre s'est éteint il n'y a que quelques jours, doucement, sans agonie. Sa fin a été calme comme sa vie... Son dernier acte a été digne de cette sainte existence toute remplie de vertus et de bonnes œuvres. Il a voulu être enterré dans le cimetière des pauvres, sans qu'une croix marquât même la place de sa sépulture. Les villageois ont fait une pieuse infraction aux volontés de leur vieux pasteur. Ils n'ont pas voulu que la terre où repose sa dépouille mortelle fût ignorée. Une croix de pierre indique le lieu où elle dort. Maintenant le bon curé repose au milieu de ses pauvres qu'il a tant aimés, à l'ombre de cette rustique église où il exerça si longtemps le saint ministère. Sur sa tombe on lit cette courte inscription qui vaut bien les épitaphes les plus pompeuses :

Ici repose un saint.

PAUL DES G...

PRINCIPES DE THÉOLOGIE MYSTIQUE

PAR MGR CHAILLOT, PRÉLAT ROMAIN.

La Théologie mystique n'est pas seulement la science du discernement des esprits; elle est, selon sa notion propre, une élévation du cœur et de l'esprit à Dieu pour le connaître, l'aimer et s'unir à cet objet infini, admirer ses divines perfections et le contempler dans le silence: elle traite, par conséquent, des matières de spiritualité, explique l'objet de la contemplation, son sujet, ses principes, ses effets, ses propriétés; découvre les dangers qui se rencontrent dans la vie spirituelle, et marque les voies qu'il faut suivre pour ne se pas égarer dans la recherche de l'union secrète et intime avec Dieu.

Cette science presque divine, avons-nous besoin de le dire, est nécessaire aux prêtres, surtout au directeur des âmes. S'il ne la possède pas, de combien de fautes sa carrière sera-t-elle remplie! Combien d'âmes d'élite il dirigera mal, et qu'il laissera se traîner péniblement dans les voies ordinaires, tandis qu'il aurait pu les élever dans les régions supérieures de la vie spirituelle! Combien d'autres, au contraire, moins prévenues de la grâce et moins développées, il voudra diriger comme des âmes supérieures, et que par là même il jettera involontairement sans doute, dans un état qui ne sera pas le leur, dans une sphère d'idées qu'elles ne comprendront pas, sur une route qu'elles ne pourront traverser! Sous sa direction, personne ne sera à sa place, personne ne sera dans

la vraie ligne où Dieu veut chacun de nous. Alors, que d'erreurs, que de fautes, que de malheurs même résulteront de cette ignorance! Il n'aura pas su soigner cette plante que le céleste Époux lui avait donnée à cultiver dans sa vigne; et parce qu'il aura trop arrosé celle-ci, trop taillé celles-là, pas assez soigné les unes et redressé les autres dans un mauvais sens, aucune ne sera venue en son temps, aucune n'aura porté les fruits qu'elle devait produire!

La connaissance de la Théologie mystique importe donc beaucoup aux ministres du Seigneur. Cette science par excellence est écrite dans tous les livres de la foi catholique. Depuis la Bible jusqu'aux ouvrages des Saints Pères, et depuis ces immortels génies jusqu'à saint Ligouri, la Théologie mystique donne matière aux plus beaux écrits. Mais elle est éparse, si l'on peut parler ainsi, et sauf quelques livres spéciaux qu'il serait trop long d'énumérer ici, nous n'avons pas d'ouvrage qui résume les principes de cette Théologie, et surtout qui nous donne, comme le fait Mgr Chaillot dans le livre que nous annonçons, la substance des différentes décisions de l'Eglise, lesquelles forment un trésor qui enrichit le domaine de la Théologie mystique, en même temps qu'un arsenal où se trouvent les meilleures armes pour la défendre contre les propositions erronées des anciens et des nouveaux hérétiques.

Un fait digne de remarque et qu'on retrouve à presque toutes les époques de l'histoire ecclésiastique, dit Mgr Chaillot, c'est que les grands Docteurs précèdent l'erreur : la Providence semble prémunir les fidèles contre la contagion ; d'autre part, l'ennemi de la doctrine et de tout bien, agit en haine de la vérité déjà connue et pratiquée. Dans les premiers temps, le Père de la Théologie mystique, saint Denys l'Aréopagite, compose ses admirables traités contre les obscènes impiétés des gnostiques. Pour ne rien dire de la savante École de saint Victor, saint Bernard apparaît au moment où les Albigeois vont renouveler les anciennes erreurs. Au XIII^e siècle, saint Thomas d'Aquin dans sa *Somme* et ses *Opuscules*, et saint Bonaventure dans ses merveilleux écrits, établissent les principes fondamentaux de la Théologie mystique, avant que les fraticelles, les bégards et les béguines, condamnés par le Concile de Vienne et par le Pape Jean XXII, ne souillent la piété chrétienne par leurs dangereuses et ridicules aberrations.

Les travaux de Gerson méritent une mention honorable ; mais il faut surtout citer les écrits de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix qui avaient commencé d'écrire lorsque la secte des Illuminés se montra en Espagne. Dans la réformation du Carmel prend naissance toute une école de Théologie mystique, où la pureté des doctrines s'allie constamment à l'onction la plus touchante. Plusieurs religieux de cet Ordre ont écrits des traités estimés et des théologies mystiques assez complètes. Au commencement du siècle suivant, saint François de Sales, mettant à la portée des fidèles une doctrine sûre et savante, trace une route facile et sûre pour conduire

l'âme à la perfection. Mais bientôt le quiétisme renouvelle les anciennes erreurs. Le Saint-Siège condamne soixante-huit propositions de Molinos et poursuit les maximes fausses et erronées jusque dans les écrits du doux et immortel Fénelon, en donnant ainsi de nouvelles armes aux apologistes de la mystique traditionnelle.

Présenter l'raison contemplative comme nécessaire au salut, la faire consister dans une inaction intérieure qui dispense de produire les actes des vertus chrétiennes, et prétendre que les commandements ne sont pas faits pour l'homme qui s'adonne à la contemplation entendue ainsi : tel est le caractère général des erreurs mystiques, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours ; de sorte qu'on est assuré de combattre toutes les dangereuses aberrations en réfutant le molinisme qui les a renouvelées.

C'est ce que fait Mgr Chaillot. Mais il ne marche qu'appuyé sur ses devanciers, sur des travaux solides. Le célèbre cardinal Brancacci, dans ses traités de *Oratione* ; le dominicain Massoulié, par ses ouvrages contre les erreurs des quiétistes, et, dans le siècle suivant, Terzago, évêque de Narni, dans sa *Theologia historico-mystica*, découvrent le venin caché sous le voile de la perfection et de la contemplation divine. C'étaient là autant de sources sûres où l'on pouvait puiser. Mgr Chaillot s'est principalement attaché à suivre le dernier théologien que nous venons de nommer, et cela d'autant plus que Terzago, pour sa *Theologia historico-mystica*, a consulté les censures des qualificateurs du Saint-Office sur les propositions de Molinos et de Fénelon, qu'il publie dans son livre la censure théologique de ses propositions et qu'il les réfute solidement.

On voit que l'ouvrage de Mgr

Chaillot repose sur des autorités respectables. Il est divisé en cinq parties. La première renferme les principes de la Théologie mystique tels que les écrivains catholiques les professent. On trouve dans la seconde l'énumération des erreurs condamnées par l'Église, depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours. La troisième partie, et celle-ci est surtout puisée dans l'ouvrage de Terzago, contient la censure théologique des propositions de Molinos et la réfutation des soixante-huit propositions quétistes. Nous avons dans la quatrième partie, la réfutation des propositions de Fénelon, et la cinquième enfin concerne la Vénérable Marie de Jésus, Abbessse du couvent de l'Immaculée-Conception d'Agréda, et son livre de la *Cité Mystique*.

Chacune des parties du Traité de Mgr Chaillot est certainement très instructive et propre à captiver l'attention des esprits studieux ; mais la cinquième nous paraît surtout de nature à soulever bien des discussions. Il s'agit d'un point fort controversé, savoir : quelle valeur et quelle autorité peuvent être accordées au livre de Marie d'Agréda ? Or, les esprits étant divisés à cet égard, et Mgr Chaillot, à l'aide de documents authentiques, tranchant la question dans le sens le plus défavorable à la *Cité Mystique*, il nous semble inévitable que les défenseurs de cet ouvrage ne veuillent relever le gant.

La dissertation de Mgr Chaillot sur ce point, car cette partie de son livre est un traité spécial qui ne fait pas moins de cent cinquante-cinq pages, est précédée d'un historique où le respectable auteur rapporte tout ce qui s'est passé à Rome dans les SS. Congrégations pour la cause de Canonisation de Marie d'Agréda, et principalement pour l'examen de son livre. Nous

regrettons que l'espace nous manque pour résumer ces faits qui, par eux-mêmes, nous semblent d'une grande importance dans la question pendante. Puis, viennent les censures dont la *Cité Mystique* fut l'objet de la part des savants hommes appelés successivement par les Papes à trancher cette longue controverse. L'un d'eux surtout, le Cardinal Gotti, s'est montré le plus sévère, et c'est son travail que suit principalement Mgr Chaillot.

Nous avons déjà exprimé ici même, ce que nous pensons des accusations du Cardinal Gotti contre l'œuvre de la Vénérable Abbessse du Couvent d'Agréda. Elles nous semblent très-graves, et sans nous prononcer en aucune sorte dans ce débat, nous croyons qu'après avoir lu ces censures, il n'est guère possible qu'on n'arrête pas au moins son opinion. Aussi souhaitons nous vivement que des hommes compétents, que des théologiens étudient ces censures et fassent connaître ce qu'on doit en penser. Car, nous l'avons dit aussi, ce ne serait pas par le silence qu'on atténuerait la portée de telles accusations ; et quand on vient comme le fait Mgr Chaillot, opposer des autorités si hautes et si respectables, il ne serait pas bon de laisser les fidèles indécis sur des questions si importantes. Ce n'est pas, bien entendu, que la solution de ces questions soit d'une nécessité absolue : la foi n'y est évidemment pas intéressée, et les fidèles ont bien d'autres livres que la *Cité Mystique* pour régler leur croyance et leur conduite ; nous avons, d'ailleurs, l'autorité de l'Église, et cela suffit pour tout catholique. Néanmoins, lorsqu'un livre comme celui de Marie d'Agréda qui touche à tant de points de l'ordre le plus relevé de la science mystique, lorsqu'un tel livre, disons-nous, est tour à tour

défendu et attaqué par des hommes instruits et également dignes, de part et d'autre, de tous les respects, il est permis de souhaiter que les divergences d'opinions s'éclaircissent.

Pour arriver à ce résultat désirable, il serait bon que les défenseurs comme les adversaires du livre de Marie d'Agréda ne fussent pas exclusifs et qu'ils consentissent à examiner, à discuter leurs arguments réciproques avec le seul désir de voir triompher la vérité. Malheureusement, nous craignons qu'on ne suive pas complètement cette voie. Si, dans l'article que nous venons de rappeler, nous avons pu regretter que Mgr Chaillot n'ait pas tenu compte des travaux qui ont été publiés sur la *Cité Mystique* depuis les censures du Cardinal Gotti, il faut dire aussi que, de leur côté les défenseurs récents de l'œuvre de la Vénérable religieuse ne se préoccupent pas assez directement des attaques de ce Cardinal. Or, c'est là, selon nous, un fait doublement fâcheux ; car si chacun se renferme dans son sentiment sans discuter une bonne fois à fond les accusations portées contre ce livre, comment arriverait-on à s'entendre, et comment éviterait-on l'espèce de scandale qu'occasionne la division des esprits sur des points aussi considérables que ceux que soulève le Cardinal Gotti ?

Les accusations de ce prélat sont fausses ou elles sont fondées. Dans le premier cas, il faudrait les réfuter victorieusement ; dans le second cas, il n'y aurait que du profit à avouer qu'on s'est trompé. L'auteur des *Principes de Théologie Mystique*, lui, s'en tient uniquement à l'autorité des Congrégations romaines et surtout à celle des censures du Cardinal Gotti. " Il me suffit, dit-il en terminant, d'avoir démontré suffisamment qu'il n'est

pas possible que ce que contient la *Cité Mystique* ait été révélé par Dieu." Les défenseurs de ce livre pour leur compte, s'en tiendront-ils à des allégations plus ou moins fondées, sans entrer dans le fond même de la doctrine ? Voilà, ce nous semble, le point où ils se trouvent acculés aujourd'hui. Quoi qu'il en soit et quoi qu'il arrive, achevons de préciser la pensée de Mgr Chaillot sur l'œuvre de Marie d'Agréda. Nous ne saurions mieux le faire qu'en citant les faits suivants qu'il donne sous le titre de *Conclusion*, et qui sont assez peu connus pour justifier l'étendue de cette citation :

" Les défenseur de la *Cité Mystique*, dit Mgr Chaillot, ne purent pas répondre d'une manière satisfaisante aux terribles objections du Cardinal Gotti. Malgré les continuelles instances du roi d'Espagne, la Congrégation des Cardinaux ne prit aucune décision. Benoit XIV, par sa lettre au général des Franciscains, insinua d'abandonner le livre, afin de continuer la cause de la Béatification de Marie d'Agréda ; en effet, il n'était pas constaté légalement et comme il faut pour une cause de cette espèce, que Marie d'Agréda fût réellement l'auteur de la *Cité Mystique* *. Ce

* Mais, dit le P. Samaniego, dans son *prologue* placé en tête de la *Cité Mystique*, si le livre a été composé par un autre, comment expliquer que Marie d'Agréda, religieuse vraiment exemplaire, ait consenti à le présenter comme son œuvre ? Le véritable auteur aurait-il voulu se priver de la gloire qu'il aurait retirée de son écrit ? " La réponse est facile, réplique Mgr Chaillot (p. 381). L'auteur du livre fut contraint de l'attribuer à une autre personne, et particulièrement à Marie d'Agréda. Vouloir dire tant de choses nouvelles, singulières, éloignées du sentiment et des idées communes, sans pouvoir citer aucune autorité et alléguer aucune preuve, il fallait nécessai-

conseil était inspiré par une profonde sagesse. Au lieu de suivre cette voie nouvelle les défenseurs de Marie d'Agréda voulurent poursuivre jusqu'à la fin la réhabilitation du livre. On fit apporter de l'Espagne le manuscrit autographe de la *Cité Mystique*, et les calligraphes se mirent à l'œuvre. Sous Clément XIII, la Sacrée Congrégation des rites rendit un Décret portant que le manuscrit en question était vraiment écrit de la main de Marie d'Agréda. Ce Décret a été publié récemment dans la Revue romaine intitulée : *Analecta juris Pontificii*. Sous Clément XIV, la Sacrée Congrégation des Rites rendit un autre Décret qui déclara authentiquement et légalement que la *Cité Mystique* est l'œuvre de Marie d'Agréda, et a été composée par cette religieuse. Le lendemain, Clément XIV, qui avait appartenu à l'Ordre Franciscain, imposa un silence éternel à la cause de Béatification de Marie d'Agréda, *propter librum*. Ce Décret de Clément XIV a été enregistré dans les archives de la Sacrée Congrégation

rement recourir aux révélations, et faire paraître le livre sous le nom d'une personne qui avait la réputation d'avoir des communications divines, autrement l'auteur du livre se serait compromis. Marie d'Agréda, religieuse dévote, put être amenée par l'obéissance à copier le livre et à consentir à le laisser publier sous son nom, surtout si on lui fit croire que Dieu et la Sainte Vierge en retireraient de la gloire." Il va sans dire que nous ne citons ces paroles de Mgr Chaillot que pour donner une idée plus complète de ses sentiments à l'égard de la *Cité Mystique*, et non pour en prendre, en quoi que ce soit, la responsabilité. Il est certain que, pour admettre les lignes qu'on vient de lire, il faudrait supposer un enchaînement de faits et de supercheries tels que la conscience se refuse à les croire possibles, et qu'on voudrait des preuves positives, éclatantes, à la place de conjectures, quelque vraisemblables qu'elles puissent paraître.

des Rites ; la cause n'a pas été traitée depuis cette époque. L'an dernier (1864), un littérateur français a demandé au Saint Père l'autorisation de publier une nouvelle traduction de la *Cité Mystique*. Après s'être fait rendre compte de l'état de l'affaire, et vu surtout le Décret de Clément XIV, qui impose un éternel silence, le Saint Père n'a pas accordé la permission de publier la nouvelle traduction. Un religieux établi en Belgique, qui a publié plusieurs volumes sur la Sainte Vierge d'après la *Cité Mystique*, a voulu publier à Rome l'*Histoire de Judas*, en italien, extraite de son livre et par conséquent de la *Cité Mystique*. Or, l'*Imprimatur* romain a été refusé, et l'*Histoire de Judas* n'a pas été imprimée à Rome *. Ce dernier fait est récent ; il remonte à 1864, comme le précédent."

Telles sont les lignes par lesquelles Mgr Chaillot termine sa Dissertation. On voit que sa pensée dernière, sa *Conclusion* est que le livre de Marie d'Agréda n'a aucune autorité ; qu'on ne saurait prétendre, comme quelques-uns l'ont fait, que Rome est au moins indifférente à l'égard de ce livre †, et qu'il doit

* Le religieux dont il est question dans ce passage est le R. P. Séraphin, Passioniste. Son ouvrage qui n'a pu paraître à Rome, a été publié à Paris, en français, sous ce titre : *Vie de Judas Iscariote, extraite de la Cité Mystique*. On eût sans doute mieux fait de s'abstenir, puisque l'*Imprimatur* avait été refusé à Rome.

† Nous nous abstenons de nommer ceux qui voudraient s'appuyer sur cette prétendue *indifférence* du Saint-Siège. Qu'il nous suffise, pour cette question, de renvoyer aux faits que rapporte Mgr Chaillot. Tout récemment nous avons vu invoquer, en faveur de la *Cité Mystique*, un Décret approuvé du Pape Benoît XIII, en 1729, et c'est de ce Décret que parlent certains abrégiateurs, entre autres

être abandonné. En tout cas, on ne peut nier la gravité des faits que résume ici Mgr Chaillot; et nous croyons n'avoir rien avancé de trop lorsque nous avons dit, un peu plus haut, qu'après avoir lu sa Dissertation, le moins qu'on pouvait faire était de suspendre son jugement. Répétons également qu'en présence de cette *Conclusion* de Mgr Chaillot, les récents défenseurs et propagateurs de la *Cité Mystique* doivent répondre, à moins qu'ils ne préfèrent s'en tenir à l'avis de ce prélat. Pourtant, nous pensons, quant à nous, qu'on pourrait ne pas être aussi exclusif; car si, comme le soutiennent plusieurs, l'œuvre de la Vénérable religieuse d'Agréda renferme réellement des passages qu'une saine Théologie ne saurait accepter, il est incontestable que cette œuvre contient

l'abbé Boullan, de l'œuvre de Marie d'Agréda; mais il y a ici une équivoque ou une inexactitude de faits dont on verra l'éclaircissement à la page 238 du livre de Mgr Chaillot. Ce qu'il y a de certain, dit ce prélat, p. 233, c'est que le Décret du 26 juin 1681, du Pape Innocent XI, "n'a jamais été révoqué. Malgré les instances des rois d'Espagne, qui, pendant un siècle, n'ont jamais cessé d'imploier la réhabilitation du livre, les Papes se montrèrent inflexibles. Universités, Ordres religieux, théologiens, simples fidèles, tout le monde en Espagne, semblait unanime pour demander la révocation du Décret. Tout ce qu'on obtint, c'est que l'effet en fut suspendu pour l'Espagne; mais la révocation expresse, universelle, jamais. Du moment où le Décret de condamnation était suspendu quant à l'Espagne, on ne pouvait insérer la *Cité Mystique* dans le Catalogue des livres dont la lecture est défendue partout; Voilà pourquoi les éditions de l'*Index* publiées depuis Innocent XI ne le renferment pas; le Décret de ce vénérable Pontife n'en subsiste pas moins." On voit de plus en plus combien il importe que les défenseurs du livre de Marie d'Agréda se prononcent sur tous les faits et éclairent, s'il y a lieu, la conscience des fidèles.

quantité de choses belles et tout à fait irréprochables. Ne serait-ce pas dès lors le cas de lui appliquer la règle de saint Paul: *Omnia probate: quod bonum est tenete* (I. Thess., v, 21)? Au lieu donc de la rejeter et de l'abandonner complètement comme le fait Mgr Chaillot, il serait peut-être mieux de l'éprouver de nouveau au creuset de ses plus sévères examinateurs, et d'en retenir tout ce qui serait absolument à l'abri de toute discussion et censure. Ce parti nous semblerait en effet le plus sage.

Disons maintenant un mot sur l'ensemble de l'ouvrage du savant rédacteur des *Analecta juris Pontificii*. Cet ensemble est des plus satisfaisant. La première partie qui renferme, comme nous l'avons dit, l'exposé des principes de la Théologie mystique est très-savante et appuyée sur les auteurs les plus respectables et les plus dignes de confiance. Les autres parties, celles qui ont trait aux erreurs mystiques condamnées par l'Eglise et en particulier au quiétisme et aux maximes de Fénelon, sont extrêmement curieuses et instructives. On trouve là des citations, des documents, des décisions et des autorités qu'on rencontrerait difficilement ailleurs, l'auteur ayant été à même de puiser aux meilleures sources.

Quelque important et excellent que soit cet ouvrage, la critique a cependant quelques reproches à lui faire. L'auteur est généralement trop sec et trop brisé dans sa forme. Nous regrettons aussi dans ce livre bien des négligences de style et certaines répétitions choquantes; nous regrettons également de n'y pas voir un arrangement des matières suffisamment net et clair. Sur ce dernier point, il eût été aisé, au moyen de divisions plus fréquentes et de sous-titres dans les chapitres, de rendre plus facile et

plus fructueuse l'étude de questions par elles-mêmes assez ardues et qu'on ne saurait trop, par conséquent, s'attacher à présenter sous le jour le plus favorable, même matériellement parlant. Pourquoi encore n'avoir pas donné une *Table des matières*? C'est ici, sans doute, un mince détail, mais qui ne laisse pas d'avoir son importance pour les recherches. Enfin, faisons observer, pour le commun des lecteurs, que tous les textes cités par Mgr

Chaillot sont en latin; de sorte que la lecture de son livre ne peut convenir à tous indistinctement. C'est surtout un ouvrage pour les ecclésiastiques, et, s'ils n'y rencontrent pas cette méthode, ce soin que nous sommes habitués, en France, à trouver ou à souhaiter dans nos livres, il leur offrira néanmoins un profit réel sous le rapport de la science mystique et de l'exactitude de la doctrine.

— *Revue Bibliographique.*

UN CHAMP DE BATAILLE. CUSTOZZA.

24 juin 1866.

A huit heures et demie du soir, je me mis à me promener par les rues de Goïto.

Là je rencontrai le comte K..., un Russe que j'avais connu dans le monde à Paris l'hiver dernier. Il se promenait aussi, n'ayant pas trouvé où se loger.

— Comment passer cette nuit? me demanda-t-il.

— Tiens! répondis-je frappé d'une idée: je n'ai pu voir la bataille dans la journée; si nous allions voir le champ de bataille pendant la nuit?

Ma proposition est acceptée. Il y avait des risques à courir: mais la curiosité a sa bravoure comme l'honneur militaire. Aussitôt dit, aussitôt fait. Prévoyant que nous ne pourrions pas aller en voiture, nous prîmes des chevaux et les montâmes à poil. Mon cocher, qui connaissait le pays, se risqua, moyennant un napoléon. Il sauta en croupe de mon haridelle, et nous voilà au delà du Mincio, à la re-

cherche du champ de bataille.

Nous suivîmes des chemins de traverse, craignant de trouver les routes encombrées, et pour arriver plus vite. A dix heures du soir, nous étions près du village de Marengo, sur le pont du canal.

Le ciel était moiré de flocons de nuages blancs qui devenaient de plus en plus foncés. Une lumière d'aube éclairait la campagne mouillée. Le silence n'était interrompu que par le bruit monotone du chant des cigales, que rien ne ralentit, et, de temps à autre, par quelques notes sinistres du coucou. Les feuilles ne remuaient pas au léger soupir de la brise qui venait des collines lointaines: on les aurait dit effrayées de l'immense tintamarre de la journée. Nous laissâmes à droite Roverbella, suivant le chemin vicinal qui conduit à Malavicina et à Quaderni, et nous filâmes à travers les champs par des sentiers qui conduisent à Rosegasferro, afin d'aller passer le Rione sur la route qui relie

Valeggio à Villafranca. Je crus imprudent de nous approcher trop de cette ville.

— Que dirons-nous si nous rencontrons des patrouilles ou des colonnes en marche ? me demanda mon compagnon.

— Je présenterai ma carte, répondis-je ; si ce sont des Italiens, cela suffit : si ce sont des Autrichiens, nous dirons que je suis un chirurgien de Roverbella, et vous mon aide. Et comme je suis en réalité médecin, je prouverai que je fais mon devoir en soldat de l'humanité.

Ce qui pouvait compliquer l'histoire, c'est que je n'avais pas de trousse ; mais *audaces fortuna juvat*, dans le bien comme dans le mal.

Notre voyage cependant jusqu'à Rosegafarro s'accomplit sans incident. L'armée italienne, se retirant par Volta et Borghetto, passait à notre gauche. Nous rencontrâmes néanmoins par-ci par-là quelques groupes de soldats italiens mélangés, des artilleurs sans pièces, des cavaliers sans chevaux, ligne et bersagliers réunis. Ils avaient l'air de gens horriblement fatigués, marchant ou se traînant à peine, s'arrêtant près des fossés et des rigoles où coulait un filet d'eau. Ils étaient silencieux. Deux fois seulement nous entendîmes un bel accent toscan qui entonna *Addio Minetta* ; mais, ne trouvant pas d'écho, il se tut vite ; et une seconde fois, au delà de Quaderni, nous fûmes frappés par une voix pleine de force, à l'accent vénitien, qui chantait à pleins poumons cette strophe si triste de Maineli :

*Là, sulle sponde Adriache
Giace una gran menduca ;
Date a Venezia un obolo.
Dio ve lo renderà*

Mais cette voix aussi, qui en ap-

pelait à la pitié de Dieu, se perdit dans le silence de la nuit.

Au delà de Rosegafarro cependant, une ondée de fanfare vint caresser nos oreilles. C'était probablement Bixio qui finissait la retraite et qui avait ordonné à ses régiments de jouer. Ce bizarre général est capable de tout. A quelque pas de là, nous reculâmes devant le premier groupe de cadavres. Nous descendîmes alors de cheval. Le rayon voilé de la lune nous montrait bien que c'était des Hongrois. Nous approchâmes de leur visage la lanterne du fiacre, dont nous nous étions munis ; on les aurait dit des nègres ! La mort les avait bleuis. Leurs yeux étaient ouverts ; on les avait déchaussés ; leurs poches étaient retroussées. On les avait réunis probablement là en entendant la brouette qui devait les porter dans une fosse de chaux. Nous entrions donc dans la sphère de l'action.

A l'orient et à l'occident, un rideau de vapeurs blanchâtres ; au nord, une suite de mamelons ressemblant à des nuages noirs barrait l'horizon. Les blanches lignes de Villafranca découpaient l'air à notre droite. Nous étions sur le pont du Rione. Nous marchâmes à gauche, du côté de Fornelli, pour mettre à l'abri les chevaux dans une ferme et continuer notre route à pied. Préparés à toute espèce de rencontre, nous voulions toutefois les éviter. Ce que nous avions le plus à redouter, c'étaient les traînards, les maudeurs et les paysans, qui se glissent comme des *thugs* pour dépouiller les cadavres et achever ceux qui ne sont pas encore morts. Dans la ferme, nous ne trouvâmes qu'une femme malade, devenue idiote par la peur ; tout le reste, objets, ustensiles, êtres vivants, avait disparu. La dévastation dans la nature est poétique ; au milieu des objets de la création

de l'homme, elle fait horreur. Les boulets avaient traversé les arbres et les murs de la ferme, les haies étaient abattues, les champs piétinés. Pas de cadavres. Que s'était-il passé en cet endroit ? Ce sinistre n'avait même pas de langage. Nous marchâmes alors résolûment vers Custozza.

Il était près de minuit. Les nuages s'approchaient ; déjà quelques éclairs indiquaient la feuille de route de l'orage. Nous n'avions pas fait cent pas, que nous entrions en plein dans les rayons de la mêlée.

Désormais nous ne faisons plus attention aux cadavres d'où tout signe de vie s'est envolé. Les cadavres ont presque tout la même position : couchés sur le ventre ou sur le dos, ils sont allongés. Rarement on en trouve gisant sur le flanc, raccourcis, pliés, conservant la torsion de la douleur. La mort est un laminoir. Mais si l'on regarde au visage, c'est différent. Là, le tétanos laisse sa griffe, la volonté son empreinte, la passion son cachet. D'ordinaire, les yeux sont ouverts, les lèvres contractées, la bouche entr'ouverte, la couleur marbrée, ce qui lui donne à tous quelque chose de farouche. Pas un n'a conservé sur la figure un signe de calme : serait-ce parce qu'aucun n'a pardonné ? J'ai trouvé derrière une haie deux cadavres qu'on aurait dit embrassés : ils n'étaient que rapprochés. C'étaient deux officiers qui s'étaient battus presque en duel ; l'Autrichien avait passé son épée à travers le ventre de l'Italien ; celui-ci lui avait plongé la sienne jusqu'à la garde dans la poitrine, et tous les deux étaient tombés face contre face. On aurait dit qu'ils s'embrassaient.

Nous commençons maintenant à marcher avec difficulté. Le sol est labouré par les boulets ; il n'y a plus un arbre debout ou intact ;

plus de trace de cette belle végétation de maïs, de chanvre, de vigne qui hier encore chantait la gloire de Dieu. De loin, une douzaine de lumières qui se meuvent comme des lucioles frappent nos regards : ce sont des gens qui sortent de Custozza. Un bruit aigu de charrettes mal graissées se fait entendre à notre gauche. Elles viennent probablement pour transporter les blessés. Nous nous éloignons dans une autre direction, avançant avec peine au milieu de sacs vidés, de képis, de fusils qui jonchent le sol ; là un groupe de grenadiers culbutés par une charge de lanciers ; plus loin, une compagnie de Croates hachée par la mitraille ; à gauche, une douzaine de bersagliers qui ont été coupés, tous, à la hauteur des cuisses ; à droite, des *jager* éventrés par la baïonnette ; la cavalerie avait attaqué et sabré un régiment de ligne, Hohenlohe, dit mon compagnon de voyage. Pas un soldat italien qui ait conservé sur la poitrine sa médaille militaire en argent ! Tous ces cadavres sont sans souliers. Les chevaux tués sont superposés aux hommes ou juxtaposés à leurs maîtres. Devant la mort, les créatures bipèdes ou quadrupèdes sont égales.

Un bruit nous attire alors près d'un fossé : c'est un cheval pris sous un caisson d'artillerie, qui frappe ce caisson de ses pieds. Nous coupons les traits, reculons le caisson et délivrons la bête. Aussitôt debout, ce cheval reste un moment comme stupide ; puis il hennit deux fois, et se lance à travers champ, comme si la foudre l'eût fouetté.

Mais les lumières approchent ; c'est l'ambulance sortie de Custozza qui commence sa visite du champ de bataille. Nous nous replions derrière les saules du fossé où était le cheval. Les charrettes passent : pas un mot n'est dit. Ce silence

de l'être vivant donne le frisson. Nous tournons à gauche, nous avançant dans ce triangle formé par Custozza, Ganfardine et Somma Campagna. La pluie recommençait ; le tonnerre grondait sourdement : d'autres lanternes sillonnent cette campagne boursoufflée. Enfin une plainte frappe nos oreilles : nous nous précipitons ; silence de nouveau. Deux minutes après, un cri faible comme un soupir s'échappe de la même poitrine. Une trentaine de cadavres italiens et autrichiens pêle-mêle tombés l'un sur l'autre, les pieds de celui-ci sur la face de celui-là, le Croate couché sous le bersaglier qui s'allonge de travers, l'artilleur autrichien entre les jambes du grenadier italien occupent une espèce d'affaissement du sol. Nous approchons et commençons à démêler ces morts.

“ De l'eau ! de l'eau ! ” s'écrie une voix. Nous relevons le mourant, tandis que le comte lui approche des lèvres sa gourde remplie d'un mélange d'eau, de café et de cognac. Le blessé avale une gorgée avidement et retombe. Aux quelques mots qu'il bredouille, je reconnais un Romagnol. En ouvrant sa tunique, nous voyons qu'il a la poitrine traversée d'une balle.

Nous faisons cent pas et nous voilà sur un emplacement qui paraissait un abattir. Dieu ! que s'était-il donc passé là ?

Des cadavres par centaines débordaient la vue de la ferre. C'était un carré au sommet d'une petite colline, autour d'une maison démolie par l'artillerie. Au-dessus d'une première couche de morts piétinés par la cavalerie, se superposait une seconde couche broyée par l'artillerie qui avait roulé dessus ; puis d'autres couches et d'autres couches encore. Tout était mêlé. On s'était battu là à toutes les armes. Des lambeaux de membres, lancés

dans tous les sens, indiquaient l'ouvrage de la mitraille et des grenades. Des blessures horribles au visage, au cou, aux épaules, montraient que la cavalerie avait taillé avec frénésie. Les têtes écharpées dénonçaient la participation des revolvers déchargés à bout portant. Les poitrines ouvertes, les ventres délabrés manifestaient quelle horrible besogne les armes blanches avaient accomplie, corps à corps, face à face, baïonnettes, lances, sabres. Et entre les cadavres des hommes et les carcasses des bêtes, tusils, revolvers, épées, canons, caisson du train, shakos, gibernes, sacs ; cavalerie, infanterie, artillerie, tout confondu : le soldat écrasant l'officier, le cheval l'homme, l'affût le cheval. Des rigoles rouges s'échappaient de tous les côtés sur les flancs de la colline.

En attendant, la pluie tombait à torrents. Il faisait sombre. La foudre eût été un bienfait, et nous l'invoquions pour venir en aide à notre lanterne. En descendant du côté opposé, une autre voix d'homme nous arrête. Nous accourons : c'était un officier du régiment Paumgarten. Il dit quelques mots en allemand. Le comte K...off lui parle. Mais des réponses à peine articulées du mourant nous ne pouvons recueillir que ce mot : *Elle !* puis un geste qui indique sa poitrine. Elle ! était-ce une mère, une sœur, une fiancée ? Elle ! cette invocation d'une femme en tel lieu, en une telle circonstance eût redoublé l'horreur de ce spectacle, si cela eût été possible.

Nous entrons dans une ruine qui la veille encore était une maison de délices ; elle est vide : tout a été saccagé ; des monceaux de cadavres encombrant les chambres, et, à la place du foyer de la cuisine, un chien blessé râle. Dans un coin cependant quelque chose bouge ; nous remuons du pied un paquet de

vieux linge sale, nous trouvons un perroquet tapi là, ou caché par quelqu'un. Des portraits de l'empereur Napoléon, de Victor-Emmanuel et de Garibaldi avaient été brisés sur les murs et y pendaient en lambeaux.

Il était deux heures du matin. La pluie tombait à verse. Les lumières et les charrettes de l'ambulance autrichienne approchaient. Nous voulions partir. Un éclair illumine soudain la colline d'en face : elle est hérissée de cadavres. Nous nous y rendons, montant par un clos de vigne horriblement bouleversé, semé de cadavres de bersagliers. D'un côté, nous apercevons un fouillis de corps des chevaulégers d'Alexandrie; au sommet, nous trouvons des artilleurs autrichiens hachés. La batterie placée sur ce faite avait été réduite au silence par une charge de cavalerie. Les soldats italiens sont blessés à la figure, à la tête; les Autrichiens, sabrés, passés d'outre en outre à la baïonnette; maints chevaux les jambes en l'air, quatre ou cinq affûts

disloqués, deux pièces bouleversées.

Ici encore un autre signe de vie. Nous entendant parler, une voix s'écrie, de dessous une touffe de pampres et de maïs : "Pitié au nom de la Madone!" Nous allons à lui : c'est un bersagliier des provinces méridionales qui se meurt et appelle un prêtre. Nous le relevons. Le consolons, approchons la gourde de ses lèvres. Il me demande s'il est excommunié. Je le rassure en lui parlant patois. Ma voix le soulage : il me croit. Blessé à la figure et à la poitrine par des éclats de grenade, il ne peut vivre, nous ne pouvons rien pour lui. Il ne veut pas que nous le quittions. Je lui promets d'aller chercher l'ambulance. Il fait un effort pour se soulever et s'affaisse, évanoui, peut-être mort ! Mourir seul, voilà l'horrible de cette mort des champs de bataille. Mais nous étions déjà saturés d'horreur, et l'aube blanchissait. Nous partons. A quatre heures et demie, nous étions de retour à Goïo.

—*Journal des Débats.*

HISTOIRE DE DEUX ÂMES.

(Voir page 287.)

C'est une croyance populaire en tout pays que les mariages sont écrits au ciel. Cela s'entend des mariages qui devraient se faire et non de ceux qui se font le plus souvent. Dieu, qui crée les âmes et qui les façonne chacune séparément avec bien plus de soin et d'amour qu'un ouvrier humain n'en pourrait donner à une œuvre unique d'où il attendrait toute sa

gloire, Dieu, en même temps qu'il prépare toutes les âmes pour lui, prépare aussi une âme pour une autre âme. Et les âmes ainsi préparées se reconnaissent à ce signe. "Jamais, dit Alexandrine, jamais nous ne nous aimions tant que lorsque nous voyions que l'un et l'autre nous aimions Dieu." C'est tout le mariage chrétien. Et les âmes y trouvent le plus grand

bonheur qu'elles puissent goûter en ce monde. Je ne parle pas du cloître : le cloître, ce n'est pas encore le ciel, mais déjà ce n'est plus le monde avec ses intérêts et ses passions qui l'agitent comme les vents soulèvent les flots de la mer.

Mais, au milieu même du monde, les époux chrétiens s'entretiennent du ciel, et mettent en commun leurs espérances éternelles. Ainsi avaient fait Albert et Alexandrine dès le temps où ils n'étaient point encore fiancés, où ils ne savaient même pas avec assurance s'ils pourraient jamais se donner l'un à l'autre ce nom-là, promesse d'un nom encore plus doux.

Quand, le jour de leur mariage, après la cérémonie, après leurs adieux à leurs parents, ils se virent tous deux seuls dans la voiture qui les emportait de Naples à Castellamare, enivrés de leur bonheur, ils semblaient avoir perdu le sentiment de la réalité. "Tous les deux nous croyions rêver !..." dit Alexandrine. Le rêve ne fut pas long, et la réalité leur apparut bientôt. Le dixième jour après leur mariage, Alexandrine vit Albert porter vivement son mouchoir à ses lèvres et le retirer taché de sang.

C'était le premier avertissement de la mort. Et, en effet, le mariage, le mariage même tel qu'on l'imagine trop souvent et tel qu'il n'est pas, le mariage avec toutes ses joies et sans aucune de ses épreuves, ce mariage enchanté n'était pas encore le dernier terme où tendait l'amour d'Albert et d'Alexandrine. L'union de leurs âmes était demeurée imparfaite : il était catholique, elle était protestante. Mais, en demandant à Dieu qu'Alexandrine fût délivrée de l'erreur, il avait offert sa vie pour la rançon de cette chère âme. Et, après ce crachement de sang

du 27 avril 1834, après ce signe, premier avant-coureur de la mort, les signes devaient se succéder à peu près sans interruption jusqu'à la fin, c'est-à-dire, jusqu'à la délivrance et jusqu'au paiement de la rançon promise. Cette fin, sans doute, était encore éloignée, si nous mesurons le temps à notre mesure, proportionnée elle-même à la brièveté de la vie humaine. Ils avaient deux années entières à passer ensemble sur la terre !

La lutte d'un pauvre corps contre la maladie qui devait triompher de la jeunesse et du bonheur et faire succéder la mort à la vie et le deuil à la joie, la lutte d'une âme généreuse retenue dans l'erreur par toutes les sollicitations de la tendresse filiale et attirée à la vérité par les saintes violences d'une autre tendresse et encore plus par la vérité elle-même, par son ineffable beauté ; voilà toute l'histoire des deux années de ce mariage si ardemment désiré. J'ajoute que ce furent deux années de bonheur. Aux derniers jours de la dernière année qu'il devait achever sur la terre, le 29 décembre 1835, Albert racontait, je devrais dire qu'il chantait son bonheur dans une lettre à sa sœur, Mme Craven :

"Tu ne peux te figurer combien mon Alex est de jour en jour plus charmante ; c'est la seule femme qui eût pu me rendre heureux. Ce naturel, cette tendresse que tu connais en elle, cette égalité d'humeur, tout est charmant. Rien ne peut se comparer à mon bonheur ! Tu sais que je suis passablement sauvage ; quelle peste eût été pour moi que d'avoir une femme qui ne préférât pas son intérieur à tout ! Oh ! ma chère, combien on vit doublement quand tout l'intérêt est concentré dans un même cercle d'affections, de goût, de manière de voir et de sentir ! Tous ses sentiments sont si vrais ! Elle, pas la moindre affectation ! Et je ne sais si mon état de souffrance augmente son attachement, mais ce que je puis dire, c'est que rien n'est comparable à la douceur de nos rapports. La singularité de notre vie en augmente peut-être le charme. Ces relations de frère et de sœur, embaumées d'un parfum de tendre amour, ont quelque chose de si intime, de si suave ! C'est le plus joli temps de ma vie ; c'est plus que frère et sœur, et c'est autre chose

que mari et femme. Si j'étais meilleur, moins terrestre, moins amoureux, notre vie se pourrait comparer à celle de l'ange tel que je me le figure, composé d'une âme d'homme et d'une âme de femme, ne vivant que d'amour, mais de pur amour! A elle, il ne manque rien pour cela; à moi, il me faudrait du calme, il me faudrait être complètement le maître de mon cœur qui aime tout dans l'amour..." (P. 371, 372.)

Ces luttes dont je parlais, ces luttes de la vie contre la mort dans le corps d'Albert, de la tendresse filiale contre une autre tendresse et contre l'attrait de la vérité dans l'âme d'Alexandrine, ces luttes ont sans doute troublé leur bonheur (il n'est point de bonheur sans trouble ici-bas); elles ne l'ont pas empoisonné, elles ne l'ont pas altéré dans son essence.

La sœur qui leur survit et qui nous les révèle, dit elle-même : " Dix jours sans trouble, sans inquiétude, sans nuage, dix jours de possession pleine et entière de tout le bonheur imaginé sur la terre! voilà ce qui a été accordé à une vie, heureuse néanmoins et privilégiée."

Et la sœur ne fait guère que redire ici ce qu'Alexandrine lui écrivait à elle-même dans les derniers mois de cette union si courte :

" Voilà donc le but de notre pauvre amour!... Dix jours de bonheur dans pas encore deux ans de mariage, et s'aimant autant qu'on peut s'aimer! Oh! Dieu! dix jours... car je n'ai pas été plus de dix jours entièrement sans craintes pour sa santé. Dieu m'a préparée lentement, imperceptiblement même, peut-être par pitié, car j'ai toujours mieux aimé les longues douleurs que les secousses." (P. 337.)

Et cependant, c'était le bonheur! Et Albert, déjà mourant et écrivant pour la dernière fois à la mère d'Alexandrine, lui disait :

" Ma mère, laissez-moi commencer l'année en vous parlant de votre Alex et de tout mon bonheur, que je vous dois; plus nous allons, plus ce bonheur prend de profondeur et de solidité. Vous qui saviez quel ange était votre fille, quelle reconnaissance ne vous dois-je pas pour avoir eu la confiance que je la rendrais heureuse! Que Dieu m'accorde de ne pas vous causer de mécompte à ce sujet. Mais si je suis à Alex, c'est à son cher caractère et non à moi qu'il faut en attribuer le mérite. C'est la seule femme non-seulement

qui eût pu me rendre heureux, mais la seule, je crois, que j'eusse pu rendre heureuse."

Quelques mois après, Alexandrine écrivait à l'abbé Gerbet * : " Oh! mon Dieu! sa mort a été douce, et il est mort appuyé sur moi." Qui pourrait encore douter de ce bonheur ainsi affirmé devant la mort?

Ils furent heureux, heureux d'un bonheur qui avait de jour en jour, suivant la parole d'Albert, plus de profondeur et de solidité. Le bonheur fut le maître de ces deux âmes célestes et leur apprit ce que la plupart des hommes n'apprennent bien que par les rudes leçons du malheur, à compatir à la douleur d'autrui. Toute la race humaine peut redire la parole de la reine de Carthage :

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Mais, comme les anges qui, du sein de leur immuable félicité, compatissent aux douleurs humaines qu'ils ne peuvent jamais connaître, Albert et Alexandrine sont d'autant meilleurs qu'ils sont plus heureux.

La nouvelle de la condamnation des doctrines de l'*Avenir* vient surprendre Albert au milieu des ineffables joies de l'attente désormais tranquille et assurée du bonheur; il apprend qu'on ne sait rien des projets de l'abbé de La Mennais, et qu'on craint tout; il songe à la grande et redoutable influence du maître sur ses disciples; il tremble pour M. de Montalembert; il lui adresse la lettre la plus tendre et la plus pathétique. " Comment, lui dit-il, comment ne souffrirais-je pas de ta douleur, moi dont le cœur est dans le ciel!"

Pendant les deux années de leur union ici-bas, le cœur des deux

* Mort il y a près de deux ans, évêque de Perpignan.

époux fut dans le ciel, c'est-à-dire dans l'innocence et dans le bonheur, comme Alexandrine l'avait demandé à Dieu la veille de son mariage, non pas seulement pour Albert et pour elle-même, mais aussi bien pour sa mère, qu'elle allait quitter, pour son père mort, dont elle implorait la bénédiction, pour ses frères, pour le père et la mère d'Albert, pour les frères et les sœurs qu'Albert allait lui donner. Cependant elle parlait plus particulièrement d'Albert et d'elle-même à Dieu : " Prends Albert et moi dans ton amour." Je l'ai déjà dit, c'est là que ces deux nobles âmes s'étaient rencontrées d'abord, c'est là qu'elles se sont unies si étroitement pour la vie, qui leur fut mesurée si courte, et pour l'éternité.

Mais j'entends faire à cet amour angélique un étrange reproche : C'est trop beau ; il y a dans cette tendresse et dans cette piété sublimes plus d'imagination que de vérité ; quoi que nous fassions pour nous exciter nous-mêmes et pour élever nos esprits et nos cœurs, nous ne voyons jamais que nos pieds quittent la terre ni que notre tête atteigne le ciel.

Et cette fausse sagesse nous avertit de réserver notre admiration pour un héroïsme moins exalté, qui lui semble plus vrai parce qu'il n'a plus rien d'héroïque, et qu'il ne mérite plus notre admiration.

Je veux qu'Alexandrine réponde ici elle-même à cette sagesse qui dit à l'homme fait à l'image de Dieu : Retiens en bas ton esprit et ton cœur : Un ami se faisait, il y a trente-deux ans, auprès d'elle, l'interprète de cette sagesse aussi ancienne que la pusillanimité humaine, et Alexandrine lui répondait au milieu même des angoisses de la séparation d'avec

celui qu'elle aimait plus que tout ici-bas* :

" Permettez-moi de défendre un peu une chose dont je tiens maintenant tout mon bonheur ; car quoique je ne puisse pas du tout comparer mes sentiments aux sentiments angéliques d'Eugénie, j'ai assez de cette exaltation religieuse que vous blâmez pour m'élever au-dessus de mon malheur. Que signifie exaltation ? Élévation au-dessus de la terre, qui sert à toucher les seules choses éternelles, les seules choses heureuses. Oh ! mon ami ! ce qui fait supporter un malheur comme le mien, ce qui ferait tout supporter, ce qui, vous le savez, a fait endurer les supplices les plus atroces, non-seulement avec courage, mais avec joie, est ce donc quelque chose de si malheureux ? Peut-on craindre de voir ceux qu'on aime posséder une si belle garantie contre toute espèce de malheur ? Oh ! en vérité, je ne puis m'empêcher de trouver bien étranges ceux qui jugent ainsi, et quand un coup bien sensible les frappe, ou bien à l'heure de leur mort, je suis bien sûre qu'ils ont comme une espèce de vague regret (dont ils ne se rendent peut-être pas compte) de ne pas avoir cette exaltation qui rend tout léger, qui remplit tout d'espérance.

Blâmer l'exaltation religieuse, n'est-ce pas, en d'autres termes, blâmer l'exagération de l'amour de Dieu ? Et de bonne foi, dites-moi si vous croyez qu'il soit possible de trop aimer Dieu. Quand même on en deviendrait fou, oh ! la belle et naturelle folie ! Les avares deviennent bien fous par amour pour leurs trésors, et quelquefois un homme par amour, pour une femme ; et c'est ce que vous ne critiquez pas, c'est ce qu'on ne nomme pas folie !" (P. 439, 440.)

Qu'on ne se méprenne point sur le caractère de cette exaltation. Vivant déjà dans le ciel, Alexandrine vivait encore sur la terre pour connaître et pour accepter toutes les nécessités et toutes les obligations de la vie du temps. Les grandes âmes ne s'élèvent pas vers Dieu et ne demeurent pas sans cesse en sa présence pour fuir les devoirs que Dieu leur a imposés ici-bas, pour désertier les combats qu'elles doivent soutenir, qu'elles doivent livrer quelquefois. Alexandrine a raison de défendre sans réserve l'exaltation religieuse : une autre exaltation nous fait oublier trop souvent la réalité pour le rêve et le devoir pour la passion ; l'exaltation religieuse nous

* Cette lettre est datée de la nuit du jeudi au vendredi 24 juin 1836. Albert mourut le 29 juin, à six heures du matin.

fait embrasser avec amour nos devoirs les plus douloureux, car c'est Dieu qui nous les a prescrits ; elle nous empêche de dédaigner même nos obligations les plus humbles, car ces obligations de nous livrer aux soins les plus vulgaires échappent à cette vulgarité par l'exaltation même qui saisit avec une ardeur pleine de joie les moyens qui lui sont offerts de se rendre agréable à Dieu ; et ces obligations qui, en dépit de l'orgueil qui les méprise, viennent, aussi bien que nos devoirs les plus sublimes, de la volonté de Dieu, tirent de cette origine une noblesse et une beauté que n'ont pas au même degré tant d'actes fameux parmi les hommes.

Et une âme vraiment héroïque, une âme chrétienne ne se réserve pas comme un personnage de théâtre pour les circonstances solennelles où elle pourra s'étaler dans toute sa grandeur et se proposer elle-même à l'admiration du monde. Un cœur qui aime trouve une égale joie et une ineffable douceur à faire la volonté de ce qu'il aime, dans les petites aussi bien que dans les grandes choses.

J'ai déjà parlé de la médiocrité de fortune d'Albert et d'Alexandrine. Un an avant leur mariage, M. de La Ferronnays écrivait de Civita-Vecchia, où il était retenu près d'Albert, à peine convalescent d'une maladie violente qui venait de mettre ses jours en danger : " Ils seront pauvres sans doute." C'est un regret trop naturel au cœur d'un père, ce n'est pas une objection, car il ajoute aussitôt : " Mais ils connaîtront quelques jours de véritable bonheur *. Je n'ai ni le courage ni la volonté d'y mettre opposi-

" seras pas plus cruelle que moi." (C'est à la comtesse de La Ferronnays qu'il écrivait.) Il se disait sans doute pour Albert et Alexandrine comme pour lui-même, après les dépenses que lui avait imposées la maladie d'Albert, que la Providence vient en aide aux honnêtes gens qui font leur devoir : " Quand je pense aux terreurs que j'ai eues, je remercie le ciel, je le bénis, je trouve qu'il m'en tient quitte à bon marché, et je ne songe pas à disputer pour le prix. Il en résultera que mon petit trésor de Naples ne me conduira pas au-si loin que je l'espérais et sera épuisé un mois plus tôt que je ne l'avais calculé * : Dieu y pourvoira ! " Et pourtant, ce souci de l'avenir des deux jeunes gens assiérait sa pensée.

Quelques mois plus tard, Mlle Pauline de la Ferronnays (Mme Craven) écrivait à Alexandrine : " L'affection que mon père et ma mère ont pour toi ressemble tellement à celle qu'ils ont pour nous, que je suis sûre qu'il n'y a nulle différence entre les inquiétudes et les réflexions que leur cause ton sort et celles auxquelles ils se livreraient pour le mien... Nous avons passé une triste heure à causer de toutes ces choses prosaïques, positives et si odieusement indispensables. Mon père disait : *Pour ceux-là, on peut acculer à la rigueur sans rien accorder au luxe, ils sont si parfaitement raisonnables l'un et l'autre !* Eh bien ! Alexandrine, même ainsi, il pensait que vous auriez des difficultés que vous ne pouvez vous figurer, mais aux-

* Quelques jours !... Albert et Alexandrine avaient une ambition infiniment plus grande.

* La fille du comte de La Ferronnays dit aujourd'hui avec une fierté bien légitime : " J'ose rappeler que, lorsque mon père écrivait ces lignes, il n'y avait pas trois ans qu'il avait cessé d'être ambassadeur."

“quelles doivent penser ceux dont
 “la volonté vous y aurait exposés.
 “Quant à Albert, tu sais ce qu’il
 “éprouve, et tu comprends ce que
 “doit être pour lui la pensée de
 “t’imposer de tels sacrifices. Mais
 “au milieu de ces réflexions désolantes, mon père, ma mère, et
 “nous tous, nous sentons une sorte de confiance, chez moi entière, dans l’avenir. Aussi jamais, même
 “lorsque la raison parle le plus haut, mon père ne songe à autre chose qu’à attendre. C’est là le pire; la pensée de vous voir renoncer l’un à l’autre ne vient plus à personne, pas plus, je l’espère, à ta mère qu’à la nôtre!”
 La pensée de ces difficultés, *res angusta domi*, tourmentait encore M. de La Ferronnays pendant la première année du mariage d’Albert et d’Alexandrine: “*Il verse de vraies larmes quand il songe à quel point nous sommes mal à l’aise quant à la fortune*”, écrivait Alexandrine à Eugénie. Mais Albert écrivait le même jour à son père:

“Mon père bien-aimé, ce qui me fait grand peine, c’est votre extrême préoccupation de la modicité de notre fortune. Je sais que nous ne sommes pas immensément riches; ni Alex ni moi nous n’avons fait un mariage d’argent, mais j’avoue que j’ai beau chercher, je ne puis voir que nous soyons si mal à l’aise. Dites-moi je vous prie, s’il est beaucoup de jeunes ménages qui arrivent au bout de leur première année de mariage ayant fait des économies. La seconde année n’est-elle pas d’ordinaire employée à combler le déficit de la première, dans quelque proportion de fortune que l’on soit? Vous qui connaissez la simplicité de nos goûts et de nos habitudes, comment se peut-il faire, mon bon père, que vous ayez autant d’inquiétude? Figurez-vous même qu’ici * nous menons un train qui fit croire que nous sommes très loin d’être pauvres. Il est très peu de monde qui, comme nous, ait ici une voiture tous les jours. De plus, nous supportons, sans en être gênés, la dépense de deux médecins, dont l’un est une célébrité.. Adieu mon bon père; aimez toujours votre Albert, je vous en conjure, et soyez sûr que la plénitude de notre bonheur ne saurait être surpassée.

Si j’ai insisté sur ce point, plus

peut-être qu’il ne semblait nécessaire à beaucoup de ceux qui me lisent, c’est que les âmes généreuses, les âmes héroïques sont toujours soupçonnées de ne rien savoir des nécessités d’ici-bas. On ne nie point leur détachement des choses de la terre; on l’exagérerait bien plutôt si la parole humaine pouvait s’élever encore plus haut que la vertu; mais on ne l’exagérerait que pour adoucir la blessure d’une vanité que tant de grandeur offusque, car il est bien entendu que ces grands sentiments d’amour et de piété, qui font que le cœur est dans le ciel, ne vont guère avec une bonne conduite des intérêts de la vie, et que les exaltés sont en même temps des incapables.

On vient de voir cependant le bon témoignage qu’Albert rend à son père des affaires de son ménage. C’est qu’Alexandrine, “quoique sortant d’une maison où régnait toute la magnificence et toute la profusion habituelles dans celles des Russes, ne se démentit pas un seul instant depuis le jour de son mariage jusqu’à celui de sa mort, et, à force d’ordre et d’économie, fut toujours rendre plus que suffisant leur modeste revenu, conserver, au milieu de la plus grande simplicité, l’élégance et le bon goût, et rester magnifique dans sa générosité *.”

Cette économie sévère, tant qu’elle demeure à l’état de théorie, a toute la beauté de l’ordre, qu’elle est destinée à maintenir ou à rétablir, toute la beauté d’un sacrifice sans cesse répété. Mais, dans l’application nous éprouvons que les sacrifices que l’économie exige de nous ne s’exercent guère que sur de petites choses et ne nous

* C’est Mme Craven qui rend ce témoignage à sa sœur.

valent aucune admiration, pas même la nôtre ; ils seraient mieux appelés des ennuis de tous les instants, et ils donnent à l'économie une physionomie maussade qui fait hésiter quelquefois à reconnaître en elle une vertu. Alexandrine cependant sut en faire une vertu aimable et répandre sur tous ces détails mesquins où il faut bien descendre le charme irrésistible de sa grâce et de sa bonté. Et voici ce qu'Albert écrivait encore à son père, quelques mois après la lettre que je viens de citer :

“ Alexandrine... consentirait volontiers, si on la laissait faire, à passer l'hiver tout entier sans remuer les pieds. Elle croit que l'exercice qu'elle prend à la maison lui suffit. Il est vrai qu'elle en prend beaucoup ainsi. Je voudrais que vous puissiez la voir à la tête de son ménage, ayant ses provisions de riz, de bougies, de café, de sucre, etc., et faisant chaque jour elle-même, la distribution nécessaire de tous ces ingrédients. Nous avons une cuisinière qu'elle dirige ; enfin la maison marche avec ordre, économie, régularité. Ne trouvez-vous pas cela bien pour une personne que l'on soupçonnait capable de tout, hormis de savoir mener un ménage ? Vous me direz à cela que la poésie en souffre. Dans les moments d'inspection et de coup de feu, peut-être un peu ; mais une fois entrée dans le salon, vous retrouvez l'élégante, charmante, ravissante Alexandrine d'autrefois. Enfin, mon bon père, le bon Dieu semble avoir fabriqué mon intérieur exprès pour mon bonheur ; car une femme uniquement ménagère m'eût assommé, comme au-si j'eusse été fort impatienté d'avoir une belle compagne qui m'eût été bonne à rien dans le ménage. ” (P. 359, 360.)

Et dans sa dernière lettre à la princesse Lapoukhyu (Mme d'Alopeus), lettre dont j'ai déjà cité quelques lignes, Albert disait encore :

“ Si vous pouviez la voir s'occuper de son ménage et de tous les ennuyeux détails qui forment cette occupation, avec tant de gaieté, tant de persévérance ! Où a-t-elle acquis un talent de ce genre. L'élégante Mlle d'Alopeus ? Où a-t-elle appris à se transformer dans sa cuisine en vraie ménagère, sans rien perdre cependant de cette même élégance et de ce charme qui fait tourner les têtes ? ” (P. 373.)

Toute son humilité ne pouvait empêcher Alexandrine d'être elle-même frappée de sa transforma-

tion. Elle en riait avec le meilleur ami d'Albert, devenu le sien :

“ Si vous saviez, cher Montal *, comme je suis enfouté corps et esprits dans le ménage, cela vous ferait pitié, et en même temps vous ririez bien. Il ne reste plus vestige de la poétique Alex. entourée comme elle l'est de provisions d'huile, de pommes de terre, de riz, de chandelles, et sachant. Je vous prie de le croire, ce que tout cela vaut, et jusqu'au prix d'un œuf ! ” (P. 362.)

Non, quoi qu'elle puisse dire, elle n'a rien perdu de sa poésie, de sa grâce, qui lui gagnait tous les cœurs, de ce charme puissant, si doux à subir, et que tous subissaient autour d'elle. En apprenant, quand ce fut un devoir de son nouvel état, en apprenant ce que “ l'élégante mademoiselle “ d'Alopeus ” avait toujours ignoré, le *prix d'un œuf*, elle n'a rien désappris de ce qu'elle savait si bien. Et surtout elle ne s'est point attachée à la terre pour y être descendue avec cette humeur enjouée. La nécessité qui fit d'elle une bonne ménagère, ne put arracher ses ailes à cet ange.

Encore que ces intérêts dont il lui fallait prendre soin fussent ceux du ménage, c'est toujours en Dieu qu'elle allait retrouver Albert. L'amour et la piété se mêlaient ensemble dans son cœur aussi bien que dans le cœur d'Albert. Encore protestante, à Pise, elle goûtait une joie extrême à suivre Albert à la messe, et l'idée ne lui vint même pas de s'informer où était le temple protestant. “ Singulier état dit-elle plus tard, singulier état d'indépendance spirituelle, assez conséquent, du reste, avec ma croyance d'alors. ” Mais que serait-elle allée chercher au temple protestant ? Elle y fut

* Alexandrine disait Montal comme Albert et ses sœurs disaient Alex : l'affection se plaît à façonner ainsi à son usage particulier le nom de ceux qu'elle aime, et du jour où Alexandrine fit du meilleur ami d'Albert son meilleur ami, M. de Montal lembert ne fut plus pour elle, jusqu'à la fin, que Montal.

encore cependant, et elle n'y trouva qu'un regret plus vif d'être séparée d'Albert. A Naples, elle fut conduite au temple par Albert, qui, s'arrêtant à la porte, la laissa entrer seule :

“ Je souffris beaucoup, dit-elle, de me séparer ainsi de mon mari pour m'approcher de Dieu, et ce fut avec un vif sentiment de soulagement que je me retrouvai ensuite près de lui. Dieu merci, ce fut la dernière fois de ma vie que je participai au culte protestant.

“ *Jeu*di 16 *Avril*.—Albert a communiqué avec toute sa famille. J'ai été malade. Le chagrin que je ressentais de notre séparation spirituelle ajoutait encore à mon malaise.”

A Constantinople, elle fit comme elle faisait à Pise; elle fut avec Albert entendre la messe à Sainte-Marie (des Francs): “ J'ai eu là, dit-elle, une de ces touches invisibles du Saint-Esprit, dont le souvenir est plus vif que celui de bien des choses matérielles. La messe me faisait alors, je pense, le même effet que le soleil aux aveugles.”

La conversion, qui devait consommer l'union de ces deux âmes, était bien plus contrariée que ne l'avait été leur mariage. La veille même de ce mariage, Alexandrine avait prévu où serait l'obstacle à sa conversion, mais elle avait prévu en même temps où elle trouverait la force de le vaincre :

“ Le 16 avril (mercredi), Albert me mena chez ses parents et là, devant Mgr Porta, je fis la promesse que tous mes enfants seraient catholiques. Je me souviens que lorsqu'il fallut dire oui, Mme de la Ferronnays me regarda, comme craignant un peu que cela ne me fit de la peine, et me dit avec douceur: Vous le voulez bien, n'est-ce pas? ” Elle ignorait le plaisir que j'éprouvais à faire cette promesse, et qu'elle me remplissait d'une joie suave. Il est singulier qu'à aucun temps de ma vie je n'aie désiré avoir des enfants protestants: je les aurais préférés grecs, mais toujours et avant tout catholiques.

“ Ce fut un de ces jours-là, peut-être ce jour-là même que, causant avec Pauline, je lui dis que trois morts ou une naissance me rendraient catholique moi-même à l'instant. Je voulais dire ma propre mort (car je sentais dès lors que je n'aurais pas voulu mourir dans une autre foi) ou bien celles de ma mère, qui m'eût délivrée de

la douleur de l'affliger, ou enfin celle de mon Albert. Je pensais aussi que si j'avais un jour un enfant, cela me donnerait le courage de braver le chagrin de ma mère.

“ La plus douloureuse de toutes ces prévisions fut celle qui se réalisa.” (P. 198, 199.)

Alexandrine ne devait pas croire cependant que sa mère ferait à sa conversion une opposition bien passionnée. Pendant la maladie dont Albert faillit mourir à Civita-Vecchia, Mme d'Alopeus “ avait prié dans nos églises, avait allumé des cierges devant nos images et s'y était agenouillée avec un sentiment qui alors ressemblait fort à celui des catholiques ” Mais sous l'influence peut-être de son entourage, de cette Mlle Catiche, dont j'ai parlé, ces sentiments pacifiques s'altérèrent, et elle ne craignit pas d'écrire à sa fille que son changement de religion, si jamais il avait lieu, *la clouerait dans le cercueil*. Qu'on imagine l'effet d'une telle parole sur l'âme tendre d'Alexandrine. Il est bon cependant que cette parole ait été dite, il est bon que la prière ait été employée comme la menace pour retenir Alexandrine dans l'hérésie: sa conversion ne peut plus être soupçonnée d'avoir été une lâche concession à la tendresse conjugale. Si, après tant de luttes, cette âme généreuse s'est enfin rendue, elle ne s'est rendue qu'à Dieu! Elle-même annonçant à sa mère la résolution qu'elle avait prise d'abjurer les erreurs protestantes et d'embrasser la foi catholique, lui écrivait :

“ Donner à un mari si aimé, qui peut vivre encore quelques mois, mais dont tous les jours sont comptés, une dernière grande joie: communier ensemble pour la première, peut-être pour la dernière fois!... Ah! ton cœur, ma mère, n'y résisterait pas si toutefois ta conscience n'y mettait pas d'obstacle; car à aucun prix, fût-ce pour adoucir la mort à mon mari, je ne voudrais agir déloyalement vis-à-vis de Dieu, et ce serait agir déloyalement que d'embrasser une religion sans conviction, et par amour pour qui que ce fût au monde.” (P. 393.)

C'est toujours le cri d'amour et de foi de Polyeucte :

Je vous aime
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

Mais ce cœur est assez grand pour que la tendresse de la fille y trouve place à côté de la foi de la chrétienne et de l'amour de l'épouse :

“ Tu me connais assez, ma mère, pour penser que je n'aurais pas pu devenir catholique si j'avais dû croire que mes parents, frères ou amis, protestants, seront damnés. Mais je m'en suis assurée, je l'ai lu avec attention, ce n'est point là leur foi. Ils ne croient point damnés ceux qui sont de bonne foi dans leur croyance.”

Parmi tant de fausses idées que les protestants ont de la doctrine catholique, celle-là est assurément la plus funeste, car elle tend à séduire les plus saintes affections pour les tourner contre Dieu et contre sa vérité. Et qui a entrepris de ramener à Dieu une âme faite pour lui, connaît trop bien ce cri : Mais votre religion me dit que ma mère est damnée !

Alexandrine racontait l'histoire d'un roi païen qui, vaincu de la vérité du christianisme, avait cependant refusé le baptême, disant qu'il aimait mieux être damné avec ses parents que sauvé sans eux. Alexandrine, encore mal instruite de notre religion, approuvait fort la conduite de ce roi Frison. Mais quand elle fut plus éclairée, elle redouta encore pour sa mère cette fausse idée de la doctrine catholique. Elle écrivait à M. de Montalembert :

“ Elle ne peut pas croire que les catholiques regardent comme possible le salut de ceux d'une autre foi, et elle penserait toujours qu'en changeant je mettrais non-seulement pour la terre, mais pour l'éternité, un affreux abîme entre ma famille et moi ! A cette idée, quelle mère consentirait ? En effet, moi-même, si on me disait que mon pauvre père a la mauvaise part, et qu'Albert est destiné à avoir la bonne, et qu'après en avoir choisi une, je me sépare de l'autre à jamais, je crois que, puisque le bonheur serait promis à Albert, je l'y laisserais aller seul, et que je voudrais rejoindre mon pauvre père.”

Mais Dieu n'a pas condamné le cœur humain à ce choix cruel. Son Eglise nous enseigne que les hérétiques, que les infidèles eux-mêmes, s'ils sont de bonne foi, sont sauvés. Elle ne prononce la damnation de personne. Il n'est pas d'homme dont elle ne déclare le salut possible. Et, en proclamant le crime digne d'un châtement éternel, elle nous laisse cependant incertains de la damnation même du criminel qui a pu encore, au milieu des affres de la mort et des dernières convulsions de l'agonie, être sauvé par un mouvement de repentir dont il ne pouvait plus donner aucun témoignage extérieur. Et il n'est jamais vrai de dire qu'en revenant à Dieu et à son Eglise, on se sépare de son père et de sa mère.

Si telle est la doctrine catholique, à l'égard du criminel, et je dis du criminel le plus odieux, comment peut-on croire que l'Eglise prononce la damnation des infidèles, et surtout la damnation des protestants, qui sont ses enfants égarés, mais ses enfants, portant bien souvent en eux la ressemblance de leur Mère qu'ils ne reconnaissent plus, mais qui les connaît toujours et qui est joyeuse, comme une mère, de voir reluire dans leur vertu la grâce des croyances qu'ils ont conservées !

C'est là cependant ce qui avait fait hésiter longtemps Alexandrine ; mais quand, mieux instruite, elle fut rassurée sur ce point, elle craignit encore d'affliger sa mère ; elle était affligée elle-même à la pensée de cette séparation spirituelle ici-bas. “ Hélas, voilà qu'hier ma mère m'écrivit qu'elle espère communier avec moi l'année prochaine et me supplie d'être toujours fidèle ! O mon Dieu ! quand connaîtrai-je le calme et le repos ? C'est là ce que j'ai le

“ moins goûté dans ma vie ! ” Ah ! fille de Luther, votre âme était faite pour la vérité, et l'hérésie que vous aviez reçue en héritage vous condamnait à redire la parole de Luther à la vue des morts couchés dans le cimetière de Worms : *Invideo quia quiescunt*. C'était le remords qui tourmentait l'âme de l'hérésiarque dont le crime avait préparé le tourment de tant d'âmes. Votre tourment, à vous, était plus noble ; vous étiez fille, épouse et chrétienne, et vous ne saviez comment accorder ensemble ces saintes tendresses qui étaient toute votre vie.

“ Ah ! disiez-vous, si dans le tombeau on sent qu'on dort, qu'on attend le jugement de Dieu, que de grands crimes ne vous le font pas craindre, ce repos mêlé de vagues idées, mais plus de ces idées embrouillantes de la terre cette sensation d'avoir accompli sa destinée est peut-être préférable à tout ce qu'offre la terre ; car, quelque délicieux que cela puisse être, tout y est toujours mêlé de diverses inquiétudes et de diverses hontes, mélange insupportable. Je m'explique mal ; mais le mot de l'énigme, c'est que j'ai soif de repos, et que si la vieillesse ou même la mort m'en donnent, je les bénirai. ” Mais relisant plus tard, après votre conversion et après la mort d'Albert, ces lignes que vous aviez écrites, vous ajoutiez : “ Avant la vieillesse et la mort, la Foi m'en a donné, du repos ! ”

Si dès-lors Alexandrine avait vu clairement la vérité, elle ne lui eût opposé aucune résistance. En vain sa mère l'eût menacée, l'eût suppliée, en vain même elle eût pleuré : Dieu eût été tout de suite le plus fort ! Mais Alexandrine entrevoyait seulement la vérité ; au

licu de chercher une plus vive lumière, elle la fuyait (c'est l'histoire de bien des filles de Luther et de Calvin), elle s'attachait à des doutes qui lui permettaient de ne point affliger sa mère ; elle aspirait au repos qu'elle fuyait sans le savoir, car pour une âme telle que la sienne, il ne peut être que la possession de la vérité. Elle écrivait à ses sœurs de la Ferronnays :

“ O mes sœurs, que vous êtes heureuses d'être en repos sur la religion ! Quand sortirai-je d'où je suis ? Ma pauvre mère m'écrivait des lettres si touchantes ! Oh ! que Dieu ne m'abandonne pas, et rende la santé à Albert ! Ma mère, qui a fait le bonheur de ma vie, ma mère, à qui je dois d'avoir épousé un catholique, qui a fait pour moi autant qu'une mère peut faire, je ne puis pas briser son cœur. Si j'étais libre de mes actions, cependant, j'examinerais, j'étudierais... je TACHERAIS de devenir catholique. ”

Mais la sœur, à qui était adressée cette lettre, y avait répondu d'avance :

“ Quand je prie pour devenir bonne, je te vois bien loin devant moi sur ce long chemin de la perfection. Je trouve ton caractère si admirable, si estimable ! Oh ! si doux, courageux, tendre et fidèle, si lent à se décourager, si prompt à se relever. Oh ! Dieu a béni notre Albert, et il achèvera son bonheur ; aussi n'ai-je point de crainte pour notre grande idée. Dieu lui-même te conduira. Tu es sa douce brebis qu'il veut ramener sans l'effaroucher. Il nous accordera un doux consentement, et permettra que ce soit sans froisser le cher cœur de ta mère. Mon Alex, je veux prier avec tant de ferveur pour toi ! (P. 360.) ”

Toute la famille de la Ferronnays, petits et grands, s'employait à faire violence à Dieu pour en obtenir la conversion d'Alexandrine. Dès avant le mariage, Mme de la Ferronnays et ses filles avaient monté à genoux la *Scala sancta* pour la fiancée d'Albert. Et Alexandrine, retrouvant plus tard ce souvenir dans une lettre d'Eugénie, écrivait :

“ Mon Dieu ! quelles sœurs m'attendaient, et quelles prières se sont élevées pour moi à Rome ! Les plus ferventes qui aient jamais été faites pour moi, les plus pures et les plus désintéressées de mon Albert (car il les faisait sans espoir de retour et seulement pour obtenir que je devinsse, catholique, offrant, pour cela tout ce qu'il pouvait offrir), puis ces prières de sa

mère et de ses sœurs, celles d'Olga au moment de sa première communion... Merci, mon Dieu ! vous les avez exaucées ! Vous m'avez donnée à Albert et Albert m'a donnée à vous !”

Si ces prières furent exaucées, elles ne le furent cependant pas autrement qu'Albert l'avait demandé. Il avait offert sa vie pour le salut de l'âme d'Alexandrine. Dieu agréa son sacrifice et tira cette âme des ténèbres de l'erreur. Qu'on ne dise point : Albert était poitrinaire, et il ne serait pas mort un jour plus tard s'il n'avait pas fait cette prière à Dieu ; Alexandrine qui, bien avant sa conversion, “était contente d'avoir l'air catholique”, n'avait pas besoin du secours de cette offrande d'Albert pour se convertir un jour ou l'autre : et il n'y a entre cette mort et cette conversion qu'un rapport imaginaire... N'y eût-il que le rapport prévu par Alexandrine quand elle disait : *Trois morts ou une naissance me rendraient catholique*, ce serait assez pour justifier Albert. Qu'on écoute Alexandrine raconter elle-même comment elle trouva le repos tant cherché, mais non-seulement le repos, la joie avec le repos, dans l'événement même qui semblait la vouer à une douleur sans consolation :

“ *Dimanche 26 mars.* -- La nuit, Albert a dormi, mais en se réveillant il étouffait, et vers le matin sa douleur avait passé du côté de l'épaule au milieu de la poitrine. Il me dit qu'il avait eu la sensation d'étouffer à en mourir. A cinq heures et demie, j'ai été réveiller Fernand, lui dire tout, et il a couru chercher Brera.

“ Je surveillais mon Albert avec anxiété, en attendant le retour de Fernand. Il rentre. Je vois ses lèvres entièrement pâles ; il me parle avec effort, et me dit : qu'il faut faire venir un confesseur... “ En sommes-nous là ? En sommes-nous vraiment là ? ” m'écriai-je. Puis j'ajoutai presque à l'instant : “ A PRÉSENT JE SUIS CATHOLIQUE. ” Et, ces mots proférés, la fermeté, sinon le bonheur, rentra dans mon âme.

“ Malgré l'horreur de cette journée, il y avait dans la résolution irrévocable que j'avais prise un germe de joie que je présentais. ” (P. 383, 384.)

Cette jeune femme, qui parle de joie quand son mari va mourir, est celle dont Aahnemann, appelé au

près de ce mourant, dit : “ Depuis “ soixante ans que je soigne, je n'ai “ pas vu une seule femme qui ai- “ mât autant son mari. ” C'est elle qui reçut avec un sourire la nouvelle qu'il y avait pour elle un danger mortel à dormir dans la même chambre qu'Albert : “ La sensation que je ressentis me causa, dit-elle, une sorte de bonheur. ” C'est elle qui au temps où elle était partagée entre la crainte de perdre Albert et l'espoir de le sauver, croyant un jour voir du sang dans le bassin d'argent placé à côté de lui, mais pensant que ce n'était peut-être que le jus des fruits qu'il avait mangés, et voulant sortir de cette incertitude, approcha le bassin de ses lèvres et goûta son contenu, au risque de goûter le sang d'Albert !

C'est parce qu'elle aimait Albert d'un amour surnaturel qu'elle se réjouissait d'être tout à fait unie à lui, même au prix de la vie d'Albert. Sa prière à elle-même était exaucée, en même temps que les prières de tous les catholiques qui l'aimaient.... “ Père adoré, je te “ demande (car tu as permis de “ demander), je te demande, au “ nom de ton fils Notre-Seigneur “ Jésus-Christ, à qui tu as promis de ne rien refuser, je te demande de vivre, mourir et re- “ naître avec mon Albert chéri ! “ Je l'aime, mon Dieu ! Je l'aime “ beaucoup en toi, et je l'aime “ beaucoup parce qu'il t'aime, ô “ mon Dieu ! Oh ! garde-nous tou- “ jours ensemble dans ton amour, “ ne nous sépare jamais ! ” Elle avait maintenant dans la mort prochaine d'Albert et dans la foi et la piété catholique dont elle se sentait l'âme toute pleine et comme inondée depuis qu'elle savait qu'Albert allait mourir, elle avait un double gage de leur union éternelle.

A la dernière heure, quand elle peut encore lui parler, mais que déjà elle ne peut plus l'entendre, elle lui jette, dans un élan d'amour, ce mot que l'amour humain ne doit jamais prononcer : " Oh ! Albert, je t'adore ! " C'est la dernière parole qu'il ait entendue sur la terre. Plus tard, Alexandrine demande pardon à Dieu de ce cri, mais sans pouvoir regretter d'avoir donné ici-bas cette dernière joie à celui qu'elle aime :

" Vous, mon Dieu, que seul j'adore maintenant, vous m'avez pardonné ce mot que

je ne veux plus dire que pour vous, et qu'encore maintenant, pardonnez ma faiblesse, je suis aise d'avoir dit à mon pauvre ami mourant."

Et les derniers mots de lui qu'elle écrivit dans son journal furent ceux-ci : " Elle vient avec moi ! Elle vient avec moi ! " Sa mort était le triomphe de son amour, et il quittait la vie en jetant ce cri d'amour et de victoire !

ALEX. DE SAINT ALBIN.

LA CHAPELLE DES MARTYRS ET LA LIGNE DROITE.

Un journal non suspect nous a dit l'autre jour l'intervention de Mgr l'archevêque de Paris, à l'effet d'obtenir que la ligne droite, cette inexorable ligne droite, daigne un peu fléchir pour laisser debout un monument sacré, l'oratoire du jardin des Carmes, qui vit commencer la boucherie des prêtres, égorgés comme un troupeau, le 2 septembre 1792.

Ce respect du martyr nous a ému ; pourquoi ne dirions-nous pas : Ce respect des souvenirs nous a étonné.

Le renouvellement de Paris a ce caractère lamentable, c'est qu'il abolit le passé et ôte aux siècles leur poésie. On cherche la grandeur des dimensions, on en fait disparaître la beauté. Le beau, en architecture publique, est ce qui parle aux imaginations et remue les âmes. Le pittoresque n'est pas dans la monotonie de la ligne droi-

te, il est dans la surprise des aspects, dans la variété des monuments et dans le contraste des impressions. C'est pour cela que l'antiquité est d'un si grand charme dans les arts, et aussi pour cela que l'effacement de l'antiquité dans le renouvellement des villes est un instinct de mauvais goût et un signe de barbarie.

Qu'es-ce donc, si la reconstruction s'applique à faire disparaître la trace des choses qui ont ému la foi et le patriotisme des âges passés ? La cité ne parle aux âmes que parce qu'elle est une image de la patrie, et la patrie n'est pas d'un jour ; elle embrasse la vie entière du peuple ; elle n'est pas dans les murs de pierre, — c'est Cicéron qui dit cela, — elle est dans les exemples, dans les souvenirs, dans les traditions, dans l'histoire des générations, de leurs grandeurs et de leurs adversités ; *" quibus autem hæc sunt inter eos*

communia, et civitatis ejusdem habensi sunt." (De Leg). Voilà la patrie ! C'est pourquoi l'architecture qui ôte aux villes ce signe extérieur de la vie, est une architecture barbare ; une ville neuve suppose un peuple sans histoire, ou une conquête sans avenir.

Et que les rebâtisseurs à outrance ne nous fassent pas dire que nous aimons l'antiquité parce que nous aimons la vieillesse ; non ! nous aimons le grand et le beau, mais nous haïssons le monotone, fût-il de marbre et d'or ; nous aimons même le neuf, pourvu qu'il ne soit pas difforme ; nous aimons le perfectionnement, pourvu qu'il ne soit pas sans nouveauté et sans génie.

La ligne droite indéfinie est à la fois le signe de l'impuissance et du mépris. Nous avons vu la ligne droite faire disparaître des bijoux d'architecture, qui, dans le renouvellement de certains quartiers, eussent brillé comme des témoins du génie ancien. On détruit les œuvres originales, comme pour attester qu'on n'est pas en état de les imiter.

Il serait long de tout dire ; aussi bien l'occasion renaîtra, dès que nous allons voir l'horrible pioche s'attaquer à cet admirable quai d'Orsay, à commencer par le charmant hôtel de Noailles, jusqu'à l'hôtel historique de Chevreuse. Il y avait aujourd'hui seulement à expliquer l'étonnement, l'heureux étonnement que nous a fait la nouvelle de l'*inflechissement*, — ils parlent ainsi, je crois, — de cette fameuse ligne droite au contact de la chapelle des Carmes. Quelle nouveauté ! et quel miracle !

Si Mgr l'archevêque de Paris a obtenu cette victoire sur la ligne droite, qu'il soit béni et glorifié !

Aussi bien, quelques-uns auraient aboli volontiers ce qu'il y a de souffrances douloureuses dans cette cha-

pelle, et il était digne du premier pasteur de Paris de ne pas laisser disparaître des traces de martyr dignes de rester à jamais dans la mémoire des hommes.

Ce qu'on nomme la chapelle des Carmes était un oratoire placé au fond du jardin, lieu de recueillement pour les religieux dans leurs exercices de méditation. Là commençait l'égorgeement des prêtres qu'on avait amoncelés dans le couvent et dans l'église.

Je n'ai garde de raconter ici ces tueries ! Il est question seulement de rappeler à quel titre la chapelle des Carmes mérite d'échapper à la ligne droite des niveleurs. Écoutez ! c'est un survivant des massacres qui a la parole :

" Quelques-uns de nous, dit l'abbé Berthelet, avaient été visités ce jour-là par des parents ou des amis qui leur serraient les mains et se contentaient de verser des larmes, sans oser exprimer leurs craintes. Les mouvements précipités des gardes qui veillaient sur nous, les vociférations qui, des rues voisines, parvenaient jusqu'à nos oreilles, le canon d'alarme que nous entendions tirer, tout était fait pour nous donner de l'inquiétude ; mais notre confiance en Dieu était parfaite. A deux heures, le commissaire du comité de la section (Joachim Ceyrat) vint faire précipitamment un appel individuel de toutes nos personnes et nous envoya dans le jardin, où nous descendîmes par un escalier à une seule rampe, qui touchait presque à la chapelle de la Sainte Vierge, comprise dans l'église où nous étions prisonniers. Nous arrivâmes dans ce jardin au travers de gardes nouveaux, qui étaient sans uniforme, armés de piques et coiffés d'un bonnet rouge ; le commandant seul avait un habit de garde national.

" A peine fûmes-nous dans ce lieu

de promenade, sur lequel donnaient les fenêtres des cellules du cloître, que dès gens placés à ces fenêtres nous outragèrent par les propos les plus infâmes et les plus sanguinaires. Nous nous retirâmes au fond du jardin, entre une palissade de charmes et le mur qui le sépare de celui des dames religieuses du *Cherche-Midi*. Plusieurs d'entre nous se firent un refuge d'un petit oratoire placé dans un angle du jardin, et ils s'y étaient mis à dire leurs prières de vêpres, lorsque tout à coup la porte du jardin fut ouverte avec fracas. Nous vîmes alors entrer en furieux sept à huit jeunes gens, dont chacun avait une ceinture garnie de pistolets, indépendamment de celui qu'ils tenaient de la main gauche, en même temps que de la droite ils brandissaient un sabre.

“ Le premier ecclésiastique qu'ils rencontrèrent et frappèrent fut M. de Salins, qui, profondément occupé d'une lecture, avait paru ne s'apercevoir de rien. Ils le massacrèrent à coups de sabre, et tuèrent ensuite ou blessèrent mortellement tous ceux qu'ils abordaient, sans se donner le temps de leur ôter entièrement la vie, tant ils étaient pressés d'arriver au groupe d'ecclésiastiques relégués au fond du jardin. Ils en approchèrent en s'écriant : *L'archevêque d'Arles ! l'archevêque d'Arles !* Ce saint prélat nous disait alors ces mots inspirés par une foi vive : *Remercions Dieu, messieurs, de ce qu'il nous appelle à sceller de notre sang la foi que nous professons ; demandons-lui la grâce que nous ne saurons obtenir par nos propres mérites, celle de la persévérance finale.*

“ Alors, M. Hébert, supérieur général de la congrégation des Eudistes, demanda pour lui et pour nous d'être jugés ; on lui répondit par un coup de pistolet, qui lui cassa une épaule, et l'on ajouta que nous étions

tous des scélérats, en criant derechef : *L'archevêque d'Arles ! l'archevêque d'Arles !* Après l'avoir atrocement assassiné, les sicaires se tournant vers nous, qui restions immobiles d'admiration sur la manière dont il était mort, nous frappèrent avec leurs sabres et leurs piques. Je reçus une blessure à la cuisse, et Mgr l'évêque de Beauvais (la Rochefoucauld) en eut une cassée d'un coup de feu.”

Tel fut le commencement du massacre. Il y eut ensuite des variétés atroces dans l'égorgeement. On tua dans l'église, on tua dans le jardin ; cent soixante-treize frères furent ainsi mis à mort. “ Mon Dieu ! disaient-ils, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font ! ” Il n'y a rien dans l'histoire de l'Eglise qui dépasse l'horreur, osons même dire la sainteté de ces martyres.

Ce n'est pas le lieu de raconter des détails d'atrocités ; ramenons plutôt la pensée à des contrastes de miséricorde. Quand l'ivresse du sang fut passée, quelques prêtres épargnés n'osaient se lever et se montrer vivants. “ Soyez tranquilles, vint leur dire à l'oreille le commandant des gardes nationales, on a pourvu à votre sûreté. ” Et il les fit conduire à la communauté de Saint-Sulpice, d'où ils purent gagner des asiles. Temps funestes, où l'honnêteté était de la peur ! Ces malheureux gardes nationaux (j'en ai connu un, qui me l'a dit avec des particularités qui donnaient le frisson !) étaient là pour présider à l'ordre dans la tuerie. Quelques carnassiers imposaient à la force armée, comme si on eût senti que c'était le meurtre qui était maître.

Mais ce qu'il fallait ici établir et constater, c'est que le premier sang des victimes avait coulé dans l'oratoire des carmes : de là était monté vers Dieu le premier encens du sacrifice. Aussi ce lieu est resté sa-

cré dans les mémoires chrétiennes. Dès 1815, qui de nous n'est allé visiter et vénérer la trace sacrée de ce sang des prêtres et des évêques ?

Avec quelle avidité étaient recherchés et entendus les récits des survivants ou de leurs amis ! Alors commencèrent à paraître de belles histoires ; celles de l'abbé Guillou et de l'abbé Carron ; l'abbé Baruel avait déjà écrit ses souvenirs, ainsi que l'abbé Sicard ; mais l'autorité principale est restée au récit de l'abbé Berthelet ; et, dans ce récit, quelle naïveté et quelle sainteté ! « Telles sont, dit-il à la fin, les principales circonstances de ce qui s'est passé par rapport à mes confrères et à moi, dans les journées des 2 et 3 septembre. Aucun d'eux n'a poussé un cri de douleur, n'a formé une plainte ; tous sont morts avec sérénité et dans l'espérance d'une meilleure vie. Quand à moi, qui n'ai pas été jugé digne

de les accompagner, je proteste, que dans tout ce que je viens d'écrire, il n'est entré aucun sentiment de vengeance ni même d'amertume. »

Et maintenant, qu'on voie si ce n'eût pas été une pensée sacrilège de faire disparaître le lieu où se sont accomplis ces martyres ! Déjà trop de profanations ont affligé la mémoire nationale, dans les vastes démolitions par où prélude le triomphe de la ligne droite. Il y avait surtout un lieu que tout devait rendre sacré : c'était le Temple ! Tout est rasé. Un peuple chrétien en eût fait un monument protégé par le respect de tous les âges. Allons nous passer outre ? Sera-t-il dit que nous n'avons d'estime que pour le grandiose des murailles, et que nos âmes sont insensibles à la sainteté des souvenirs, à la poésie du malheur et à sa vertu ?

—L'Union :

UN LIVRE NOUVEAU DE M. GUIZOT

J'ai eu trop souvent, depuis 1830, à suivre et à contredire M. Guizot dans la marche continue, sinon progressive de ses idées.

M. Guizot est un de ces rigides esprits qui ne se modifient pas, j'oserais dire qui n'avancent pas. Prenez ses écrits de 1816, et mettez-les en regard de ses écrits de 1866 ; après cinquante ans, c'est le même homme, c'est la même intelligence, c'est la même affirmation, et, s'il se trompe, c'est la même forme d'erreur : rien n'y est nouveau. Est-ce un éloge ? est-ce un blâme que j'énonce ? c'est un fait, et ce fait

est d'une originalité qui contraste avec la versatilité des opinions, des caractères, des passions de notre temps, signe certain de décadence et d'infirmité.

M. Guizot publie en ce moment un volume nouveau de *Méditations sur l'état actuel de la religion Chrétienne* ; volume remarquable, comme tout ce qui sort de sa plume, et qui repose, comme ses autres écrits, sur la donnée philosophique d'une raison supérieure, juge et maîtresse de la conduite des âmes dans le christianisme.

Pour M. Guizot, le christianisme,

même avec son principe admis de révélation, est une conception de philosophie divine, que la raison pure a le droit de dégager des croyances définies qui s'imposent à la conscience des fidèles, et particulièrement de l'autorité pastorale qui les enseigne, les transmet et les perpétue.

Dans cet ordre d'idées, le luthéranisme, le calvinisme, et leurs dérivés à l'infini, font partie intégrante du christianisme, tout en le rompant en mille pièces, au même titre que le catholicisme qui en garde l'immortelle unité.

Telle est la pensée doctrinale de M. Guizot; sur elle vient se heurter avec surprise la raison comme la foi du catholique.

Et que nul n'espère toucher ce ferme esprit par des objections, qui se conformeraient le mieux à la fameuse argumentation de Bossuet, enserrant la réforme dans le cercle de ses variations et la poussant aux extrémités désespérées de l'athéisme. La dialectique s'émousse contre cette nature indépendante, qui se renferme en elle-même et ne voit hors de soi aucune loi qui la règle, aucune autorité qui la guide: nature forte assurément, mais exposée à l'immobilité, soit que l'éducation, l'étude, ou la méditation, l'ait conduite à la vérité ou engagée dans l'erreur.

Je fais ces remarques avec une tristesse profonde, parce qu'elles ôtent *philosophiquement* l'espérance de voir ce grand esprit se compléter jamais par l'embrassement de la totalité du christianisme, tel qu'il est défini et conservé dans l'église catholique.

Et à part ce penchant sympathique qui nous incline à souhaiter que la vérité entière entre dans une âme, il y a, au simple point de vue de la logique humaine, quelque chose de blessant pour la raison, à voir

une intelligence d'élite se désarmer à plaisir sous la contradiction avérée d'esprits inférieurs, qui partis du même principe, ont sur elle le triste avantage d'être conséquents.

Quelle que soit en effet la prééminence de M. Guizot, le point de départ de ses affirmations lui ôte toute action et toute prise sur les intelligences qui lui seraient inégales; fût-il le plus rare génie, sa parole, comme sa pensée, tombe inerte de ses hauteurs sur quiconque se tient enfermé dans son droit de négation, qui est tout le droit dogmatique qu'il puisse invoquer lui-même.

Cette observation générale ne saurait m'empêcher de reconnaître ce qu'il y a de juste, d'utile et de beau dans l'écrit de M. Guizot. L'écrivain remue toutes les grandes questions philosophiques du temps présent; le *spiritualisme*, le *rationalisme*, le *positivisme*, le *panthéisme*, le *matérialisme*, le *scepticisme*; mais comment ne pas sentir le vide de ses méditations, si elles ne se rattachent pas à la vraie théorie chrétienne, hors de laquelle il n'y a point de limite à la fantaisie des opinions?

M. Guizot veut d'abord qu'un fait puissant soit constaté, le *Réveil chrétien en France*, et à un certain point de vue ce fait est irrécusable. Mais il n'ôte rien à l'énergie redoutable de la dialectique qui continue de reposer depuis 300 ans sur la *liberté* de la raison privée, et qui donne aux erreurs combattues par M. Guizot la même autorité doctrinale qu'il réserve apparemment à ses propres opinions, quelles qu'elles soient.

Et c'est là, dis-je, le vice de sa théorie du *christianisme*, vice irrémédiable, si le christianisme n'est qu'une philosophie, fût-elle divine, et s'il n'est pas une organisation de société visible, sous une loi d'auto-

rité, qui éloigne à jamais le droit des erreurs.

Voici donc ce qui frappe dans les écrits de M. Guizot; et même dans ceux qui touchent de plus près à nos plus hautes croyances de spiritualisme; c'est que sa pensée s'y dégage constamment de toute autorité qui la règle, et de toute foi qui l'éclaire. Sa pensée, en un mot, est sa propre lumière, et ainsi la Réforme vit en ses écrits avec son principe d'indépendance de la raison privée, c'est-à-dire destructeur de la soumission et de l'unité des esprits.

M. Guizot, toutefois, par ces mots de *réveil chrétien* n'écarte pas le progrès catholique; il le voit, il le reconnaît, et bien plus il en parle avec complaisance. Mais remarquez que ce réveil lui est suspect, s'il ne se conforme pas à certaines idées préconçues sur la conduite de l'Église catholique; M. Guizot se fait juge de cette conduite; il la veut sage, il la veut libérale, ce qui fait entendre qu'elle ne l'est guère; de là des appréciations où il y aurait à relever plus d'une erreur, mais dont il suffit de marquer l'objet, qui est de subordonner la conduite de l'Église à des théories de politique personnelle, c'est-à-dire de lui ôter précisément ce qui fait son caractère de stabilité et de permanence.

Le détail conduirait à des discussions de noms propres, chose à éviter dans un jugement général comme celui-ci. Mais rien n'empêche de noter l'erreur et le péril d'une théorie qui tend à opposer à la conduite doctrinale de l'Église catholique les vues particulières ou humaines d'un certain choix d'esprits qu'on veut croire plus éclairés, ou mieux avisés que la totalité des pasteurs, y compris le premier de tous; la sagesse ainsi entendue est la sagesse qui engendre l'anarchie des sectes; c'est l'éclectisme aboutissant au néant de toute foi.

Ce n'est pas que l'Église catholique doive être sans souci de la sagesse recommandée par M. Guizot et dont le nom est si doux aux politiques; mais les conseils qui lui sont donnés risquent de manquer de base, s'ils font de la conduite des âmes, qui est la grande affaire de l'Église, une affaire d'habileté humaine, comme si sa destinée dépendait ici-bas du plus ou moins de génie de ceux qui la mènent.

A cet égard, quelques paroles de l'écrivain doivent être entendues.

“ Qu'il s'agisse des affaires et des luttes de la société civile ou de la société religieuse, dit-il, les partis peuvent tomber dans deux erreurs également; ils peuvent méconnaître leurs périls ou leurs forces. C'est dans la juste appréciation des périls et des forces que consiste la sagesse, et c'est de là que dépend le succès. Les périls actuels du catholicisme sont évidents. Il s'est développé et constitué dans des temps essentiellement différents du nôtre. Il a peine à s'adapter aux principes et aux besoins intellectuels et sociaux de notre temps. Ses adversaires pensent et disent qu'il ne s'y adaptera point. La plupart des spectateurs, indifférents ou incertains, et ils sont très nombreux, inclinent à croire que ses adversaires ont raison. C'est là l'épreuve que le catholicisme traverse de nos jours. Pour la surmonter il a deux grandes forces: l'une est la réaction religieuse qu'ont amenée les crimes et les folies de la révolution, l'autre le mouvement libéral qui s'est manifesté parmi les catholiques après les fautes de la Restauration et dans la situation nouvelle que leur a faite le régime de 1830

“ Le concordat a relevé l'édifice de l'Église catholique; l'esprit libéral travaille à y pénétrer et à y ramener la sympathie politique en y conservant la foi. Que les catholiques sérieux y regardent bien: là

sont pour eux le meilleur point d'appui et la meilleure chance d'avenir ; maintenir fermement la forte constitution de leur Eglise et accepter franchement, en en usant eux-mêmes, les libertés de leur temps, garder leurs ancres et déployer leurs voiles, c'est la conduite que leur prescrit l'intérêt suprême qui doit être leur loi ; l'intérêt de l'avenir chrétien."

Telle est la sagesse conseillée par M. Guizot. Et, on le voit, tout se réduit à la conduite humaine d'un établissement humain ; l'Eglise est une société politique, c'est la politique qui règle sa conduite, et sa conduite est prescrite par l'intérêt suprême de son avenir ! En ces conseils rien qui ne s'applique à la conduite d'une secte ou d'un parti ; toute idée de conduite spirituelle ou divine est évanouie.

Ne voyons-nous donc pas ici un christianisme dont la base est dans le vide ? Et qu'importe que les conseils de conduite soient conformes à des lois connues de sagesse humaine, s'ils font abstraction d'une sagesse supérieure à l'instabilité des calculs ? M. Guizot parle comme s'il y avait dans l'Eglise catholique deux sortes d'actions contraires, l'action des *catholiques sérieux*, et celle apparemment des catholiques frivoles, en d'autres termes, l'action des catholiques éclairés et celle des catholiques ineptes ; et naturellement il donne aux premiers la conduite des autres, ne se doutant pas que, dans le gouvernement de l'Eglise, il y a une autorité sous laquelle nous fléchissons tous, grands génies et petits esprits, et que le jour où cette dépendance serait inégale, l'anarchie ferait irruption, sans qu'il fût bien certain que les grands génies dussent garder la prééminence.

Ajoutons que les conseils de l'écrivain politique impliquent plus d'une méprise. Je n'ai garde de discuter

des souvenirs qu'il ne devrait pas non plus rappeler.

La question des *fautes de la Restauration* jette peu de jour sur les controverses présentes, et il n'est pas plus opportun de les accuser qu'il ne le serait d'absoudre les fautes de 1830.

Prenons les situations telles que d'horribles discordes les ont faites, et, puisqu'il s'agit du christianisme, considérons-le comme planant au-dessus des intérêts, des passions et des vanités qui sont la cause commune des fautes humaines, et qui toujours survivent aux révolutions.

Or, le christianisme, ce n'est pas une théorie, c'est l'Eglise, je dis l'Eglise avec sa constitution et avec sa conduite propre, l'Eglise, société des âmes régie par une autorité distincte de celle que donne l'habileté ou le génie. Et, comme l'Eglise ainsi comprise ne saurait être sans rapports nécessaires avec la société politique, il s'ensuit que des droits naturels sont revendiqués pour elle, et c'est à ce point de vue que les conseils de conduite peuvent avoir leur utilité ou leur convenance.

C'est aussi à ce point de vue que doit se juger la théorie de sagesse de M. Guizot.

J'y trouve une grande erreur, c'est qu'elle fait abstraction du vrai et du faux en matière d'Eglise. Au dix-septième siècle, lorsque la logique humaine gardait ses clartés, ni Claude, ni Jurieu, ces deux ancêtres de M. Guizot, n'eussent rien compris à cette philosophie sans foi, à cette Eglise chrétienne sans définition de dogme ou d'autorité ; c'est que la Réforme jeune ou virile encore gardait un reste de la vie chrétienne, et rien ne le montre comme les luttes théologiques, où tout semblait se ramener à des questions d'antiquité et de tradition. C'est ici le signe fatal des décadences modernes ; rien n'est cru de ce qui

a été cru ; le christianisme n'est qu'une philosophie, et la société chrétienne n'est qu'un établissement où tout se subordonne à la dextérité de ceux qui le gouvernent.

Dans cette situation, faire entendre que le catholicisme présentement est en *péril*, parce qu'il aurait peine à s'adapter aux principes et aux besoins intellectuels et sociaux de notre temps, c'est méconnaître la nature du catholicisme, et peut-être la nature des principes et des besoins dont il est question. Le catholicisme s'est adapté depuis dix-huit cents ans à tout ce qu'il y a eu de social et de vivace dans les transformations des peuples et des États, et s'il était vrai qu'il y eût des principes nouveaux auxquels ne pût pas s'adapter le catholicisme, la logique chrétienne en conclurait à bon

droit qu'ils sont subversifs de ce qui constitue la société des intelligences.

N'allons pas au-delà de ces remarques. D'autres s'offraient en foule, et surtout en ce qui concerne l'Eglise propre de M. Guizot. Mais que de questions à remuer ! Qu'il suffise d'avoir dégagé, non pas seulement les catholiques sérieux, mais le catholicisme tout entier de ce qu'il y a de vicieux dans une théorie qui ferait une chose humaine de la conduite de l'Eglise. Plus qu'à d'autres il nous convient d'ôter toutes méprises en ce qui a pour objet d'adapter l'intégrité de l'Eglise avec la nouveauté des droits publics, et de publier en toute rencontre que, pour le catholicisme, la liberté n'est pas une affaire de stratégie savante, mais une condition essentielle de vie.

LAURENTIE.

A. DE PONTMARTIN

ENTRE CHIEN ET LOUP.

Je dois à M. Armand de Pontmartin une charmante illusion et une douce jouissance. Cette plume fée m'a endormi, non pas de ce sommeil lourd et brutal qui tue l'idée, éteint le sentiment, et coupe les ailes à l'imagination, semblable à un pauvre oiseau placé sous la machine pneumatique, mais de ce sommeil lucide que communique le magnétiseur au magnétisé, en exaltant ses facultés intellectuelles, en surexcitant sa sensibilité, en ouvrant à l'âme de nouvelles sphères. Je me suis retrouvé à vingt ans, à l'époque où une *Méditation* de Lamartine

éveillait dans mon cœur d'ineffables mélodies, où un conte fantastique d'Hoffmann prenait possession de mon esprit et l'emportait sur ses aubes de feu dans le monde du surnaturel, ou un peu plus tard, aux belles poésies dans lesquelles Alfred de Vigny avec son *Docteur Noir*, tenait toutes les puissances de mon imagination captives.

Singulier privilège du talent, cet enchanteur qui suspend le cours de la vie réelle, et fait couler à sa place les eaux prestigieuses de la vie idéale ! Pendant deux grandes heures j'ai oublié ce Phaéton en grosses bottes qui met en ce mo-

ment le feu au monde en voulant faire du carrosse vieilli du grand Frédéric le char du soleil ; Garibaldi et ses chemises rouges, Pantaléon, son compère, jetant son froc aux orties comme au temps des glorieuses sansculottides de 93 il y aurait jeté ses culottes ; l'Italie rêvant l'empire de l'univers au pied de ses monuments écroulés, et oubliant que son sceptre est au Vatican, où le Vicaire de Celui qui possédait les paroles de la vie éternelle gouverne, avec une croix, deux cent millions d'âmes ; la guerre au midi, la guerre au nord, la guerre peut-être bientôt partout : et ces formidables engins dont M. Dupuy de Lome entretenait l'autre jour le Corps Législatif, tout émerveillé de ce que l'art de la destruction et du carnage avait fait de si admirables progrès, tandis que M. de Girardin, qui vient de changer ses pipeaux en clairons, nous chantait l'idylle de la paix, fermant à jamais le temple de Bellone (nouveau style) pour ne laisser ouvert que le temple de Plutus, dont le culte n'a pas vieilli. Ainsi pendant deux heures j'ai oublié tout cela. J'ai vécu de la vie dont M. de Pontmartin a voulu me faire vivre. Mon esprit et mon cœur ont appartenu à sa plume, qui les a menés par où elle a voulu, où elle l'a voulu. J'ai été tour à tour ému, égayé, attristé, réjoui en tournant les pages qui m'entraînaient, comme les fées bretonnes dans leur ronde magique.

Qu'est-ce donc que ce livre qui développe dans l'esprit du lecteur toute la gamme de l'idée et toute celle du sentiment.

Est-ce un roman ?

Non, ce n'est pas un roman.

Une histoire ?

Non, ce n'est pas une histoire.

Est-ce un traité de philosophie ?

Non, ce n'est pas un traité de philosophie.

Une satire aux ongles acérés comme celles de Juvénal ?

Non, ce n'est pas une satire.

Est-ce une critique littéraire, ou une étude de mœurs ?

Non, ce n'est ni une critique littéraire, ni une étude de mœurs.

Un conte fantastique ?

Non, toujours non.

Qu'est-ce donc ?

Ce n'est rien de tout cela, et c'est quelque chose de tout cela. C'est un livre écrit entre le réel et l'idéal, entre la pensée et le sentiment, entre la fantaisie et l'observation, entre la philosophie et la poésie, entre l'esprit critique qui analyse et l'imagination qui rêve, entre l'élegie qui pleure et la satire qui flétrit, entre le roman qui émeut et la comédie qui raille, entre le regret du passé, le dégoût du présent et la crainte de l'avenir, et c'est pour cela sans doute que l'auteur a tracé ce titre au frontispice de son livre : *Entre Chien et Loup*.

Il est très possible qu'en lisant cette appréciation, on la trouve obscure, et qu'on m'accuse d'être resté moi-même entre l'ombre et la lumière, dans cette région intermédiaire qui n'est pas tout à fait la nuit, mais qui n'est pas encore le jour et qu'on appelle le crépuscule. Je n'ai qu'un mot à répondre : qu'on lise l'ouvrage de M. de Pontmartin, et je suis convaincu qu'à l'opposite de ce qui arrive ordinairement, le texte fera comprendre le commentaire.

L'auteur est à la foi critique et poète. Ces deux facultés éminentes, qu'il est rare de rencontrer dans le même esprit, et dont le mélange heureux est un des plus grands charmes de son talent, se retrouvent à un haut degré dans ce nouvel ouvrage écrit sous l'empire d'un double sentiment que je vais tâcher d'indiquer.

Quand on a laissé les plus nom-

breuses années de sa vie derrière soi, on se retourne un moment pour compter les espérances perdues, les illusions évanouies, et l'on envoie de la main un dernier et mélancolique adieu aux souvenirs des belles années de la jeunesse qui, semblables à une volée d'oiseaux effarouchés, fuient à l'horizon. Cette note plaintive d'une âme qui porte le deuil de la jeunesse, revient presque à chaque page du livre, en se mêlant à toutes les mélodies qui brodent le thème.

Ce n'est pas le seul deuil que porte l'âme de l'auteur. Il y a des hommes qui, par un rare privilège, sont nés dans une époque qui a marqué sa place par un sillon d'or et de flamme dans le livre du temps.

L'histoire que les générations traversent en fournissant chacune un de ces relais qu'on appelle les siècles, est loin d'offrir toujours les mêmes perspectives. Tantôt ce sont des plaines unies et monotones, tantôt des vallées profondes avec des eaux murmurantes et des nids de verdure, tantôt des routes escarpées, gorges presque impraticables, ouvertes entre des cimes qui jettent la flamme et bordées d'affreux précipices, tantôt des forêts aux grands ombrages peuplées d'oiseaux chanteurs, et qui, par de rapides échappées, laissent apercevoir de sublimes paysages.

M. Thiers l'a dit avec raison : chaque génération a sa patrie dans le temps. Quand cette patrie a été glorieuse, brillante et belle, quand elle vous a donné à votre matin et dans votre midi des impressions tour à tour élevées, dramatiques, douces et touchantes, quand vos compatriotes dans le royaume du temps, qu'on appelle les contemporains, ont porté, ceux-ci un rayon sur le front, ceux-là une lyre dans le cœur, qu'ils ont marché la tête

coïnte des couronnes que donnent la poésie, l'éloquence, les arts, alors vous vous éprenez pour eux d'un enthousiasme fraternel.

Leur gloire est votre gloire, leurs succès sont vos succès. Vous vous écriez, selon la parole de Napoléon : " Et, moi aussi, j'étais un soldat de la grande armée." C'est-à-dire, j'ai vu Chateaubriand dans son radieux midi, Lamartine à son aurore, Lamennais dans ses jours de gloire irréprochable, Victor Hugo dans l'aube à la fois fière et charmante de son génie, Alfred de Musset, beau d'espérance et de confiance, souriant à l'avenir qui lui souriait, Alfred de Vigny, avant qu'il se renfermât dans sa tour d'ivoire, Alexandre Dumas, quand l'or que Dieu lui avait donné, et qu'il a dépensé en pièces de monnaie, était encore en lingot. J'ai entendu la diva Malibran chanter le divin Rossini, et le génie de Boïeldieu écrire son mélodieux testament dans la *Dame blanche*. Beau temps où des harpes ailées traversaient les airs ; où les pinceaux inspirés d'Ingres, de Paul, Delaroche et d'Ary Scheffer s'annonçaient sur leurs premières toiles ; où la tribune, longtemps muette, se réveillait aux accents de Serre, de Lainé, du général Foy, et de Martignac, que Berryer allait remplacer en les surpassant. Beau temps où Guizot, Cousin et Villemain parlaient à la jeunesse, du haut des chaires professorales ; où Augustin Thierry renouvelait l'histoire. Temps où le talent était partout, dans le mal comme dans le bien ; où la chanson s'appelait Béranger, et le pamphlet Paul-Louis Courier ; époque privilégiée où, appuyée sur sa vieille royauté, la France marchait au milieu des enchantements des arts et des chefs-d'œuvre des lettres, en écoutant les syrènes de la tribune et de la presse

qui l'exhortaient à hâter le pas pour ne pas faire attendre la jeune liberté, pressée de la conduire à de grandes destinées !

C'est le second deuil que porte l'âme de M. de Pontmartin dans son livre. Il arrive un moment, en effet, où une époque finit et où une autre commence. Alors les demeurants de la première, avant d'obéir à l'injonction impérieuse de la nouvelle génération, qui prend la tête de la caravane, pressée qu'elle est d'entrer dans l'avenir qui s'ouvre devant elle, s'arrêtent à un coude du chemin. Songeurs et mélancoliques, ils jettent un regard de regret et d'amour sur la patrie que Dieu leur avait donnée dans le temps, et que leur imagination fait encore plus belle qu'elle ne l'était en réalité ; le souvenir est aussi un enchanteur, et il possède une baguette comme l'espérance.

Le soleil qui descend à l'horizon jette un manteau de pourpre sur le paysage qu'il avait doré à son aurore. C'est ainsi que les demeurants d'une génération qui va finir regardent une dernière fois leurs regards avides, et attendent des horizons qu'ils ne verront plus. Ils se rappellent les belles journées de leur pèlerinage, ils font l'appel de leurs chefs, ils cherchent de l'œil ces flambeaux qui marchaient devant eux, et ils s'attristent en se rappelant que le vent glacé qui souffle de la région des tombeaux les a éteints ou que le vent plus redoutable encore de l'erreur les a fait dévier de la route de la vérité.

Alors ils sentent leur cœur pris d'une ineffable mélancolie. Quels vides le temps a faits dans leurs rangs éclaircis ! Quelles ombres ont remplacé tant de radieuses lumières ! Quels désenchantements ont suivi tant de belles espérances ! Alors ce n'est plus seulement sur leur jeunesse évanouie qu'ils pleu-

rent, c'est sur leur génération qui finit, sur leur époque qui descend peu à peu dans l'ombre du passé. Comme des exilés, ils s'agenouillent pour baiser encore une fois le sol sacré de la patrie. Désormais ils marcheront sur les terres étrangères, dans un temps qui n'est pas le leur, pressés par une génération nouvelle qui traîne avec l'implacable impatience de la jeunesse ces demeurants du passé qui l'attardent, et la gênent ; ils marcheront comme des condamnés que l'on conduit là où ils ne voudraient pas aller. Ils compareront dans leurs regrets les splendeurs de leur aurore aux clartés douteuses de cette aurore nouvelle, qui n'est pour eux qu'un couchant ; les manteaux de pourpre qui ont réjoui leurs premiers regards aux sales haillons qui affligent leurs yeux, sur lesquels l'ombre commence à descendre ; la grandeur de la littérature et des arts, illuminés par l'idéal à la honteuse décadence où la précipite la muse moderne, en éteignant les derniers rayons du soleil intellectuel dans les bourbiers du réalisme.

Encore une fois, voilà le fond du livre de M. de Pontmartin : c'est sous l'inspiration de ce double sentiment qu'il a été écrit. Nous sommes tous plus ou moins parents de son chevalier Tancrede, cette figure fantastique dans laquelle il a personnifié le double deuil dont je vous ai parlé. A son exemple, nous nous étions endormis aux accents sublimes de Malibran, soupirant la romance du *Saule*, comme un pressentiment mélancolique et comme un funèbre adieu, et nous nous réveillons au bruit de la chanson égrillarde de Thérèse, laide de cette laideur triviale et vivace, qui a plus de prise sur le public qu'une beauté fade et régulière, avec une expression de physionomie rude et annonçant cette gaieté triste

qui est le vin des grandes villes; étrange mélange, où il y a de l'astuce, de la bohème et du gamin de Paris.

Ce sont là deux types, deux époques, le passé que nous quittons et qui nous échappe, le présent qui nous presse et nous entraîne.

Je vous ai dit le fond du livre; ne me demandez pas d'analyser la forme. On n'analyse pas un coup de baguette des fées, le nuage blanc qui court à l'horizon, le rayon de soleil qui fait une trouée lumineuse à travers la brume, un rêve d'Hoffmann, une page émue du *Voyage sentimental* de Sterne. Il y a de tout cela dans le livre de M. de Pontmartin. Son roman chemine dans un jour crépusculaire entre chien et loup comme dit le titre, entre le rêve et la réflexion, comme je l'ai dit au début, entre l'élégie et la satire, entre l'idylle et le drame.

J'ai été un moment tenté de lui

adresser un reproche, un seul reproche; c'est d'incliner quelquefois à mettre au nombre des illusions de notre commune jeunesse cette fidélité inébranlable aux principes, ce mépris chevaleresque du succès, cette persistance de l'Honneur à dire: NON, quand la Fortune a dit OUI. Je lui aurais rappelé le beau mot de Joseph de Maistre: "Quand le succès a tout pris, nos cœurs nous restent, et nous les gardons à celui à qui ils appartiennent." Ou cette autre belle parole de Carrel: "Quand un moule est brisé, il reste souvent à terre des débris encore beaux à contempler." Mais je trouve à la fin de son livre deux mots qui rendent toute réserve inutile, et qui répondent mieux à ma pensée *Ama, crede!*

La Foi et la Charité mènent avec elles une sœur immortelle qu'on appelle l'Espérance.

ALFRED NETTEMENT.

PIERRE GRATIOLET.

SES ŒUVRES.

(Voir page 248.)

II

La vie est un combat. Heureux celui qui en sort par une victoire! Cette couronne appartient à Pierre Gratiolet: ses œuvres lui survivront.

La première en date est sa thèse de docteur en médecine. Elle a pour titre: *Recherches sur l'organe de Jacobson*. Qu'est-ce que cet organe resté si longtemps inconnu

aux anatomistes? Un appendice des sens, du sens de l'odorat, ou bien du sens du goût? A l'époque où Gratiolet soutint sa thèse, 1845, la question était encore pendante, livrée à des appréciations vagues. Le prosecteur du Muséum, mettant à profit sa situation, rassembla, sous les yeux de M. de Blainville, de nombreux matériaux anatomiques, en tira, avec un incomparable esprit de méthode, des

inductions physiologiques, et philosophiques, et parvint à établir, devant ses maîtres, que le nouvel organe, ou appendice d'organe, appartient à l'olfaction, *dont il n'augmentait point l'étendue, mais dont il rehaussait la finesse.* C'est dans la classe des herbivores et particulièrement dans la famille des rongeurs que cet appendice acquiert tout son développement, et il apparaît à peine dans un état très-rudimentaire, dans le singe et dans l'homme. Et qui l'ignore ? le sens de l'odorat est relativement un sens d'un ordre inférieur, et sert les instincts plus que l'intelligence, il appartient à la brute plutôt qu'à l'être élevé, à l'homme. Mais la place n'est point ici à des détails techniques ; en rappelant une thèse d'anatomie, nous n'avons peut-être cédé qu'à la pensée de faire arriver jusque sous les yeux du lecteur la lettre de forme si exquise qu'écrivit, dans cette occasion, le jeune docteur à son vénéré maître Pariset.

“ Un pareil hommage est peu digne de vous, je le sais : un essai écrit en quelques jours d'après des matériaux incomplets mériterait peu le patronage de votre nom. Aussi ne l'ai-je point offert à mon maître, mais, oserai-je le dire ? à cet ami si bon, si éclairé, si bienveillant, qu'on aime avec l'esprit et qu'on respecte avec le cœur. Vous m'avez appris à reconnaître dans la succession des phénomènes naturels la trace d'une intelligence qui ne se repose jamais. Occupé sans cesse de la lecture de ces ouvrages, je n'ai point oublié les principes que j'ai reçus de vous. La hardiesse dans les vues, la délicatesse dans l'analyse, la sagesse dans les conclusions, et, si j'envisage les tyles, l'élégance, la force, la précision, la netteté, tels sont les modèles que vous me présentez toujours ; et si

Dieu me donnait d'acquérir enfin ces qualités précieuses, si je pouvais être un jour de quelque utilité aux lettres et à la science, ma gloire la plus chère serait de penser que je continue votre œuvre et que votre élève est devenu digne de vous.”

Entre l'élève et le maître l'union indissoluble est accomplie. La mort a effacé toutes les distances.

L'œuvre capitale de Gratiolet, celle qui lui assignera sa place, une place privilégiée, dans la mémoire des hommes, c'est son beau livre sur l'*Anatomie comparée du système nerveux*. Quel sujet et quelle obscurité à éclaircir ! Nous avons vu le jeune étudiant en médecine attaché comme interne au service des épileptiques de la Salpêtrière sous la direction de Leuret. Cet habile et laborieux médecin avait entrepris un grand ouvrage, l'*Anatomie comparée du cerveau*. Il ne put l'achever, la mort vint le frapper dans le cours de ses recherches. La publication commencée restait incomplète, si elle n'était poursuivie par une main amie et savante. Les éditeurs s'adressèrent à Gratiolet qui, jeune encore, s'abrita presque sous un nom plus connu que le sien. Mais comme le travail achève vite les hommes préparés pour lui !

Aux esprits d'élite les sujets transcendants. Gratiolet comprit sa vocation en pénétrant dans des voies non encore parcourues. Dès le début, quelle résolution, quel courage ! Il refait d'abord, et tout entière, l'anatomie du système nerveux dans la série animale ; il en tire une physiologie presque nouvelle et, de degré en degré, il s'élève jusqu'à la psychologie. Écoutons-le, se rendant témoignage à lui-même sur les plans qu'il a suivis. “ J'avais, dit-il, deux écueils à éviter : les uns font l'homme et

les animaux trop semblables entre eux ; les autres, au contraire, les séparent trop absolument. Ce sont là deux manières de philosopher également exagérées ; en effet certaines facultés sont communes aux animaux et à l'homme ; ils ne diffèrent donc pas d'une manière universelle ; mais, d'un autre côté, certaines facultés de l'homme n'appartiennent qu'à lui, et ces facultés sont d'un ordre si relevé, qu'elles font du genre humain un RÈGNE à part dans l'armée des êtres vivants. Je me suis donc attaché à les caractériser dans une esquisse rapide, mais ferme et précise, et en cela j'ai suivi la méthode des naturalistes plutôt que celle des idéologistes ; mais, si l'on juge que j'y ai réussi, peut-être paraîtrai-je avoir à mon tour payé mon tribut à la noble science de la psychologie."

En effet, l'auteur n'a point séparé des sciences qui se touchent. En physiologie, il a pris pour derniers termes de ses comparaisons habiles le système nerveux ou, pour mieux parler, le cerveau de l'homme et celui des primates. Il a deviné, il a compris que de ce parallèle devraient sortir des appréciations, des solutions philosophiques de premier ordre, et, sans hésitations, il les a formulées avec un savoir et un empire que nul n'a pu contester. Mais, hélas ! qu'on nous retire ici la plume des mains et que l'on suive le brillant écrivain, ce n'est pas en une page que nous pourrions en résumer sept cents. Et pour effleurer des épis, nous n'avons pas le pied de Camille.

Au seuil de l'anatomie comparée, il est une question qui se pose d'elle-même et en quelque sorte la première. Tous les êtres sont-ils formés sur un même type, disons plus, sur une même souche ? L'animal dérive-t-il de la plante, et l'homme

lui-même vient-il d'un animal qui le précède ? On n'a point hésité à le dire, à l'enseigner, et l'on peut se rappeler tout le bruit qu'a fait récemment même, et dans nos jours préoccupés de tant d'autres sujets, la question des générations spontanées. Tout est simple dans ce premier et vulgaire système. Avec une nébuleuse on crée le monde, ou plutôt le monde se crée lui-même et tout seul. La chose est promptement dite et promptement faite. *fiat nox, et nox facta est.* Mais quand et comment le monde a-t-il commencé à se créer, quand et comment le premier élément de la vie a-t-il apparu sur le globe ? Pour éluder la réponse, on a dit : Le monde a toujours existé, et de la sorte l'esprit a eu sa borne.

Tout est erreur dans ce système, parce que le principe sur lequel il repose est une erreur. Dans le règne vivant, il n'est pas un être, c'est-à-dire une espèce créée qui ne soit à elle-même son type ou sa souche propre. En deux mots, car il faut ici courir au but, l'homme ne vient point d'un singe, et le singe ne vient pas d'un animal inférieur.

L'anatomie le prouve. On a dit, et nous citerons particulièrement Lamarck et Tiedemann, on a dit que le système nerveux se développait parallèlement, ou d'une manière uniforme, dans la série animale ; que le cerveau des espèces supérieures répétait, reproduisait, en le perfectionnant, le cerveau des espèces subalternes ; que dans les évolutions diverses du fœtus humain, on retrouvait selon les mois, les semaines, les jours, les heures peut-être, l'état fixe ou permanent conservé dans toutes les espèces inférieures.

Erreur, erreur matérielle. Pour ne prendre qu'un exemple entre cent, le cerveau des primates ne se développe pas dans le même ordre

que celui de l'homme. Dans l'homme, les parties essentielles ou les plus nobles, les lobes cérébraux et les lobes cérébelleux, apparaissent les premiers, et leur développement suit une progression toujours ascendante. Dans la série des singes, ce sont les parties de valeur moindre, les vermis qui préexistent aux lobes et qui jusqu'à la fin gardent une prédominance fixe. A aucune époque, la protubérance annulaire chez l'homme n'est semblable à celle des singes inférieurs. Les hémisphères cérébraux se développent du côté frontal chez l'homme, du côté occipital chez les singes. Qu'on me permette l'expression dit Gratiolet, chez l'homme, l'alphabet est récité d'alpha en oméga; chez le singe, d'oméga en alpha. Dans le fœtus, en un mot, l'homme futur se devine; il est en germe, en puissance, dès les premiers rudiments formés de son cerveau. Dans le singe, il n'y a jamais qu'un singe, et nul animal n'échappe à son type.

Qu'on suppose, et le fait s'est réalisé et se réalise trop souvent, qu'on suppose un arrêt soudain dans le développement d'un cerveau du type humain. Ce type changera-t-il? L'être dégradé, l'être-monstre sera-t-il, deviendra-t-il soit un singe, soit un animal inférieur quelconque? Non, jamais, malgré des croyances vulgaires à ce sujet. L'être dégradé, s'il vit, sera ce que l'on a nommé un microcéphale. Il sera réduit à un degré de développement inférieur, mais il aura conservé le caractère de son type, il sera un être humain. Exemple: le fameux Nicolas Ferry, dit Bébé, nain du roi de Lorraine Stanislas; la Vénus hottentote dont les formes étaient bien proportionnées et presque élégantes; les deux prétendus Astèques qu'on

a montrés à Paris et promenés en Europe il y a quelques années, et d'autres qu'on a vus dans nos hôpitaux, si ce n'est dans nos rues. Tous ces petits êtres ont été des hommes en miniature; ils n'ont pas manqué d'une certaine intelligence; ils ont parlé une langue humaine, celle de leurs parents. Or que l'on fasse parler les singes, qui pourtant ont les deux lobes cérébraux antérieurs, droit et gauche, dans lesquels les anatomo-pathologistes ont placé le siège du langage articulé!

Autre thèse trop accréditée: Pour les anatomistes, pour le plus grand nombre du moins, les fonctions sont dans les organes, et la valeur du cerveau, en particulier, est dans sa masse ou dans son poids. Quel principe! la matière est donc tout et la forme et l'arrangement des atomes ne sont donc rien? Cependant cette forme et cet arrangement atomique, quels rôles ils remplissent dans la matière purement inerte!

On a donc pesé et l'on pèse ou l'on mesure journellement les cerveaux et les crânes, pour en déduire en chiffres la valeur morale et intellectuelle. Le cerveau de Cuvier pesait 1,829 grammes (500 grammes de plus que la moyenne); le cerveau de lord Byron 1,807 grammes; celui du duc de Morny... Assez! Descartes avait une petite tête et, par conséquent, un petit cerveau, et il est auteur du *Discours sur la méthode* et des *Principes de Philosophie*. Sur le sujet qu'il a traité avec une grande supériorité et une grande autorité, nous aimons à entendre Gratiolet s'écrier: "Pauvres gens, qui, s'ils le pouvaient, pèseraient dans leur balance Paris et Londres, Vienne et Constantinople, Saint-Petersbourg et Berlin, et d'une égalité de poids, si elle existait, conclu-

raient à la similitude des langues, des caractères, des industries!" Et dans un autre lieu (*Bulletin de la société d'anthropologie*), le spirituel écrivain ajoute: "Quel dommage que la méthode des pesées soit incertaine et par conséquent stérile! Grâce à des moyennes faciles à établir, le génie lui-même subirait la loi des classifications numériques. Nous aurions des intelligences de 1,000 grammes, de 1,500 grammes, de 1,900 grammes..."

Ce n'est pas tout, et la logique oblige le système à ne pas s'arrêter. Il y a diverses fonctions ou facultés dans l'entendement humain; il faut, pour les anatomopathologistes, que chacune d'elles ait son organe, disons-le avec la langue vulgaire, *sa bosse* dans les centres nerveux ou l'encéphale. Et l'on sait les divisions faites sur le crâne, pour reconnaître soixante et quelques protubérances, sièges d'autant de facultés distinctes.

Et l'on ira jusqu'aux dernières limites, soyez-en-sûrs. Il se trouvera des partisans outrés de la doctrine, pour proposer de modifier, par des *déformations* en tel ou tel sens, les cerveaux qui ne se développeront pas selon les conditions les plus heureuses ou les mieux appréciées. On nous ramènera ainsi jusqu'aux pratiques de ces sauvages qui, selon qu'ils veulent faire de leurs enfants des hommes de guerre ou de conseil, leur aplatissent, leur écrasent le front ou l'occiput, ou bien même, en signe de plus de dignité, leur relèvent en pointe le sommet de la tête. Ce mode d'éducation serait emprunté à l'Australie ou à l'île de los Sacrificios. Et voilà le progrès! Gratiolet, traitant sérieusement la question très-sérieusement posée, a dit à ses adversaires:

"Certains sauvages aplatissent le front de leurs guerriers et l'occiput de leurs sénateurs, soit; mais en cela ont-ils un but philosophique? Non, sans doute, c'est pour eux une simple question d'*uniforme*. Voulez-vous rendre deux jumeaux pareils, Sosies l'un de l'autre, aussi différents que possible? préparez l'un pour Saint-Cyr, l'autre pour Saint-Sulpice; il ne sera pas nécessaire de leur déformer la tête."

Elevons-nous, le sujet nous l'impose. Dans la dernière partie de son ouvrage, Gratiolet traite DE L'INTELLIGENCE, et, en tête d'un premier chapitre, il écrit ce titre: *de l'Âme*. Mais qu'est-ce que l'âme? ont dit les anatomopathologistes. *Quid autem sit anima? Nondum inter philosophos convenit, nec unquam fortasse conveniet*. La définition de Gratiolet est simple: "On appelle *matière* la substance qui se manifeste dans l'étendue par un certain ensemble de propriétés générales, ensemble qu'on désigne sous le nom de *corps*; on appelle *âme* la substance qui se manifeste dans la pensée par la pensée."

A ces mots, nous avons entendu comme un murmure dans le sein d'une société savante, et voici ce que nous lisons dans ses bulletins;

"Les idées exposées par M. Gratiolet sont de deux ordres: les unes scientifiques, les autres métaphysiques. Ces dernières sont un péril et un écueil. Elles sont entièrement étrangères à la science.... C'est pourquoi je vous demande de leur interdire votre tribune."

Est-il vrai, et faut-il en croire ses oreilles et ses yeux? Voilà où aboutissent les libres penseurs! Au nom de la science et de la liberté, ils interdisent la parole... à qui? A un savant de premier ordre, leur collègue.

Le Nil a vu sur ses rivages
 Les noirs habitants des déserts
 Insulter par leurs cris sauvages
 L'astre éclatant de l'univers.
 Cris impuissants, fureurs bizarres !
 Tandis que ces monstres barbares
 Poussaient d'insolentes clameurs,
 Le Dieu, poursuivant sa carrière,
 Versait des torrents de lumière
 Sur ses obscurs blasphémateurs.

Arrêtons-nous, que pourrions-nous ajouter ? Hélas ! oui, la voix du savant est étouffée, mais cette fois par la mort. La jeunesse, une jeunesse d'élite, n'ira plus la chercher sous les voûtes éloquentes de la Sorbonne. Oh ! le malheur est grand. C'est par la parole qu'on

appelle, c'est par la parole qu'on persuade. Mais Dieu ne retire pas à la fois ses dons. Gratiolet a laissé d'impérissables écrits, tablettes d'airain sur lesquelles il a buriné des vérités d'un ordre éternel. Ce sont là de ces services que sur la terre la gloire seule peut payer : la gloire ne sera pas ingrate. La gloire est ce qu'il y a de plus beau et de plus élevé sur la terre ; mais les chrétiens comme Gratiolet regardent encore plus haut.

CH. FLANDIN.

Fin.

LES ÉTUDES DE L'AGE MUR.

(Voir page 295.)

Mgr d'Orléans n'exclut certainement pas la vie active. Il aime que l'homme riche, comme Booz, veille lui-même à la culture de son champ. Il aime que l'homme de la ville, transporté au milieu des paysans, soit leur aide, leur conseiller, se mêle de leurs affaires. et, s'il se peut, des affaires si négligées de leurs âmes. Il aime que l'on participe à la vie de ce qui vous entoure ou plutôt (car cette vie est en général bien éteinte) que l'on cherche à ranimer cette vie ; qu'on le fasse, non par un calcul d'ambition, calcul qui serait bien souvent trompé, mais par le goût du bien et le sentiment du devoir. Il aime surtout que, par l'exemple, les incitations, les services rendus, on réveille dans ces pauvres âmes la conscience si profondément endormie, qu'on éclaire leur raison d'autant plus égarée

qu'elle est plus orgueilleuse, qu'on arrive enfin à semer dans ces cœurs les germes de foi qui n'y ont pas encore pénétré. Comme la vie de la campagne, si matérielle pour les hommes, si ennuyeuse pour les femmes, serait pleine pour nous tous, si nous prenions la peine de suivre, surtout dès notre jeunesse, les conseils de l'éminent prélat ! Une mairie de village, conduite avec zèle, avec cœur, avec dévouement, suffirait à remplir une vie ; non-seulement je comprends qu'elle suffise, mais je comprends qu'elle effraye.

Et, de plus, à la campagne, à la ville, partout, il y a la charité. Lorsqu'à la charité de son argent on ajoute la charité de sa personne, on ne rencontre plus de limite, et l'activité la plus ardente trouvera toujours à se satisfaire. Les carrières actives ne manquent

donc pas, même à ceux qui, selon l'expression vulgaire, n'ont pas de carrière.

Mgr l'évêque d'Orléans ne l'ignore point, et je ne fais guère que répéter ici ce qu'il a dit en plusieurs endroits de ses ouvrages ou dans celui même que nous lisons. Il ne l'ignore pas. Mais aujourd'hui c'est de l'activité intellectuelle qu'il vient nous entretenir. Il la veut pour ceux à qui l'activité extérieure ne plaît pas ou n'est pas possible ; il la veut même, si je ne me trompe, pour ceux à qui l'activité ne manque point ; il la veut pour tous, dans une certaine mesure, si pleine que soit la vie, si vive que soit l'activité extérieure, si réels que soient les services rendus. Il ne veut pas que la flamme de l'esprit s'éteigne : on a été au collège, et il ne faut pas qu'on y ait été en vain. On est homme intelligent, il ne faut pas qu'on sèvre son intelligence de tout retour sur elle-même et de tout travail intérieur. On va, on vient, on s'agite, on parle, on pense, on fait du bien : ce n'est pas assez, il faut qu'on lise. Ce n'est pas assez, il faut qu'on étudie. C'est bien là, je crois sa pensée.

N'est-elle pas un peu dure ? N'est-ce pas beaucoup demander, à celui qui s'épuise pour le bien, pour la conduite des affaires de son village et des affaires de la charité, que de lui ordonner encore, pardessus le marché, non pas la lecture reposante et facile qui se prend sur un canapé, alternativement avec le sommeil ; mais la lecture éveillée, avec un esprit debout et actif, la lecture studieuse, la lecture qui tient le crayon à la main, la lecture qui a trois heures au moins devant elle, et trois heures de la matinée (l'heure des ouvriers, du garde et du régisseur !) Je me demande si ce n'est pas exiger trop,

et si le dévouement du corps et de l'âme, le dévouement de la charité et le dévouement du prosélytisme, n'est pas bien suffisant, et si l'intelligence n'est pas tenue suffisamment en éveil par ce labeur extérieur où les jambes sont pour beaucoup, où le cœur surtout est pour beaucoup, mais où l'esprit a bien sa part.

Je me le demande ; et il me vient à la pensée cette réponse : Non, la charité et l'intelligence, le dévouement et l'intelligence ne sont pas ennemis. Quand un homme est oisif, pleinement oisif, égoïstement oisif, lui conseiller le travail intellectuel est un bon conseil, mais un conseil qui sera le plus souvent perdu. Cette âme est trop torpide ; l'oisiveté du corps, ou une activité toute brutale l'ont trop énervée ; elle ne veut pas, elle ne peut pas. Les choses de l'intelligence sont trop hautes pour elle ; elle n'en a ni la perception ni le goût. Quand au contraire un homme s'est fait une vie noblement et généreusement active, qu'il vit avec des frères et pour ses frères, qu'il rafraîchit son âme au labeur des champs ou qu'il fatigue son corps aux travaux de la charité ; parlez lui des travaux de l'intelligence et, quand même vous l'y trouveriez étranger jusqu'ici, vous ne serez pas pour cela mal venu. Je comparerais volontiers cette vie noblement active à une course faite le matin au grand air, qui détend nos membres, rafraîchit notre cerveau, égaye notre être, et, loin de nous rendre impropre au travail du cabinet, nous y prépare. A cette vie-là, le cœur s'est élargi, le sens s'est élevé, le regard de l'âme est devenu plus pénétrant et plus noble ; c'est là une bonne hygiène pour l'intelligence, une meilleure atmosphère même que celle d'un collège ou celle d'un cabinet d'étude dans laquelle il y a tant de

miasmes d'égoïsme et d'amour-propre. Et ne vous y trompez pas, cet homme qui vous semble uniquement voué à la vie active, lorsque cette vie active est prise franchement, chrétiennement, joyeusement, charitablement, est plus intellectuel que vous ne le croyez. Aux heures du chez soi, il ne craindra pas un livre, il ne craindra pas un livre sérieux; les grandes choses et les bonnes choses se touchent toujours par quelque bout. La vie de campagne chrétiennement acceptée, la vie de charité dans les villes, ne sont pas ennemies des préoccupations de l'intelligence; loin de les repousser elles les appellent. Elles éclairent l'âme parce qu'elles l'ennoblissent.

Disons-le donc avec le savant prélat, la lecture, l'étude même dans un cercle plus ou moins étendu, dans une mesure plus ou moins grande, ne sont de trop nulle part, et ne sont impossibles nulle part. Nous avons remarqué (et je crois que l'expérience en est journalière) que l'étude libre et volontaire est compatible avec les occupations forcées, et plutôt appelée que repoussée. Nous ne pensons pas non plus qu'une vie active et chrétienne puisse jamais être complètement exclusive de toute sérieuse excursion vers ce que j'appellerai les abords de la foi, c'est-à-dire la philosophie, l'histoire, la science. A plus forte raison, lorsque l'activité extérieure fait défaut, et qu'en même temps l'âme n'est pas engourdie (ce qui ne saurait arriver à un chrétien), l'étude est possible, utile, nécessaire, impérieusement exigée si on ne veut se perdre par l'oisiveté. Je n'oserai garantir au vénérable écrivain, que toujours, dans toutes les positions, dans les chemins même les plus encombrés de la vie, le *minimum*

des trois heures d'étude, sous clef et le crayon à la main, lui sera fidèlement donné. Je sais bien des gens de lettres par état qui s'effrayeraient de payer ce *minimum*. Mais du moins on fera ce qu'on pourra. L'illustre prélat s'exagère peut-être la puissance de l'activité humaine. Vivre à la fois de la vie active et de la vie intellectuelle, pousser l'une et l'autre au plus haut degré, donner en même temps toute son âme à Dieu, toute sa force à l'Eglise, tout son cœur à ses frères, tout son esprit aux lettres; il faut que la pauvre humanité le lui confesse humblement, c'est ce qu'elle ne sait pas toujours faire. Elle a de beaux et de grands modèles sous les yeux; il faut que ces modèles lui permettent de ne les imiter que de loin.

Maintenant, que nous reconnaissons la nécessité de l'étude, quels sont les objets d'études qui nous sont proposés? Ils sont traités au long dans ce volume; disons un mot sur chacun, si toutefois notre ignorance nous donne sur chacun un mot à dire.

La littérature d'abord.—L'auteur distingue ici la littérature ancienne, la littérature française, la littérature étrangère. Réunissons le tout, et comme nous allons dans un moment mettre à part la philosophie, l'histoire, les sciences, disons pour nous servir d'un mot moins vague que le mot de littérature: l'éloquence et les œuvres d'imagination.

Sur l'éloquence, j'ai peu de chose à dire: seulement, y a-t-il, après l'éloquence religieuse, une autre éloquence qui puisse être un objet d'étude approfondie? L'éloquence religieuse a cela d'admirable qu'avec une variété infinie de langage, de formes, de style, d'idées même (car variété n'est pas contradic-

tion), elle repose sur un fonds de vérités éternelles, sur un intérêt des âmes qui est toujours et partout le même. Quoique prêchant dans une autre langue, avec d'autres mœurs, et, à certains égards, sous l'influence d'autres idées, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze prêchent pour nous; nous pourrions nous agenouiller au pied de leur chaire comme nous l'eussions fait après un sermon de Bossuet. L'éloquence politique n'a pas le même avantage. Elle parle sur des questions, elle s'adresse à des intérêts, elle évoque des sentiments qui ne sont plus les nôtres pour peu qu'une période de quelques vingt ans nous sépare d'elle. Quand sa date est très-ancienne, elle a du moins l'intérêt de l'histoire; nous lisons Cicéron et Démosthène surtout pour l'histoire. Mais, quoique la Restauration soit encore bien près de nous, bien mêlée à nos idées et à nos souvenirs, qui aurait la patience de lire un recueil de discours politiques prononcés au temps de la Restauration?

Viennent les œuvres d'imagination. Ici le docte prélat devient sévère, je ne dis pas seulement pour ce qu'il appelle la littérature corruptrice (à cet égard, qui ne ferait écho à sa sévérité?), mais pour la littérature de pur délassement. Il lui fait la part bien petite, et dans le catalogue de la bibliothèque qu'il nous offre, la poésie (car je ne veux parler que d'elle) est réduite à un bien faible contingent. Je n'ose pas me plaindre: je n'ai qu'un amour platonique pour la poésie, comme j'ai une faiblesse platonique pour le roman. S'il y a ici un jugement moral de l'évêque, je me souviens; s'il n'y a qu'une critique du censeur littéraire, j'ose réclamer.

Le savant prélat aime les grands écrivains de l'antiquité; il les com-

prend admirablement, il en parle avec une satisfaction qui est encore chez lui un sentiment chrétien; car ce qu'il aime surtout en eux, ce sont des idées, des notions morales, des sentiments chrétiens d'avance, des pressentiments en quelque sorte du christianisme, inspirés aux sages et mêmes aux poètes de l'antiquité, comme les saints Pères ne craignaient pas de le dire, par ce Logos éternel qui "éclaire chaque homme venant en ce monde." Il aime, plus encore peut-être que les anciens, les grands écrivains et, pour rester dans le sujet qui nous occupe, les grands poètes du siècle de Louis XIV. Qui ne partage cette admiration? et qui la partage plus que moi? Mais n'y a-t-il que cela au monde? Le moyen âge, l'Europe moderne, la France d'avant Louis XIV, et la France d'après Louis XIV n'ont-ils rien produit?

Pour ma part, plus ami et plus admirateur des lettres, que je n'en suis juge systématique, j'avoue que mes admirations ne sont pas exclusives. Je crois peu aux systèmes littéraires, aux formes exclusivement imposées, pour tout dire en un mot, aux règles. S'il fallait admettre qu'une certaine forme classique donnée par les Grecs, reproduite par les Romains, reproduite après eux par les écrivains du dix-septième siècle est le moule invariable du beau littéraire, il faudrait alors désespérer de l'avenir. Car quelque admirables que soient les œuvres classiques et si parfaitement vivantes qu'elles subsistent, le moule qui les a faites est brisé, et on n'en fera point de pareilles.

J'ose dire, au contraire, que, dans une mesure plus ou moins grande, le génie est toujours novateur. Michel-Ange disait avec une naïveté qui n'est qu'apparente: "Celui qui marche derrière ne

peut pas aller devant." Celui qui ne fait qu'imiter restera toujours inférieur à son modèle. Copiez-nous Racine et Virgile et vous serez mille fois au-dessous de Virgile et de Racine. Faites un pastiche d'après Frà Angelico et vous n'imiterez de Frà Angelico que les défauts. Calquez servilement Raphaël et vous serez moindre que le dernier des disciples indépendants de Raphaël. Le génie, lui, est bien un disciple, mais un disciple indépendant ; il peut connaître l'antiquité, et quand il la connaît, il l'aime, il l'admire, il l'étudie ; mais il ne la copie pas. S'il n'introduisait dans l'art quelque élément nouveau, il ne serait pas le génie. Virgile était un *romantique* de son temps, comme M. de Lamartine est devenu maintenant un *classique* de notre siècle (lisez les épîtres d'Horace et vous verrez comme la littérature du temps d'Auguste osait s'insurger contre la littérature sa devancière). Si Racine n'eût fait que traduire Sophocle et Euripide, s'il n'eût introduit dans l'art des pensées, des ressources, des sentiments inconnus avant lui, que serait Racine ? Où sont les modèles de Corneille ?

Je suis peut-être séduit par les admirations de ma jeunesse ; mais je garde un faible pour cette pléiade poétique de la Restauration qui, introduite par M. de Chateaubriand, ramenait après lui dans la poésie, le sentiment chrétien et les sujets chrétiens, si rarement touchés au dix-huitième et même au dix-septième siècle. Ce qui a suivi, je le sais ; mais les maîtres ne sont pas responsables des disciples qui les abandonnent, et la littérature d'avant 1830 n'est pas responsable de la triste et passagère littérature qui a été le fruit immédiat de la révolution de 1830. En tout, quand

l'âme aura besoin de poésie (et il ne faut pas inutilement contrarier ce besoin ; il est assez rare de notre temps), elle ira de ce côté-là. L'imagination est une folle, je le sais bien : mais à cette folle du logis il faut bien sa cellule, et si nous fermons la porte pour qu'elle ne s'échappe pas, ne la laisserons-nous pas du moins regarder par la fenêtre ?

Pour parler maintenant des choses tout à fait sérieuses, parlons du droit. Car avec cette pensée infatigable qui plane sur toute chose, Mgr l'évêque d'Orléans embrasse toutes les études, connaît la valeur de chacune, encourage celui qui est tenté de s'y livrer, l'ennoblit à ses yeux pour qu'il y pénètre et en remplisse le vide de sa vie. Cette étude du droit qui semble si sèche, si dépourvue non-seulement de poésie, mais de philosophie, non-seulement de charme, mais de grandeur, il la montre bien plus élevée, bien plus digne, bien plus en rapport avec les hautes facultés de l'âme que ne le croient d'ordinaire ceux qui l'ignorent et surtout ceux qui la pratiquent. C'est bien pour lui, comme pour le jurisconsulte romain, " la science des choses divines et humaines ; " c'est-à-dire une science qui a son fondement dans la loi divine et qui est tout au plus interprétée et développée (quand elle n'est pas faussée) par les lois humaines. Les hommes ne font pas le droit ; ils le déclarent, ils le disent (comme l'expriment si bien les Romains, *jus dicere*), ils le déterminent sur les points que la loi primordiale laissait nécessairement dans le vague. S'ils le déclarent à faux et s'ils le déterminent d'une façon contraire à son essence, tant pis pour eux ! Ce qu'ils font n'est plus le droit. Voilà sur quels principes repose la philosophie, je dirai presque, la poésie du droit.

Philosophiquement parlant, le droit peut donc donner lieu à une grande étude; et historiquement aussi, elle peut donner lieu à une étude parallèle, non moins digne d'intérêt. Dieu est l'auteur de toute justice; il en a mis le sentiment dans nos cœurs, la notion dans nos intelligences. Obéissons à ce sentiment, poursuivons l'application de cette notion dans les mille circonstances différentes que peut produire la diversité des relations humaines, et nous arriverons, rien que par la logique de notre esprit et par l'équité de notre cœur, à construire une législation toute entière et une législation la plus parfaite de toutes (je parle ici du droit civil et du droit des gens; le reste n'est qu'une institution sociale, humaine et arbitraire, et ne mérite pas l'appellation de droit). Voilà la philosophie du droit.

Mais cette législation évidemment manquera de précision sur certaines choses. Il y a bien des points que le bon sens et l'équité naturelle n'indiquent que d'une manière vague et générale; ils ne mettent pas les points sur les *I*; ils ne chiffrent pas. Ici donc l'intervention du pouvoir politique est légitime pour déterminer d'une façon précise ce que la loi naturelle n'indique que d'une manière générale. Malheureusement, les pouvoirs politiques sont allés bien plus loin, et, au lieu simplement de déterminer le droit, ils ont eu la prétention impie de le faire, de se constituer source de toute justice, et, en prétendant faire le droit, ils l'ont faussé. Il y a eu ainsi sur la surface du monde une diversité infinie d'institutions sociales, variant selon les temps, les lieux, les climats, les mœurs, les influences politiques, et s'éloignant plus ou moins, mais presque toujours s'éloignant jusqu'à ce point

où l'iniquité commence, de ce type primordial que Dieu a écrit dans notre cœur et dans notre raison quand il a mis dans l'un le sentiment, dans l'autre la notion du juste. Étudier ces différences, suivre leurs phases, c'est faire l'histoire du droit.

On rencontrera par conséquent dans toutes les législations un double élément, l'un primordial, universel, perpétuel, conforme à l'équité divine et à la loi naturelle, que l'on appellera, si l'on veut, l'élément philosophique; un autre historique, local, national, temporaire, arbitraire, introduit par le pouvoir ou par les mœurs. La lutte de l'un contre l'autre constitue les phases de la science juridique. Plus les peuples sont barbares ou pervertis, plus l'élément historique domine dans leur législation; plus les peuples se civilisent, de la vraie et légitime civilisation, plus l'élément philosophique, on pourrait dire divin, reprend la place qui lui appartenait. Ce progrès est celui qui a signalé la marche de la jurisprudence romaine depuis les Douze Tables jusqu'à Justinien; c'est celui qui s'est montré dès les premiers siècles du moyen âge par le rapprochement, plus intime de siècle en siècle, qui s'effectuait entre les coutumes germaniques, le droit de l'ancienne Rome et le droit de l'Église qui les unissait en les perfectionnant. Si l'on pouvait espérer de voir encore des siècles de vraie civilisation, on verrait la législation civile de tous les peuples, sauf des différences tenant à certaines conditions partielles et locales, arriver à l'unité dans la vérité et l'équité. La partie arbitraire et humaine des législations diminuerait chaque jour; la partie primordiale et divine tiendrait chaque jour plus de place. Voilà

quelles études dans le passé, quels vœux pour l'avenir peuvent germer dans ce sol, en apparence si aride, de la science juridique.

On ne s'attend pas sans doute que je reprenne l'une après l'autre toutes les branches de la science universelle que parcourt Mgr d'Orléans, les éclairant et les ennoblissant toutes par ce coup d'œil du philosophe chrétien qui sait tout apprécier et par cet enthousiasme du bien, du vrai et du beau qui sait le démêler partout où il se trouve. On ne saurait trop le dire, il n'y a pas une étude, il n'y a pas une science à dédaigner, parce qu'il n'y en a pas une qui ne soit ou un reflet de la beauté ou un fragment de la vérité divine ; il n'y a pas de science qui ne soit divine ni d'art qui ne soit divin, en ce sens du moins que c'est toujours ou une loi de Dieu que l'on apprend à connaître, ou une œuvre de Dieu que l'on étudie, ou une aspiration à la splendeur divine que l'on essaye de réaliser. Mgr d'Orléans le sait admirablement, et il faut lui rendre cette justice, qui n'est due qu'à un bien petit nombre d'hommes, que jamais l'étude spéciale d'une branche des connaissances humaines ne le rendit injuste ou dédaigneux pour les autres. Il les apprécie toutes, parce qu'il connaît, qu'il aime et qu'il adore ce centre suprême vers lequel toutes les sciences convergent et dans lequel toutes se font une.

Je ne parlerai donc ni de l'esthétique, ni de l'histoire, ni de la science positive, à chacune desquelles Mgr d'Orléans sait faire sa place, rendre sa noblesse, restituer le pouvoir qui lui appartient de remplir honorablement et dignement les loisirs d'un homme de bien. Je n'ai voulu m'arrêter que sur deux points, l'un sur lequel j'avais quelques réserves à faire,

l'autre sur lequel quelques aperçus utiles, à ce qu'il me paraissait, pouvaient être ajoutés à l'appréciation déjà si haute et si encourageante du docte prélat. Le suivre dans toute l'étendue de la carrière qu'il parcourt, là où je n'ai rien à contredire ni rien à ajouter, serait abuser de la patience du lecteur.

Un mot seulement sur un petit traité à part qui termine ce volume.

Contre les incitations de Mgr d'Orléans à l'étude, adressées aux laïques, aux gens du monde, aux pères de familles, il y avait, je ne dirai pas une objection, mais un obstacle et un grand obstacle. Celui qui est marié est divisé, dit saint Paul. Il ne peut pas être tout entier à Dieu ; à plus forte raison, il ne peut pas être tout entier à l'étude. Dans cette maison que vous voulez ennoblir par le travail intellectuel, à côté de ce cabinet d'études que vous voulez fermer avec tant de verroux, il y a une puissance pour laquelle il ne doit pas y avoir de secrets et contre laquelle il ne peut pas y avoir de serrures. Si cette puissance devient jalouse de la science, si la vue des livres lui cause de l'ennui, si les heures de travail ne lui semblent pas respectables comme elles devraient l'être, l'étude deviendra bien difficile. Il y a là un puissant ennemi, et un ennemi intime que l'on ne peut pas bannir, que l'on aura grand'peine à combattre.

Que fait ici le défenseur du travail intellectuel ? Il ne combat pas cet ennemi, il le convertit. Il ne prêche pas le futur étudiant contre le mauvais génie qui lui déconseillerait l'étude ; mais il s'adresse à ce mauvais génie, et il en fait un bon génie qui conseillera l'étude. En un mot, non-seulement il parle à la femme de cet ennui très-réel qu'il y a à avoir

un mari qui ne fait rien, rien du tout, absolument rien ; et combien de femmes n'ont-elles pas éprouvé cet ennui ? Mais il va plus loin : il persuade à la femme d'étudier elle-même, il veut qu'elle s'instruise en même temps que son mari s'instruira. Les heures d'étude de l'un respecteront dès lors les heures d'étude de l'autre. Au lieu d'un ennemi, Mgr d'Orléans se donne un auxiliaire ; au lieu d'un mauvais conseil, il fait naître un bon exemple.

C'est là un trait d'esprit et d'habileté infinie ; car, à vrai dire, la prédication de l'étude doit rencontrer beaucoup moins d'obstacles chez les femmes que chez les hommes. Le temps d'éducation pour la femme est plus court qu'il n'est pour l'homme. D'abord parce que pour elle la vie commence de meilleure heure, ensuite parce que, à situation égale, son intelligence est plus prompte et plus vive. Elle n'arrive pas à la vie du monde fatiguée par quinze années d'études scolaires ou d'études scientifiques. Elle n'a pas, comme le grand dauphin, le dégoût des livres né de l'excès. Dans la jeunesse, elle est, à âge égal, plus mûre de raison et d'expérience du monde ; et cependant, à âge égal, elle a une fraîcheur d'esprit bien plus grande. Elle est, on peut le dire, pour les choses de l'esprit, en même temps et plus raisonnable et plus neuve. Dieu l'a faite, peut-être, moins intellectuelle, mais il l'a faite plus intelligente que nous.

En outre, il y a dans sa vie, plus encore que dans la nôtre, des vides à remplir. Sans parler des distractions regrettables ou coupables, l'homme donne de longues heures à l'exercice de la chasse, noble et salubre distraction ; l'homme visite ses champs, inspecte ses charrues, cause avec ses

laboureurs ou avec ses voisins, douce, sérieuse, patriarcale, utile, paternelle occupation. Pendant les heures qui correspondent à celles-là, la femme, si elle est à Paris, a les visites qui à la fin deviennent insipides : si elle est à la campagne, elle n'a rien. N'y a-t-il pas alors des moments, de longs moments, où les livres, ces causeurs tranquilles et discrets, quoique plus neufs et plus piquants parfois que les causeurs de salon, seront les bienvenus ? Le roman commence, mais le roman amènera peut-être après lui l'histoire, qui parfois y ressemble tant ; l'histoire amènera après elle autre chose, que sais-je, peut-être même l'économie politique.

Quand au cercle d'études que Mgr d'Orléans trace aux femmes, il est le même à peu de chose près que pour les hommes. Et pourquoi pas ? La littérature, c'est-à-dire les œuvres d'imagination sont faites pour elles comme pour nous ; moins dangereuses peut-être pour elles que pour nous, parce qu'un sens plus exquis les avertit davantage du point où il faut s'arrêter. La philosophie : pourquoi pas encore, quand la philosophie ne s'élève pas jusqu'à une métaphysique trop subtile, jusqu'à ce degré où les hommes eux-mêmes pourraient craindre de prendre leurs idées pour des réalités et leurs mots pour des idées ? Les arts et une certaine notion théorique des arts que je ne voudrais pas appeler du nom germanique et effrayant d'*esthétique* : cela va sans dire. Quant aux sciences, pourquoi pas les sciences naturelles ? Mgr d'Orléans va jusqu'à nommer le droit et l'économie politique, ou l'économie sociale, si on aime mieux ce nom. Je n'ose pas le suivre si loin ; mais je voudrais copier ici, une page de Fénelon sur l'ignorance prudente et

éclairée qu'il recommande aux femmes dans les affaires. Fénelon est souvent cité dans ce livre, et toujours cité avec bonheur. Les fragments de l'auteur du *Télémaque* se combinent merveilleusement bien avec les pensées de l'auteur de ce livre. Ce sont deux esprits pleins d'affinités l'un avec l'autre. Fénelon y ajoute seulement une certaine pointe d'homme du monde et d'homme de cour, merveilleuse en un sujet comme celui-ci, où il s'agit des hommes du monde plus encore que des choses de la science; je voudrais copier ici toutes les phrases que l'évêque d'Orléans emprunte à l'archevêque de Cambrai; elles sont pleines de délicatesse et de grâce; il n'y aurait qu'un inconvénient à le faire: c'est qu'entraîné par la similitude du langage, après avoir copié Fénelon, je copierais celui qui le cite.

Et enfin, Mgr Dupanloup parle pour la femme, de l'étude des langues, ce qui ne fait aucune difficulté, mais même de l'étude du latin. Et ici encore, je dis pourquoi pas? Pourquoi une chrétienne, distinguée, intelligente, ayant des loisirs, ne connaîtrait-elle pas la langue de l'Eglise? Je crois peu aux bacheliers, aux femmes médecins et aux femmes avocats, par cette raison que ce sont-là moins des connaissances à acquérir que des professions à exercer, et des professions qui font quitter le foyer domestique; ne faut-il pas qu'au moins la mère reste au foyer? Mais la science modeste, sédentaire, propice au foyer domestique, qui au lieu d'éloigner des enfants rapproche d'eux,

qui remplace le précepteur, ajourne le collège, cette science-là, pourquoi ne serait-elle pas le lot des femmes? Au fond il n'y a pas plus de pédantisme à lire dans l'original l'*Imitation* ou même Virgile que lire le Tasse ou Shakspeare. On ne serait ni moins femme ni moins mère de famille pour cela. Madame Dacier qu'on se représente comme un monstre tout hérissé de grec et de latin, et qui en effet, n'est pas amusante dans ce qu'elle écrit, était dans la vie privée, simple, modeste, familière, femme autant que personne, et causant très-bien chiffons avec celles qui aimaient à causer chiffons. Du reste, la chose est à moitié faite: à l'heure qu'il est, j'en suis sûr, grâce au livre de prières et à leur esprit naturel, les femmes du monde prises en masse savent peut-être la moitié autant de latin que les hommes du monde pris en masse. Depuis l'âge de vingt ans, les unes ont appris et les autres ont oublié.

En résumé, je ne souhaite pas aux femmes de notre siècle d'apprendre l'économie politique, l'algèbre et l'ontologie; Mgr d'Orléans ne le leur souhaite pas non plus: mais je leur souhaite à toutes, je vous souhaite à tous d'écouter Mgr d'Orléans. Aux unes comme aux autres, il demande beaucoup, je dois en prévenir mes lecteurs et mes lectrices, si j'en ai. Mais quand, ainsi que lui, en fait de zèle, de dévouement, de talent, de cœur, on donne beaucoup, on a le droit de demander beaucoup et on est accoutumé à obtenir beaucoup.

CTE. DE CHAMPAGNY.

Fin.

LES FETES DE NANCY.

(Voir page 329.)

Nancy, 17 juillet 1866, 9 h. du matin.

Jusqu'à ce jour, les fêtes nancéennes ont ressemblé à toutes les solennités municipales : courses sur la terre et sur l'eau, bals et concerts, illuminations, feux d'artifice, rien n'a manqué ; mais aujourd'hui est le grand jour, le jour d'un passé glorieux qui va revivre pour un instant...

Les cavalcades historiques sont de mode en ce siècle ; presque toutes nos grandes villes de province ont eu les leurs... Mais Nancy va, dit on, surpasser tout ce qui s'est fait en ce genre ; elle en a parfaitement les moyens et la volonté. Nous allons voir.

Quatre heures trois quarts.

Le cortège, dont la mise en marche était annoncée pour deux heures précises, sort en ce moment de la caserne Sainte-Catherine, où il avait son quartier général. La chaleur est accablante, mais cependant on a attendu sans trop d'impatience. Enfin, le voici : il défile dans l'ordre suivant :

D'abord deux héros d'armes et une fanfare de trompettes. Ensuite commencent les divers "groupes" représentant chaque époque.

Le premier groupe s'ouvre par Lothaire, premier roi de Lorraine, et il comprend : Adalbert de Bouzonville, marchis et duc bénéficiaire de Lorraine ; Gérard d'Alsace, premier duc héréditaire ; Hadwige de Namur, sa femme ; un page et Godefroy de Bouillon, roi

de Jérusalem. Deux poursuivants d'armes précèdent la grande bannière du duché, ornée de l'aigle que l'empereur Frédéric-Barbousse permit au duc Mathieu Ier de porter dans ses armes. Puis, un chef à cheval, des cavaliers armés de piques, framées, francisques et épieux, et des Austrasiens à pied.

Dans le premier projet de *Cortège historique*, on faisait paraître tous les ducs, à partir de Gérard d'Alsace ; mais il a fallu renoncer à ce projet, dont l'exécution présentait trop de difficultés ; on en a seulement conservé le cadre.

Le second groupe est composé de Ferry III, duc de Lorraine, d'Henri III, comte de Bar, de Hugues comte de Lunéville, d'Albert, seigneur de Darney, et d'Errard de Ville, lieutenant-général du duché, suivis d'un chef à pied et de piétons armés de masses.

Dans le troisième groupe, dont la ville de Forbach a fait les frais, on remarque Raoul le Vaillant, duc de Lorraine, tué à Crécy, Marie de Blois, sa femme régente, Jean de Forbach, Arnold de Sierck, Thomas de Pfaffenhoffen, Jean de Blâmont, lieutenant-général du duché, Jean de Wisse, Jean d'Haussonville, sénéchal de Lorraine, Pierre de Beaufremont, commandeur de Saint Jean-du-Vieil-Aître.

Ce groupe est accompagné de la bannière aux armes simples de Lorraine, que les ducs portèrent à partir de Ferry Ier (1205). Des

cavaliers armés de piques, commandés par Warry de Fléville, chevalier, ferment la marche.

Quatrième groupe : l'attention se porte avec un vif intérêt sur ce groupe ; c'est celui de Jeanne Darc. Un corps de musique à cheval précède la bannière de Jeanne Darc, envoyée par la commune de Domremy. Cette bannière a été donnée, il y a trois ans, à la commune de Domremy, par la ville d'Orléans, en commémoration du 434^e anniversaire de sa délivrance. Elle est en tout semblable à celle que l'héroïne s'était composée elle-même. Le fond est en moire blanche ; à la partie supérieure on voit, brodée en or et en soie bleue et rouge, émergeant de nuées, le Père éternel ; un arc-en-ciel est à ses pieds. Au-dessous se tiennent agenouillés, également sur une nue, deux anges affrontés, aux ailes repliées, dans l'attitude de la prière ; leurs vêtements, comme ceux du Père éternel, sont en or et en soie ; celui de gauche élève dans sa main une fleur de lis, l'autre tend ses deux mains jointes vers le Père éternel. Dans la partie inférieure de l'étendard sont brodées en or, sur la même ligne, les lettres I H S, anagramme du Christ, et les initiales du nom de la Sainte-Vierge.

Alors, et aux applaudissements universels, paraît Jeanne Darc elle-même, accompagnée de deux poursuivants d'armes, de gens d'armes, commandés par Robert de Baudricourt ; d'arbalétriers à pied, commandés par Jean de Gournay. Derrière elle viennent deux portebannières à cheval, avec l'oriflamme de France, qu'entourent huit varlets à cheval, et six chevaliers armés de pied en cap : le sire de Gaucourt, Jean de Lenoncourt, Gérard de Pulligny, Jean de Fénétrange, Ferry de Chambley, Simonin des Armoises.

Une acclamation magnifique n'a cessé de retentir durant tout le passage de ce groupe.

Le cinquième groupe comprenait René d'Anjou, roi de Provence, duc de Lorraine ; Isabelle de Lorraine, sa femme, régente ; Nicolas d'Anjou, marquis du Pont, Antoine, comte de Vaudémont, Jean de Ludres, sénéchal de Lorraine, Ferry de Savigny, maréchal de Barrois. La bannière aux armes de Lorraine, était écartelée d'Anjou et de Bar, et suivie d'un corps de halbardiers.

Voici maintenant une autre gloire lorraine qui forme le sixième groupe c'est René II, le vainqueur de Charles le Téméraire ; autour de lui figurent les gentils-hommes qui se sont signalés dans la guerre contre le duc de Bourgogne : Gérard d'Avillers, Gratien d'Aguerre, Balthazard d'Haussonville, Jean VII, comte de Salm, maréchal de Lorraine, Vautrin de Nettancourt, Jean Wisse de Gerbéviller, Varin Doron de Bruyères (ce dernier personnage avait été envoyé par la ville même de Bruyères). Tout ce groupe marchait suivi de la grande bannière, avec l'image de l'Annonciation, portée à la bataille de Nancy, et se complétait par des pertuisanniers, commandés par Claude de Bauzemont, châtelain de Saint-Dié, et par des hommes d'armes à cheval, et des Suisses, armés d'épées à deux mains, commandés par Walther de Thann.

Septième groupe : il était formé du bon duc Antoine et de René de Bourbon, sa femme, suivis de quatre pages.

Après eux venaient les quatre grands chevaux de Lorraine, avec des pennons à leurs armes : ce sont, on le sait, Ligniville, Lenoncourt, du Châtelet et Haraucourt.

Ensuite figuraient Claude de Lorraine, premier duc de Guise ;

François de Lorraine, comte de Lambesc, tué à la bataille de Pavie; Ferry de Germiny, maréchal de Lorraine, tué à Agnadel; René de Beauvau-Craon, chambellan du duc Antoine, sénéchal de Barrois, et le sculpteur Ligier Richier, de Saint-Mihiel. Derrière eux flottait la bannière avec le bras armé, qu'accompagnait Louis de Stainville maréchal de Lorraine, des cavaliers armés de haches, et les quatre juges du tournoi de 1517: Humbert de Doncourt, Alophe de Beauvau, Claude de Fresneau et Jean de Stainville.

La marche était fermée par des hommes à cheval armés d'épées.

En tête du huitième groupe, les trompettes des archers de la garde formaient des fanfares. Puis apparaissait Charles III, dit le Grand, duc de Lorraine, et Claude de France, sa femme, avec deux pages.

On voyait ensuite: François de Lorraine, duc de Guise, défenseur de Metz; Henri le Balafré, duc de Guise, avec Henri d'Anglure son page; le duc de Mercœur, oncle de Charles III, commandant des armées européennes en Hongrie; Jean du Châtelet, maréchal de Lorraine; Jean Blaise de Mauléon, maréchal de Barrois, capitaine des gardes de Charles III, et Claude, baron de Vienne, colonel des archers de la garde. La bannière de ce groupe était aux armes pleines de Lorraine et se trouvait entourée d'archers de la garde, commandés par Claude Le Page, lieutenant, et de lansquenets.

Au neuvième groupe appartenait Charles IV, duc de Lorraine, et Henriette de Lorraine, princesse de Phalsbourg, sa sœur, accompagnée de trois pages.

Autour d'eux se pressaient le peintre Claude Gellée, dit le Lor-

rain, le graveur Jacques Callot, le maréchal de Bassompierre, Elisée d'Haraucourt, gouverneur de Nancy; Henri de Raigecourt, grand-maître de l'artillerie; César d'Hofelize, chambellan de Charles IV; Antoine de Choiseul d'Isches, gouverneur de la Motte en 1634; le colonel Cliquot, gouverneur de cette ville en 1642; Nicolas du Boys de Riocour, ambassadeur de Lorraine en Espagne; et, enfin, François Scurot, d'Amance, le fidèle et dévoué serviteur de Charles IV, qui aima mieux subir la question que livrer les secrets de son maître. Ce dernier, pour l'en récompenser, lui fit donner des lettres de noblesse.

Ce groupe avait un drapeau jaune, à la croix rouge, en cœur les armes simples de Lorraine, et était complété par des archers de la garde, commandés par Pierre de la Manoue, lieutenant, et des reîtres.

Les deux derniers groupes, le 10e et le 11e, se composaient; le premier, de Léopold, duc de Lorraine, accompagné du comte de Ligniville, maréchal de Lorraine et Barrois, du marquis de Lenoncourt, grand écuyer, du comte de Couvonges, grand chambellan, de Maximilien du Hautoy, sénéchal de Lorraine, du comte de Tornielle, maréchal de Lorraine, de Jean-Ignace de Cléron, baron de Saffre et d'Haussonville, grand-maître de l'artillerie, et de Claude Charles, peintre et héraut d'armes.

Il était suivi de gardes à cheval, marchant sous le grand étendard de Lorraine, aux couleurs de Léopold.

Derrière lui des cheveu-légers commandés par un lieutenant et des hallebardiers.

Le second, c'est-à-dire le onzième, était consacré à Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine et de

Bar. Près de lui se trouvait le comte de Tinczinc, duc d'Ossolinski, grand-maître de la maison du roi ; le comte de Custine, grand écuyer ; le comte de Béthune, grand chambellan, et le chevalier de Boufflers, de l'Académie française.

Le groupe était guidé par le drapeau du régiment des "gardes de Stanislas", avec ses gardes à pied, sa musique à cheval et des "dragons de Stanislas".

Enfin, le long et splendide cortège se terminait par le char allé-

gorique de la France attelé de six chevaux. C'était le symbole de la réunion qui se célébrait.

Un peloton de cavalerie fermait la marche entière.

Tout cet ensemble était merveilleux d'effet.

ADRIEN DE RIANCEY.

P. S. On évalue à près de 200,000 le nombre des étrangers aujourd'hui présents à Nancy. Le chemin de fer en amenait 70,000 par jour.

FIN.

NOS BONS PARISIENS.

Quel est ce conquérant, indomptable, superbe,
Qui renverse nos murs, les fauche comme l'herbe ?
Ce vainqueur, ce César, cet Attila nouveau,
C'est le maçon !... Il monte à l'assaut, et tout penche,
Croule... Il a pour armure une tunique blanche,

Il a pour glaive un lourd marteau

Chacun a son asile, et le pauvre et le riche :
Le lion a son antre, et le saint a sa niche ;
L'Arabe sous sa tente arrête son essor ;
Comme un léger hamac l'araignée a sa toile,
Nous n'aurons plus rien, nous, rien que la belle étoile
Qui nous offrira son toit d'or.

Si nous voulons rentrer au foyer de famille,
Comme le chérubin au seuil du Paradis,
Le terrible maçon nous dit : "Sortez, maudits !"
Faut-il vivre en oiseau sur l'arbre ou la charmille ?
Bonnes gens de Paris, victimes du maçon,
Enviez la tortue et le colimaçon,

Qui, du moins, gardent leur coquille.

Votre chambre est à jour... votre enfant, doux orgueil,
Avait là son berceau, votre aïeul son fauteuil ;
Tout votre cœur peupla ces ruines désertes !
Mais vos chers souvenirs partent sous le marteau,
Ils vont tous s'évoler, ainsi que des oiseaux
Lorsque leurs cages sont ouvertes.

Pourtant ce vieux Paris n'était pas l'arche sainte.
C'étaient de noirs sentiers, un étroit labyrinthe,
Où comme dans un bois, pour mieux porter leurs coups,
S'abritaient ces bandits *que nul pouvoir ne régle.*
Si l'on abat la branche où se posait un aigle,
On détruit le taillis où se cachaient les loups.

1620.

Mil six cent vingt ! C'était le temps des estocades,
Où l'on chantait à table en vidant les flacons ;
Le temps des Raffinés donnant des sérénades,
Et se battant sous les balcons ;

Le temps où l'on portait des poignards à coquille,
Des rapières sans fin et de grands feutres gris ;
Où, pour grossir la cour, les cadets de famille
S'en venaient enfants à Paris ;

Où l'on trempait son doigt d'eau bénite aux églises ;
Où l'on parlait Phébus, le soir, dans les salons ;
Où, pour faire dancer les belles Cydalises,
On appelait les violons ;...

Où, la cour, en chantant, s'en allait vers la Loire
Pour chasser à Chambord, dans les épais taillis ;
Où Voiture achevait la poétique histoire
De Zélide et d'Alcidalis !...

On savait manier un cheval à courbette,
De ces bons gros courtauds, vrais chevaux de fermiers ;
On savait ajuster un homme à l'escopette,
Monter à l'assaut des premiers !

Et cela se passait du temps de Louis Treize ;
Jamais pour les amis on n'avait de secret ;
On faisait dans Paris ses visites en chaise,
Et l'on soupaît au cabaret.

Puis quand ce roi fut mort, quand Richelieu son maître
L'eut précédé là-bas dans le cercueil glacé,
La liberté vaincue un jour vint à renaître,
Et le joyeux présent chansonna le passé.

Que de bruit, que d'éclat que d'amour, que de fêtes !
Que de duels aux flambeaux, quelles ardeurs sans frein !
Par la ville en rumeur, que de fougueux poètes
Cinglant de leurs pamphlets la peau de Mazarin !

Le calme après le bruit,—le jour après l'aurore.
Le maître est là debout, au seuil de la maison ;
Le grand règne commence, et Versailles se dore
Aux rayons du soleil qui monte à l'horizon !

DE MONTLAUR.

TABLE PAR SOMMAIRES

DES MATIÈRES CONTENUE DANS LE TROISIÈME VOLUME.

Sommaire des Nos. 33 et 34.

REMARQUE	7	CHRONIQUE DE LA QUINZAINE—Les illusions de la paix—La politique de neutralité attentive — Politique Anglaise — Question Mexicaine	
LA GUERRE ET LA CRISE EUROPÉENNE MICHEL CHEVALIER.....	8	E. FORCADE.....	42
LA CLEF D'OR—Nouvelle... ZÉNAÏDE FLEURIOT.....	13	CORRESPONDANCE D'ITALIE — Les Plaines de la Lombardie—La Ste. Cécile de Raphaël — Galimatias Germanique—4 millions de dépenses par jour... <i>Revue Britannique</i> .	51
LE DERNIER JOUR DU SIÈGE D'ANCONE —Episode de la Guerre d'Italie... <i>L'Union</i>	20	CORRESPONDANCE D'ALLEMAGNE—La Tour penchée de Lubeck—Guerre fratricide—Le petit mot pour rire des diplomates, A. ROLLAND.....	56
EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867—Le Palais et ses Annexes—Le Parc et les Jardins... <i>Journal des Villes et des Campagnes</i>	29		
NAPOLÉON III. <i>Journal de Bruxelles</i>	31		
UNE PREMIÈRE REPRÉSENTATION — Vaudeville en deux Actes. <i>Correspondances des Familles</i>	34		

Sommaire des Nos. 35 et 36.

UN TABLEAU DE FRA ANGELICO..... <i>Le Contemporain</i>	63	CHRONIQUE DE LA QUINZAINE — La guerre—Le Cabinet Derby—Lord Stanley—Les vieux Dandies— <i>Revue des deux Mondes</i>	108
ALICE—Nouvelle (Suite)..... LOUIS JOUBERT.....	69	CHRONIQUE DU MOIS—Le Roi aveugle du Hanovre—La Suisse Saxonne—Drame judiciaire—Procession de la Fête-Dieu—Câble Transatlantique.....	113
LITTÉRATURE POPULAIRE—LES PETITS JOURNEAUX..... <i>Revue Bibliographique</i>	84	CONVERSATION DES DROGUES — LA NUIT CHEZ UN APOTHECAIRE.—LE DOCTEUR E. MATHIEU.....	116
L'ŒUVRE DU DENIER DE SAINT PIERRE. R. TANCRÈDE DE HAUTEVILLE... ..	87		
UN DINER CHEZ LUCULLUS.....	89		
LETTRE SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE—PAR L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS.	90		
LA GUERRE ET LA CRISE EUROPÉENNE. MICHEL CHEVALIER.....	99		

Sommaire des Nos. 37 et 38.

LE PÈRE FÉLIX ET UN ÉCONOMISTE DÉMOCRATE	119	UN TABLEAU DE FRA ANGELICO (Fin). <i>Le Contemporain</i>	140
REVUE MUSICALE—Musique Grecque —L'abbé Listz—St. François de Paule—Idylle chrétienne de St. François d'Assise—Messe de M. d'Ortigue — Biographie de Beethoven.....	124	PRÉLIMINAIRES DU CRIBLE—LES TRAVAILLEURS DE LA MER.....	147
IL N'Y A QUE LA RELIGION POUR ÉTABLIR D'AFFECTUEUX RAPPORTS ENTRE CELUI QUI COMMANDE ET CELUI QUI OBÉIT.....	128	LA GUERRE ET LA CRISE EUROPÉENNE (Fin) MICHEL CHEVALIER.....	151
LA CLEF D'OR—Nouvelle (Suite) ZÉNAÏDE FLEURIOT.....	130	CHRONIQUE DE LA QUINZAINE — La Prusse, l'Autriche, l'Allemagne et l'Italie... <i>Revue des deux Mondes</i>	160
LA QUESTION DES CIMETIÈRES.....	137	DISCUSSION AU CORPS LÉGISLATIF SUR LES DROITS DES HÉRITIERS DES AUTEURS... <i>L'Union</i>	164
		HYGIÈNE ET AGRICULTURE—Un mot sur la Trichinose—L'utilité des Taupes.....	173

Sommaire des Nos. 39 et 40.

EXCENTRICITÉS AMÉRICAINES—LA CITÉ REINE DE L'OUEST.....	175	DISCUSSION AU CORPS LÉGISLATIF SUR LES DROITS DES HÉRITIERS DES AUTEURS	205	
ALICE—Nouvelle (Suite).....	LOUIS JOUBERT.....	185	THÉÂTRE ITALIEN—Amleto, tragédie de Shakespeare, traduite par M. Rusconi; débuts de la troupe de M. Ernesto Rossi.....	210
BIBLIOGRAPHIE — FRANÇOISE D'AM- BOISE — Vie de la bienheureuse Françoise d'Amboise, par l'abbé Richard—La bienheureuse Fran- çoise d'Amboise, par le vicomte de Kersabiec. — La bienheureuse Duchesse, poème par E. Grimaud G. DE CADOUAL.....	191	CAUSERIE LITTÉRAIRE — Le poète Jo- seph Méry.....	A. MARC. 216	
BEAUX ARTS—SALON DE 1866..	DUBOSC DE PESQUIDOUX.....	195	CHRONIQUE—Salut à la jeunesse, le canon aux cent coups, le Bour- mestre de Francfort, le choléra à Amiens, Exposition Internationale de pêche... <i>Le Messager de la Se- maine</i>	219
L'AMI DES OISEAUX... <i>La Semaine des Familles</i>	198	CHRONIQUE DE LA QUINZAINE—Politi- que Prussienne, causes de ses suc- cès — Les Rois feudataires — Le Gouvernement Français, parrain de la paix.....	222	
LE CHRISTIANISME ET LE BONHEUR SOCIAL.....	<i>L'Union</i>	202	L'ABELLE BUTINEUSE.....	228

Sommaire des Nos. 41 et 42.

INSCRIPTION TROUVÉE À POMPÉI— Prouvant l'existence publique du Christianisme 13 ans après la mort de S. Pierre, et constituant le plus ancien texte païen de l'histoire de l'Eglise... <i>Annales de Philosophie Chrétienne</i>	231	MADAME ANCELOT — UN SALON DE PARIS 1824-1864.....	<i>L'Union</i>	253	
SOUVENIR D'ANCONE—Siège de 1860, par le comte de Quatrebarbes, Gouverneur de la ville et de la province.....	242	LE CARDINAL WISEMAN. ALFRED NET- TEMENT	258	JULES JANIN—LE TALISMAN.....	265
PIERRE GRATIOLET—SES ŒUVRES..	CH. FLANDIN.....	248	LES CHAMPS ELISÉES... <i>La Semaine des Familles</i>	268	
			LA CLEF D'OR—Nouvelle (Suite) ZE- NAÏDE FLEURIOT.....	273	
			CHRONIQUE DU MOIS .. <i>Le Contemporain</i>	282	
			AIRELLES DE MAD. DE SWETCHINE...	286	

Sommaire des Nos. 43 et 44.

HISTOIRE DE DEUX AMES—Rencontre— Amour — Conversion et Mort ALEX. DE SAINT ALBIN.....	287	ALICE—Nouvelle (Suite).....	LOUIS JOUBERT.....	315	
LES ÉTUDES DE L'ÂGE MUR. CTE. DE CHAMPAGNY	295	LES FÊTES DE NANCY.....	ADRIEN DE RIANCEY	329	
EXCENTRICITÉS AMÉRICAINES—LA CITÉ REINE DE L'OUEST. <i>Revue Britan- nique</i>	303	L'UTILITÉ DES OISEAUX... <i>L'Union</i>	333	CORRESPONDANCE DE LONDRES—Revi- rement de l'opinion sur la Prusse. —Le Télégraphe transatlantique et l'Isthme de Suez—Désintéres- sement de l'Angleterre—L'émeute réformiste — Conspiration d'une fusée—Le nuage bleu du Choléra. —L'Eau et le Vin — Une Pilule d'Or.....	AMÉDÉE PICHOT. 335
CAUSERIE LITTÉRAIRE—Trois volumes écrits par une jeune paysanne— Les "amis du peuple en parleront- ils?—Une apostrophe et un paral- lèle—La vie et les œuvres de Marie Lataste! — Comment une villa- geoise a-t-elle pu être à dix-huit ans une grande théologienne <i>Messager de la Semaine</i>	312	CORRESPONDANCE D'ITALIE—Le Corrège et le Réalisme—La Maison Bleue des Apennins. <i>Revue Britannique</i>	340		

Sommaire des Nos. 45, 46, 47 et 48.

REMARQUE.....	343	HISTOIRE DE DEUX AMES—Rencontre	
AVIS IMPORTANT.....	344	— Amour — Conversion et Mort	
LES MUSÉES ITALIENS—POMPÉI—SUC-		(Fin).....ALEX. DE SAINT ALBIN..	416
CURSALE DU MUSÉE... <i>Revue Bri-</i>		LA CHAPELLE DES MARTYRS ET LA LI-	
<i>tannique</i>	346	GNE DROITE..... <i>L'Union</i> ..	427
LA FORCE MUSCULAIRES DES INSECTES		UN LIVRE NOUVEAU DE M. GUIZOT	
<i>Revue des Deux Mondes</i>	359	LAURENTIE.....	430
LE MARCHÉ DE LA RUE DE SÈVRES. <i>La</i>		A DE PONTMARTIN—ENTRE CHIEN ET	
<i>Sem: des Familles</i>	365	LOUP.....ALFRED NETTEMENT..	434
L'ABEILLE BUTINEUSE DE L'ÉCHO.....	370	PIERRE GRATIOLET—SES ŒUVRES (Fin)	
ALICE—Nouvelle (Fin)..... LOUIS		CH. FLANDIN.....	438
JOUBERT.....	375	LES ÉTUDES DE L'AGE MUR (Fin).. CTE.	
LA SCIENCE, LES ÉTUDES ET LES ARTS		DE CHAMPAGNY.....	443
A ROME SOUS LE PONTIFICAT DE		LES FÊTES DE NANCY (Fin)... ADRIEN	
PIE IX..... J. MONGIN..	393	DE RIANCEY.....	452
LE CRUCIFIX DU CURÉ DE G***... PAUL		NOS BONS PARISIENS—Poésie... MME	
DES G.....	401	ANAÏS SÉGALAS.....	455
PRINCIPES DE THÉOLOGIE MYSTIQUE—		1620—Poésie.....	456
Par Mgr CHAILLOT, Prélat Ro-		TABLE PAR SOMMAIRE.....	457
main... <i>Revue Bibliographique</i> ..	406	TABLE ALPHABÉTIQUE.....	460
UN CHAMP DE BATAILLE—CUSTOZZA—			
24 juin 1866. <i>Journal des Débats</i> ..	412		

FIN DE LA TABLE PAR SOMMAIRE.



TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	PAGES		PAGES
Abbé (L') Listz.....	124	Illusions (Les) de la Paix.....	42
Abeille (L') Butineuse.....	228, 371	Inscription trouvée à Pompéi.....	231
Airelles de Mad. de Swetchine.....	286		
Alice.....	60, 185, 315, 375	Janin (Jules).....	265
Ami (L') des Oiseaux.....	198	Lettre sur la Révolution Française.....	90
Amleto, Tragédie de Shakespeare.....	210	Littérature Populaire.....	84
Ancelot, (Madame).....	253	Livre (Un) Nouveau de M. Guizot.....	430
Avis important.....	344		
		Marché (Le) de la Rue de Sèvres.....	365
Beaux Arts.....	195	Messe de Mgr d'Ortigue.....	124
Bibliographie.....	191	Mil six cent vingt.....	456
Bienheureuse (La) Françoise d'Amboise.....	191	Mot (Un) sur la Trichinose.....	173
Biographie de Beethoven.....	124	Musée (Les) Italiens.....	346
Bons (Nos) Parisiens.....	455	Musique Grecque.....	124
		Napoléon III.....	31
Câble Transatlantique.....	113	Nuit (Une) chez un Apothicaire.....	116
Canon (Le) aux Cents Coups.....	219	Œuvre (L') du Denier de St. Pierre.....	87
Cardinal (Le) Wiseman.....	258		
Causerie Littéraire.....	216, 312	Père (Le) Félix et un Économiste Démocrate.....	119
Champs (Les) Elysées.....	208	Petits (Les) Journaux.....	84
Champ (Un) de Bataille.....	412	Pierre Gratiolet, ses Œuvres.....	248, 438
Chapelle (La) des Martyrs et la Ligne Droite.....	427	Poète (Le) Joseph Méry.....	216
Christianisme (Le) et le bonheur social.....	202	Politique Prussienne.....	222
Chronique.....	219	Pompéi, Succursale du Musée.....	346
Chronique du Mois.....	113, 282	Poésies.....	455, 456
Chronique de la Quinzaine.....	42, 108, 160, 222	Préliminaires (Les) du Crible.....	147
Cité (La) Reine de l'Ouest.....	175, 303	Première Représentation (Une).....	34
Clef (La) d'Or.....	13, 130, 273	Principes de Théologie Mystique.....	405
Conversation des Drogues.....	116	Prusse (La) l'Allemagne, l'Autriche, et l'Italie.....	160
Correspondance de Londres.....	335		
Correspondance d'Allemagne.....	56	Question Mexicaine.....	42
Correspondance d'Italie.....	51, 340	Question (La) des Cimetières.....	137
Crucifix (Le) du Curé de G***.....	401		
		Remarque.....	7, 343
Dernier jour (Le) du Siège d'Ancone.....	20	Revue Musicale.....	124
De (A) Pontmartin.....	434	Roi (Le) Aveugle du Hanovre.....	113
Dîner (Un) chez Lucullus.....	89		
Discussion au Corps Législatif sur les Droits des Auteurs.....	164, 205	Salon de 1866.....	195
		Salon (Un) de Paris 1824-1864.....	253
Episode de la Guerre d'Italie.....	20	Science (La) les Etudes et les Arts à Rome sous le Pontificat de Pie IX.....	333
Etudes (Les) de l'Age Mur.....	205, 443	Siège de 1860.....	242
Excentricités Américaines.....	175, 303	Souvenir d'Ancone.....	242
Exposition Universelle de 1867.....	29	St. Cécile (La) de Raphaël.....	51
		St. François de Paule.....	124
Fêtes (Les) de Nancy.....	329, 452	Suisse (La) Saxonne.....	113
Force (La) Musculaire des Insectes.....	359		
		Tableau (Un) de Fra Angelico.....	63, 140
Guerre (La) et la Crise Européenne.....	8, 90, 151	Talisman (Le).....	265
		Théâtre Italien.....	210
Histoire de Deux Ames.....	287, 416	Tour (La) Penchée de Lubeck.....	56
Hygiène et Agriculture.....	173	Travailleurs (Les) de la Mer.....	147
		Trois Volumes écrits par une jeune Paysanne.....	312
Idylle Chrétienne de St. François d'Assise.....	124	Utilité (L') des Taupes.....	173
Il n'y que la Religion pour établir d'affectueux rapports entre celui qui Commande et celui qui Obéit.....	125	Utilité (L') des Oiseaux.....	333
		Vie (La) et les Mœurs de Marie La-taste.....	312